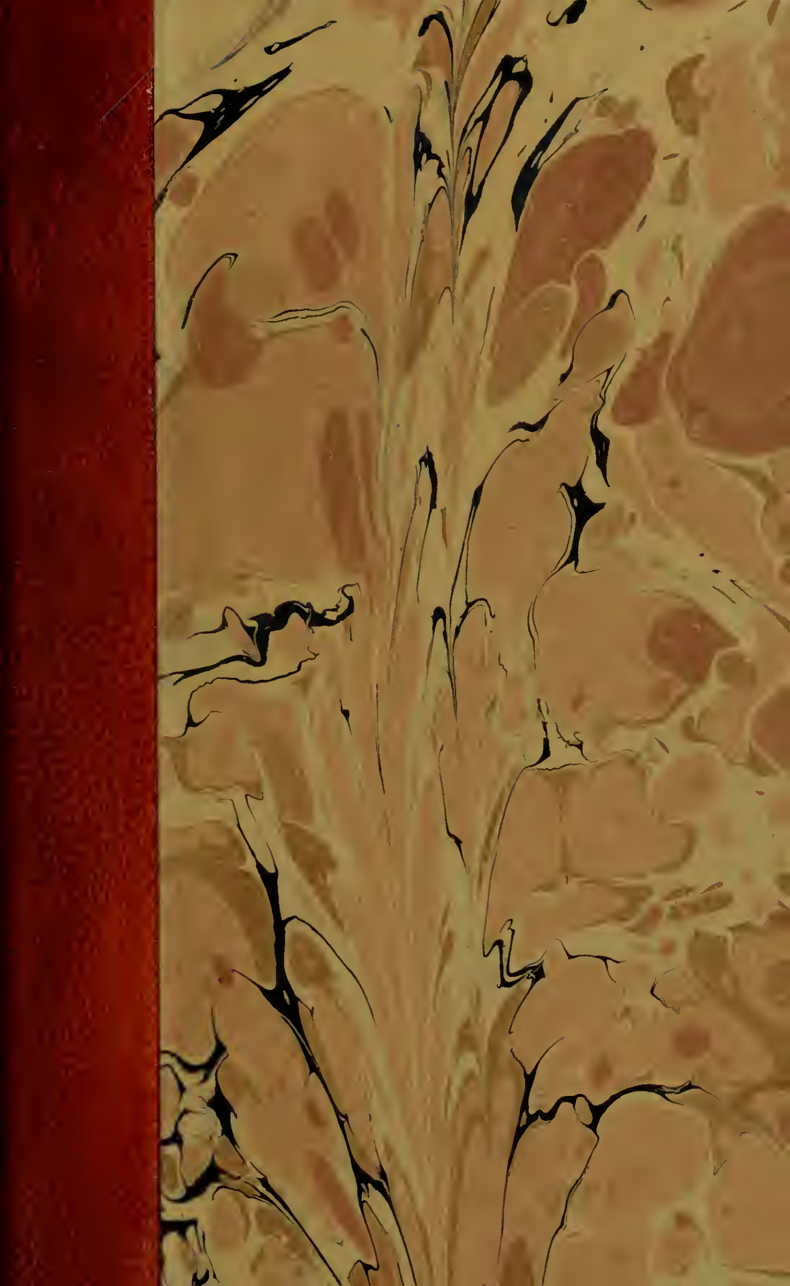


ANECDOTES SENTIMENTALES,

PAR

MADAME DE MONTOLIEU.

INDEX.

Ces quatre Anecdotes pleines de sentiment et de décence, réunissent au mérite d'être sorties de la plume de Madame de Montolieu, celui de la nouveauté, n'étant encore connues en France que par quelques feuilles périodiques.

ANECDOTES SENTIMENTALES,

PAR

MADAME DE MONTOLIEU,

AUTEUR DE CAROLINE DE LICHTFIELD, ET
TRADUCTEUR DES TABLEAUX
DE FAMILLE, &c.

" What nothing earthly gives, or can destroy,
" The soul's calm sun-shine, and the heart-felt joy
" Is virtue's prize."

POPE.

A LONDRES:

CHEZ L. DECONCHY, LIBRAIRE, NO. 100,
NEW BOND STREET.

1811.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-Street, Cavendish-Square.

ELISA ET ALBERT.

ANECDOTE SUISSE.

Dans une petite ville de la Suisse, célèbre par ses manufactures de mousseline, s'étaient réunies plusieurs familles de commerçans : la parenté, des intérêts pécuniaires, et les plaisirs de la société, rendaient leur union très-intime. Ayant des affaires importantes dans différentes places l'Europe, ils envoyaient de tems en tems un des individus de leurs familles faire des voyages dans ces divers pays ; on le chargeait des intérêts communs ; et la confiance mutuelle donnait une tranquillité parfaite sur la conduite et la probité du voyageur.

Dans le nombre de ceux qui méritaient le mieux cette confiance et l'estime de leurs concitoyens, on distinguait deux hommes; qui par leurs talens, et leur activité avaient été extrêmement utiles à leur patrie; ils avaient acquis tous les deux une fortune considérable, dont une partie avait été employée à rendre service à ceux qui en avaient eu besoin, et au soulagement des malheureux. Tous les deux étaient veufs et intimement liés. M. Ellrich Mesner avait fait plusieurs voyages aux Etats-Unis d'Amérique, tant pour son propre compte que pour celui de quelques négocians de Saint G....; il s'y était marié et comptait s'y fixer; mais ayant perdu sa femme, il éprouva le désir si naturel aux Suisses de retourner dans son pays. Il revint donc dans sa ville natale, avec deux filles. L'aînée avait douze ans et se nommait Elisa; sa cadette, la petite Lucy, n'en avait

que quatre. Il retrouva une sœur non mariée, Mlle. Gertrude Mesner, aimable et intéressante personne, entre deux âges: transportée de joie de revoir un frère chéri et deux charmantes nièces, elle vint tenir son ménage, servir de mère à ses filles, et se promit bien de ne jamais les quitter. L'autre de ces Messieurs se nommait Christian Elman; son ambition avait été de perfectionner les manufactures, principale source du commerce de Saint G.... Dans ce but, il avait fait plusieurs voyages en Angleterre, et il avait réussi au-delà-de ses souhaits. Depuis maintes années il vivait tranquille chez lui, cultivant des fleurs, dirigeant ses nombreux ouvriers et ses ingénieuses mécaniques, jouissant du fruit de ses travaux, moins pour lui-même que pour un fils unique qui faisait sa gloire et ses délices, à qui il voulait laisser son bel établissement et une grande fortune qui s'augmentait

tous les jours. Sa femme était morte en mettant cet enfant au monde, après un an de mariage: M. Elman, jeune encore, avait résisté aux sollicitations de ses amis, et n'avait jamais voulu la remplacer. Son cher Albert fut sa consolation, et il suffisait à son bonheur; vif, aimable, gai, de la plus intéressante figure, Albert Elman se faisait aimer de tout le monde, et méritait à tous égards la tendresse passionnée de son père.

Celui-ci ne négligea rien pour son éducation; leur petite ville offrant peu de ressources pour cela, Albert fut mis de bonne heure en pension dans une ville du pays de Vaud: ce bon père se priva du plaisir de le garder auprès de lui, dans cet âge dont chaque moment est précieux pour des parens, où ils voient tour-à-tour se développer l'intelligence, la raison, les talens de leurs enfans, et où ils en jouissent bien

mieux que lorsque l'âge des passions est arrivé. Mais M. Elman fut bien dédommagé de se sacrifice, quand son cher Albert revint sous le toit paternel à dix-sept ans, doué de tout ce qui pouvait flatter l'orgueil et le cœur d'un père. L'aimable enfant était devenu un charmant jeune homme, et ne laissait rien à désirer pour son âge. M. Elman le garda pendant une année, qui fut employée à le mettre au fait de ses affaires commerciales et de ses beaux métiers de mousseline, et le jeune homme saisit tous ces détails avec une extrême intelligence. Il prit ensuite sur lui de s'en séparer encore pour l'envoyer chez un parent qu'il avait à Lyon, à la tête d'une grande maison de banque. Il faut qu'il apprenne à connaître le monde, disait cet excellent père; mais peut-être se faisait-il illusion, et que dans le vrai il avait encore plus d'envie de produire son fils dans le

monde, que de faire connaître le monde à son fils. Il jouissait d'avance de ses succès et de l'étonnement où l'on serait à Lyon de voir sortir d'une petite ville de Suisse un jeune homme aussi accompli à tous égards que son cher Albert.

Albert partit donc, et passa une année et demie dans cette grande ville commerçante, où l'instruction et les plaisirs partagèrent sa vie. La famille dans laquelle il fut placé, était propre à tous égards à lui en rendre le séjour agréable : un homme estimable, franc et bon, le reçut comme son fils; une femme charmante et pour la figure et pour l'esprit, l'accueillit avec les grâces qui distinguent les Lyonnaises. Tout autour de lui ne respirait que bonheur et séduction ; il s'y livra sans en abuser, ses idées s'étendirent, son esprit se développa ; son cœur éprouva des émotions nouvelles et délicieuses ; il croyait

vivre dans un monde enchanté, et chaque lettre qu'il écrivait à son père, exprimait avec plus de feu, et le bonheur dont il jouissait, et sa reconnoissance de le lui avoir procuré. Contre l'ordinaire des jeunes gens, qui goûtent pour la première fois la douce ivresse du plaisir et de la dissipation, elle ne lui fit pas oublier son père, ni négliger de lui écrire régulièrement toutes les semaines, et le bon M. Elman pleurait de joie en recevant les lettres de son fils chéri, en lisant combien il était heureux et en voyant qu'il méritait de l'être; car son bonheur même, sa gaîté, la franchise avec laquelle il parlait à son père de ses nouvelles sensations, prouvaient qu'elles ne coûtaient rien à ses mœurs, et qu'il était content de lui-même. Insensiblement sa tête se calma, son style devint plus suivi, plus réfléchi; il fit moins de descriptions et raisonna mieux sur ce qu'il voyait et sur ce qu'il entendait;

quelquefois même on aurait pu remarquer dans ses lettres une légère teinte de mélancolie ; mais elle n'était pas assez marquée pour alarmer M. Elman ; il n'y vit que le développement de la raison et du jugement de son fils, et à la demande de celui-ci, ce bon père consentit à le laisser encore quelque tems dans une ville où il se trouvait si bien.

Deux années s'étaient écoulées, et M. Elman, qui trouvait cette absence longue, songeait à rappeler son fils auprès de lui, lorsqu'il en reçut une lettre datée de Genève, par laquelle celui-ci lui mandait qu'il était en route pour revenir à Saint G.... M. Elman fut d'abord trop occupé de sa joie pour réfléchir à la singularité de ce retour inattendu ; dans une lettre précédente, arrivée il n'y avait que huit jours, son fils lui parlait avec transport du bonheur dont il jouissait dans une maison de

campagne délicieuse, où il avait passé quelque tems avec la société la plus aimable. " Je serais trop heureux, lui " disait-il, si mon père pouvait en " faire partie, si je pouvais le réunir " à des amis avec qui je voudrais " passer ma vie; peut-être une fois " ce vœu de mon cœur se réalisera: " en attendant, je remercie le meil- " leur des pères de me permettre de " prolonger mon séjour, &c." Sans doute pensait M. Elman, qu'il n'a pu supporter plus long-tems d'être séparé de moi, et que je lui suis bien plus cher encore que ces amis qu'il quitte pour me rejoindre: l'amour filial et celui de la patrie l'auront emporté sur des plaisirs étrangers.

Ah! combien je suis plus heureux de ne devoir qu'à sa volonté, qu'à son sentiment, ce retour que sa complaisance et sa docilité m'auraient accordé! c'est dans ces douces pensées que M. Elman

attendait son fils. Il arriva ; après les premiers instans donnés à la tendresse, les seconds furent pour l'examen, et l'amour paternel n'eut qu'à s'applaudir. Albert avait beaucoup grandi ; toute sa figure avait pris de la consistance et quelque chose de plus mâle ; il était ce qu'on appelle en tout pays un très-beau garçon, mais il était plus que beau ; il avait de la grâce dans les mouvemens, de la noblesse dans l'attitude, de l'aisance dans les manières, sans la moindre apparence de fatuité ; son langage était pur, simple, et dégagé de toute affectation ; enfin Albert, pour le peindre en deux mots, réunissait ce qui est bien rare, l'élégance française à la bon-hommie, à la simplicité d'un Suisse allemand.

Une seule chose diminua la joie du bon père. Albert avait une pâleur, un abattement qui semblait annoncer une santé languissante ; les questions les

plus tendres, les plus pressantes, lui furent prodiguées : il tranquillisa son père et l'assura qu'il n'était que fatigué, ayant voyagé sans s'arrêter. Lorsqu'il fut reposé, il ne reprit pas ses belles couleurs ; mais comme il ne se plaignait point, on s'accoutuma à sa pâleur ; d'ailleurs il reprit ses études : il soulageait son père dans ses occupations. Pendant que celui-ci cultivait son parterre, Albert surveillait les ouvriers en mousseline, et la vie allait son cours ordinaire.

Cependant cet abattement que M. Elman avait remarqué le jour de son arrivée, loin de cesser, paraissait plutôt augmenter. Albert se refusait opiniâtrément aux parties de plaisir que tous les bons habitans de Saint G... voulurent lui donner pour célébrer son arrivée. Malgré ses efforts pour paraître gai, il tombait quelquefois dans des accès de tristesse d'où il ne sortait que

par secousses, pour y retomber plus triste encore. Son père pensa qu'il avait eu quelque petit chagrin de son âge, quelque attachement de cœur à Lyon, ou bien qu'il regrettait un genre de vie plus animé et plus varié; mais ne voulant pas forcer sa confiance, ni donner de l'importance à son secret, il attendit du tems, et de la légèreté naturelle à vingt ans, le changement des dispositions de son fils, et sans le tourmenter ni de questions, ni de reproches, il chercha, sans qu'il s'en aperçût, à lui procurer toutes les distractions qui étaient en son pouvoir.

C'était de la famille de son ami Mesner qu'il attendait les plus puissantes. Après son fils et ses fleurs, Mlle. Gertrude Mesner était ce qu'il aimait le mieux. Pendant la première absence d'Albert, il eut même une fois la grande envie de rompre, en sa fa-

veur, son vœu de veuvage, et de lui offrir sa main et le partage de sa fortune.

M. Mesner était alors encore en Amérique, et peut-être n'aurait-elle pas refusé l'homme le plus riche et le plus considéré de la ville; mais sans doute ce mariage n'était pas écrit dans le livre des destins. Le frère, les nièces, le fils étant arrivés, les sentimens et les dispositions prirent une autre tournure; M. Elman ne fut plus que le père d'Albert, et Mlle Gertrude que la tante, ou plutôt la mère d'Elisa et de Lucy. On en resta de part et d'autre aux termes d'une véritable estime, d'une tendre amitié, et au désir secret de former une autre union entre les deux familles, par le mariage d'Albert et d'Elisa.

Elle n'avait alors que seize ans, et on lui en aurait à peine donné treize, tant elle était petite, mince et peu formée;

ses traits fins et délicats se remarquaient peu sur un visage maigre et allongé; ses yeux noirs étaient grands et veloutés, mais ils manquaient d'expression; elle les tenait presque toujours baissés par timidité; et son teint assez brun et presque sans couleur, ne les animait pas. Telle était Elisa à l'extérieur, quand Albert, qui ne la connaissait point encore, arriva de Lyon; accoutumé à la vivacité des jeunes Lyonnaises, il regarda à peine celle que son père lui présentait comme *une amie*, et soupira profondément en entendant ce mot qui lui rappelait bien des choses. Pour le monde entier il n'aurait donné ce titre à aucune femme, et moins encore à une petite fille insignifiante et gauche, qui lui semblait même dépourvue des agrémens de son âge, et de cette aimable étourderie qui prête tant de grâce à la première jeunesse. Elisa paraissait en effet un peu indolente et

froide, mais elle était douce et bonne; elle avait un cœur droit et sincère, elle était très-appliquée à ses leçons, et promettait d'avoir des talens distingués pour la musique et la peinture. Sa tante l'aimait avec idolâtrie; Elisa le lui rendait si bien, qu'elle ne croyait pas qu'il fût possible d'aimer jamais personne autant que cette tante chérie: mais la pauvre enfant sentit bientôt pour son malheur qu'il y avait encore dans son cœur une place, et une très-grande place pour un autre objet que sa tante, et sa jeune sœur Lucy, qu'elle aimait aussi tendrement.

La liaison intime des deux pères amenait chaque jour des ocasions de se voir, que le triste Albert ne pouvait pas toujours éviter. Dans les petites villes on a moins de moyens de se soustraire aux habitudes et aux rassemblemens de famille. M. Elman avait sans cesse quelque commission, quelque chose à

faire dire, soit à son ami Mesner, soit à Mlle Gertrude, et toujours il en chargeait son fils. Les plus belles fleurs de son parterre, les meilleurs fruits de ses espaliers, étaient arrangés par lui-même avec soin dans un joli panier, et destinés à son ancienne amie, (c'est ainsi qu'il appelait Mlle Gertrude,) et c'était toujours Albert qu'il chargeait de les porter. Le jeune homme y alla d'abord pour obéir à son père, mais la manière dont il y fut reçu lui donna bientot le desir d'y retourner : partout ailleurs on le plaisantait sur sa tristesse, on le tourmentait pour le distraire, on le voulait forcer de s'amuser et d'être gai ; et c'est la manière la plus sûre d'augmenter une disposition mélancolique. Chez M. Mesner, au contraire, on n'avait pas l'air de s'en apercevoir, on lui témoignait de l'amitié, de l'intérêt, mais non pas une pitié qui embarrasse, ou une ironie qui blesse ;

on ne lui faisait ni questions, ni railleries; il pouvait à son gré garder le silence, ou diriger l'entretien sur le sujet qu'il préférait; on ne lui proposait aucune distraction, mais elles se présentaient si naturellement, qu'il s'y laissait entraîner. Tantôt c'était une partie d'échecs avec le papa Mesner, qu'il faisait très-souvent *mat*, et c'est un plaisir auquel les joueurs d'échecs ne sont jamais insensibles : tantôt c'était une lecture intéressante ou instructive, que Mlle. Gertrude le priait de faire à elle et à sa nièce pendant qu'elles travaillaient; il n'y prêtait pas d'abord une grande attention et il lisait machinalement les premières pages, mais une réflexion fine ou profonde de l'aimable tante, ou bien une question naïve de la jeune nièce, le ramenaient à la lecture et y donnaient de l'intérêt. Quelquefois aussi un trait, une situation frappait son cœur, et réveillait en

lui des souvenirs ; alors un son de voix tremblant et même quelques larmes trahissaient son émotion, toujours partagée par Elisa, et dont la tante n'avait pas l'air de s'apercevoir. Dans d'autres momens, la jeune personne se mettait au clavecin, ou prenait sa guitare, et chantait quelques romances nouvelles, qui produisaient souvent le même effet que la lecture ; et plus d'une fois, en chantant avec elle, Albert fut obligé de s'interrompre. Alors il s'asseyait dans un coin reculé, appuyait sa tête sur le dossier d'une chaise, posait la main sur ses yeux, et son imagination le transportait bien loin de là, dans les lieux où il avait entendu le même chant, les mêmes paroles, modulées par une autre voix ; mais celle d'Elisa, moins brillante et plus touchante, lui faisait une espèce d'illusion, dont il sortait bientôt avec un profond soupir ; il prenait alors son violon, dont il

jouait assez bien ; entraîné par le charme de la musique, il accompagnait Elisa, et, pendant quelques momens, il lui semblait que son ame se reposait de ses peines, et retrouvait un peu de force pour supporter le reste de la journée et le poids de la vie. Il revenait donc chaque jour, par le besoin d'éprouver cet effet, et par habitude. Lorsque son père oubliait de lui donner le bouquet de fleurs ou le panier de fruits, qui lui servait de prétexte pour se présenter le matin, il les offrait également à la tante, à la nièce, ou même au père, qu'un long accès de goutte, à laquelle il était sujet, retenait chez lui. C'était encore une occasion d'y retourner dans la soirée et de se dispenser des sociétés et des rassemblemens de jeunesse, dont la gaîté l'importunait. Mlle. Gertrude ne quittait jamais son frère, mais souvent Elisa était obligée, bien malgré elle, d'aller

chez une parente, chez une amie, quoiqu'elle eût préféré mille fois d'être auprès du fauteuil de son père, avec sa bonne tante et son cher Albert. L'ingrat s'apercevait à peine de son absence; il l'aimait comme une bonne enfant qui le laissait tranquille, et ne voulait pas l'obliger à rire et à danser, ainsi que ses folâtres compagnes: mais, si on lui avait demandé de quelle couleur étaient les yeux d'Elisa Mesner, il aurait été fort embarrassé de le dire, tant il l'avait peu regardée: s'il avait une préférence elle était pour la bonne tante Gertrude, dont l'esprit fin et judicieux, et l'aimable indulgence l'intéressaient et le mettaient à son aise; il l'aimait et la respectait comme une mère, et plus d'une fois, ayant renoncé au bonheur pour son propre compte, il forma le désir que son père assurât le sien propre en s'unissant à cette aimable personne. Il eut souvent le projet de lui en parler, et de la presser

d'y consentir, avant d'engager son père à la demander lui-même ; mais il sentait que cet entretien, où il voulait déclarer qu'il renonçait au mariage, amenerait la confidence de l'état de son cœur, et comme cela était inutile, il préférait de se taire. Il résulta de ce combat qu'il eut souvent l'air d'avoir un secret à confier à Mlle. Gertrude, et quelque chose à lui demander, qu'il n'osait pas articuler. Elle était à mille lieues d'imaginer qu'il songeât à la marier avec son père. Elle-même, et son frère, et sur-tout M. Elman, interprétèrent la conduite et les assiduités du jeune homme comme ils le désiraient tous. Ennuyé et sérieux partout où il allait, il ne retrouvait un peu de sérénité que chez les Mesner ; il cherchait à plaire à la tante ; donc il aimait la nièce ; il soignait le vieux père goutteux ; donc il aimait sa fille : et personne ne mit la chose en doute.

Le jour de naissance d'Albert s'approchait, il entrait dans sa vingt-deuxième année, Eliza en avait près de dix-sept ; M. Elman résolut de fêter ce jour, en présentant à son fils sa jeune amie comme son épouse : il se fit une joie extrême de sa surprise et de son bonheur. Il demanda dans toutes les formes à son ami Mesner la main de sa fille, en l'assurant que son Albert l'aimait passionnément : il obtint une réponse favorable, et prépara tout pour ce qu'il croyait de bonne-foi devoir assurer à jamais la félicité de son fils, et le fixer près de lui. " Enfin, disait cet excellent père en se frottant les mains, je ne verrai plus de nuages sur ce front chéri, et tout autour de moi sera heureux et content."

Ce beau jour arriva. Albert qui n'aimait pas les fêtes, et sur-tout la sienne, et qui s'était aperçu de quelque

préparatifs, se leva plus triste encore qu'à l'ordinaire. Voila donc, pensait-il en s'habillant, vingt et un ans que je suis dans ce monde, et déjà il a perdu pour moi tous ses charmes ! mon cœur flétri avant même d'avoir connu le bonheur, pense avec terreur combien d'années il lui reste à battre si douloureusement, sans espérances, et sans autre désir que celui de voir finir une existence à peine commencée : Ah ! que ce jour de naissance qu'on s'apprête à fêter, n'est il plutôt celui de la mort du malheureux Albert !

Il s'approcha de la fenêtre, et vit au travers de sa jalousie tous les ouvriers de la fabrique de mousseline de son pére occupés dans le jardin, et ce bon père lui-même, en robe de chambre et en bonnet de nuit, qui les dirigeait ; il comprit d'abord quel était le but de tout ce travail, et touché comme il devait l'être de cette attention

paternelle, il se promit bien de ne pas troubler la joie de cet excellent père, et de cacher de son mieux le sentiment de tristesse dont son ame était oppressée : il voulut aussi lui laisser le plaisir de lui préparer une surprise, et il se garda bien d'ouvrir sa jalousie, qui lui permettait d'observer, sans être aperçu, et ce qu'il vit l'étonna étrangement.

M. Elman avait fait apporter plusieurs des plus belles pièces de mousseline brodée de la fabrique; il avait choisi celles dont le dessin était le plus riche, le plus nouveau et le tissu le plus fin, et par son ordre on en dressait une tente qui étant toute préparée, fut bientôt montée ; elle était en entier de mousseline qu'on arrangeait en festons et en draperies élegantes. Pendant ce tems M. Elman fauchait sans miséricorde ses plus belles fleurs, dont les ouvrières composaient des guirlandes.

Albert ne put s'empêcher de sourire : mon père, pensa-t-il, me fête comme si j'étais une jolie femme ; cette mousseline, ces fleurs, sont un singulier hommage pour un garçon de vingt et un ans. Une idée touchante se présenta à son esprit : M. Elman attachait un très-grand prix à ses mousselines, sources de sa fortune et de sa réputation : il n'avait rien épargné pour les porter au plus haut poiut de perfection ; elles rivalisaient avec celles de l'Inde, et il était très-fier de leur succès : il l'était aussi des belles fleurs qu'il cultivait lui-même avec soin ; il adorait son fils par-dessus tout, et sans doute il avait voulu réunir dans ce jour tout ce qu'il aimait, tout ce qui faisait son bonheur et sa gloire.

Cependant les fleurs s'arrangeaient par les ordres de M. Elman, et formaient de tous les côtés de la jolie tente blanche, le chiffre d'un A. et d'un E. entrelacés ; c'étaient les deux ini-

tiales des noms de baptême et de famille d'Albert Elman. Il ne porta pas plus loin sa pensée, et le nom d'Elisa ne s'y présenta pas une seule fois ; mais tout-à-coup un autre nom, un autre souvenir vint le frapper : Emilie, Emilie ! s'écria-t-il douloureusement, ainsi nos noms, nos sorts, notre vie, devaient être unis. Ah ! mon père ! pourquoi votre bonté, votre tendresse me retracent-elles ainsi un bonheur perdu sans retour ? Il sortit de son sein un médaillon en cheveux, sur lequel était tracé le même chiffre avec lequel on décorait le pavillon. " Je suis puni de ma faiblesse, s'écriait-il encore ; depuis long-tems j'aurais dû abandonner ce gage d'un amour si indignement trahi." Il le détacha, le jeta dans un coin de son bureau, et s'éloigna de la fenêtre pour ne plus voir cet A. et cet E. unis ensemble par des liens de fleurs, et frémissant du moment où il

faudrait les retrouver. Il se jeta sur un sopha au fond de la chambre, et resta là près d'une heure, la tête appuyée sur sa main, et livré à ses cruels souvenirs. Le pas de son père, qui montait très-vite l'escalier, le tira de sa rêverie; il se leva et fut frappé de l'obscurité de sa chambre, et d'un très-grand bruit d'orage : le ciel, qui paraissait serein au lever du soleil, s'était insensiblement couvert de nuages. Ces transitions subites de l'atmosphère sont fréquentes dans les pays de montagnes et dans le voisinage des lacs. Un orage violent s'était déclaré, la grêle et la pluie tombaient par torrens sur le charmant édifice de mousseline, le vent arrachait et dispersait les guirlandes de fleurs et les chiffres, et le bon M. Elman, désesperé de la destruction de son ouvrage, voulait au moins que son fils en vît les tristes restes. Est-ce qu'il y a rien au monde de plus cruel,

lui dit-il en entrant ? Non, Albert, tu n'as de ta vie rien vu de plus délicieux ; à présent tout est inondé, tout est abîmé, mais tu pourras encore en avoir une idée. Tiens, regarde, dit-il en ouvrant une jalousie, qu'une bouffée de vent referma au moment même ; mais il en vit assez pour que sa peine fût redoublée.

Ses belles mousselines à jour, agitées au gré des vents, s'accrochaient aux branches des arbres, en étaient arrachées, et déchirées en mille pièces ; on en voyait voltiger des lambeaux pêle-mêle avec des fleurs dont le sable du jardin était jonché ; il n'y avait plus un seul A. ni un seul E. qui fussent reconnaissables. Ce n'était pas ce qu'Albert regrettait, mais il était affligé du chagrin très-violent de son père.—Tout, tout est détruit, s'écriait-il en se promenant à grands pas dans la chambre.—Votre Albert vous reste encore, lui disait son fils en pressant ses mains ;

mais hélas! pensait-il, sans le dire, et lui aussi est frappé par l'orage!

Ah! si seulement Mlles. Mesner avaient pu voir ce pavillon, s'écriait M. Elman! je le leur conterai, mais ce n'est pas la même chose. Quel plaisir je me faisais de te placer à côté d'Elisa sous cette tente de mes plus superbes mousselines! Elle en aurait fait après sa robe de noces; car je lui défie d'en avoir de plus belles, quand elle les ferait venir de Vizapour. Enfin, nous lui en ferons d'autres; mais c'est bien dommage. Et mes roses du Bengale, et mes hyacinthes de Harlem, et mes anémones de Tripet! Maudite pluie, maudit orage, qui est venu gâter le plus beau jour de ma vie! Mais je ne crois pas aux augures, ni toi non plus, Albert, n'est-ce pas? Cet orage ne veut rien dire, et jamais il n'y en aura entre toi et ton Elisa, j'en suis bien sûr, et cela

me console.—Elisa, mon Elisa ! mon père, que voulez-vous dire ?—Bah ! tu crois donc que je suis aveugle, que je n'ai pas vu que la tête te tourne de la petite Elisa Mesner, que tu n'es bien qu'auprès d'elle ? Eh bien ! tu y seras, mon fils, et pour la vie. L'orage a dérangé la manière de t'apprendre ton bonheur, mais non pas la chose, et en dépit de la pluie, tu sauras encore plus vite que ton Elisa sera ta femme ; que son père et sa tante me l'ont promise ; qu'elle-même....Mais il faut lui laisser le plaisir de te le dire....Enfin, que nous passons ce soir le contrat, et que dans un mois, la noce. Je vais remettre sur le métier une mousseline plus belle encore que celle qui voltige dans mon jardin ; et les fleurs.....Eh ! mon Dieu, mon Dieu, mon garçon, qu'as-tu donc ? Te voilà pâle comme un linge ! vraiment, c'est ma faute ; je ne devais pas t'apprendre cela si brusquement. Ah ! mon Dieu, ce que c'est

que l'amour et la jeunesse! Albert, mon fils, remets-toi ; eh bien ! oui, tu l'auras, te dis-je, c'était tout mon désir, ce sera toute ma joie ; supporte la tienne en homme, mon fils ; calme-toi si tu le peux.

En effet, Albert était resté comme frappé de la foudre, sans avoir la force d'articuler une parole. M. Elman croyait que c'était un saisissement de surprise et de plaisir ; mais il ne resta pas long-tems dans son erreur, Albert sentit qu'il ne pouvait plus garder le silence ; il soupira profondément, et prit sur lui de parler.

Mon père, lui dit-il, votre erreur et vos continuelles bontés rendraient à présent mon silence trop coupable ; j'ai abusé de votre confiance ; non-seulement j'ai donné mon cœur en entier, mais j'ai mille fois promis ma main. Elle ne serait plus à moi, je serais actuellement lié pour la vie, si la per-

fide que j'idolâtrais ne m'avait pas manqué de foi. J'aimais avec passion, et je me croyais aimé de même; je voyais devant moi le bonheur suprême, mais il m'a fui pour jamais, et celle qui me promettait un amour éternel, a cédé à la première lueur d'ambition qui s'est offerte à elle.

J'ose vous en conjurer, mon père, épargnez-moi la douleur de prononcer son nom, et d'entrer dans des détails qui m'ont rendu le plus malheureux des hommes; ils sont inutiles, puisque celle que j'ai tant aimée, et que j'adore encore, ne sera jamais votre fille, et qu'un autre a reçu aux pieds des autels les sermens qu'elle m'avait faits tant de fois : moi seul je les tiendrai, et je vous demande à genoux de ne pas m'obliger d'offrir à une autre femme un cœur qui ne m'appartient plus, et qui ne peut plus être à personne.

Albert se tut; son père le fit relever;

tous les deux restèrent en silence et livrés à leur douleur ; celle de M. Elman était calme et sombre ; son fils au contraire s'abandonnait au désespoir ; il était en quelque sorte soulagé de pouvoir donner essor à un sentiment que la contrainte lui rendait insupportable. M. Elman avait pour son fils une affection si vraie et si tendre, qu'il ne s'occupa qu'à le consoler, et qu'aucun reproche ne vint agraver sa douleur ; il s'abstint même de lui faire aucune question, mais son embarras était extrême. Passionné de la chimère qu'il s'était créée, d'un projet qni lui convenait aussi bien à tous égards, n'ayant aucun doute sur les sentimens de son fils, il avait formellement demandé et obtenu Elisa, et la jeune personne en était instruite.—Que faire ? quel parti prendre ? Elle allait arriver avec ses parens ; il avait même confié à Mlle. Gertrude quelque chose de son projet

pour le jour de naissance d'Albert, en les invitant à déjeûner, et il était convenu avec M. Mesner, que la signature des articles terminerait la fête. Comment la recevoir ? que leur dire ? nourrira-t-il dans le jeune cœur d'Elisa une espérance qui ne sera jamais réalisée, ou l'exposera-t-il à recevoir subitement le coup qui va la frapper ? Incapable d'user d'autorité, il ne l'imaginait pas même possible dans une affaire aussi essentielle ; il craignait encore d'augmenter le chagrin de son fils en lui faisant part de l'embarras où il se trouvait. Les mains derrière le dos, la tête baissée, il se promenait lentement avec la plus cruelle anxiété, tremblant pour la première fois de voir arriver ses amis, lorsqu'un billet de Mlle. Gertrude vint heureusement le tirer de peine : elle lui apprenait " que l'orage avait influé sur " la santé de M. Mesner ; à peine con-" valescent de son accès de goutte, il

" craignait que ce mal ne le reprît, n'o-
" sait pas s'exposer à l'humidité, et on ne
" voulait pas le quitter ; mais on espé-
" rait que dans la soirée on se réunirait
" autour de lui; et qu'il n'y aurait que
" le *déjeûner* qui serait dérangé, etc.
" etc."—C'était un moment de répit qui soulagea le père et le fils ; l'orage et la goutte, ces deux fléaux du genre humain, furent utiles une fois. M. Elman se décida tout-à-coup de faire un voyage d'un mois dans le pays de Vaud, où il avait en effet quelques affaires ; cela lui donnait le tems de réfléchir et de trouver quelque remède aux suites de sa cruelle précipitation. Albert aurait bien voulu être du voyage, mais tous les deux à-la-fois ne pouvaient s'absenter. M. Elman écrivit en quatre mots à son amie " que le cou-
" rier lui avait apporté des lettres de ses
" correspondans qui l'obligeaient à
" partir sans délai, et qu'il ne serait

" question de rien jusqu'à son retour."
Il embrassa son fils, lui dit d'être tranquille, lui recommanda le soin de sa santé, de sa manufacture et du jardin dévasté, et partit le jour même, ne pouvant se défendre d'un peu d'espoir pour Elisa, puisqu'il n'en restait aucun à son fils de s'unir avec celle qu'il aimait.

Après le départ de son père, Albert resta plusieurs heures abîmé dans la douleur la plus profonde ; il aurait donné mille fois sa vie pour cet excellent père, mais il ne pouvait se déterminer à un lien que tous les sentimens de son cœur repoussaient ; l'image de cette Emilie adorée y était trop fortement empreinte, pour qu'il eût seulement la pensée qu'elle pût jamais s'effacer ; appartenir à une autre femme lui paraissait à-la-fois un supplice et un parjure. Il faudra donc, se répétait-il avec désespoir, affliger mon père, et

blesser des amis qui n'ont cessé de me combler de bontés ! Ah ! sans doute, il le faut, tout plutôt que d'être l'époux d'une autre qu'Emilie. Il n'étoit embarassé que de la manière dont il éviterait le lien qui lui était offert. J'ouvrirai mon ame, pensait-il, à la bonne tante Gertrude ; elle sentira que cette union ferait aussi le malheur de sa nièce chérie ; et ce ne peut en être un pour cette jeune personne, à peine sortie de l'enfance, qui ne sait pas encore ce que c'est que l'amour, que de renoncer à un homme qu'elle n'aime point, et dont elle n'est point aimée. Cette résolution lui donna un peu de calme, il put s'occuper des ordres de son père ; il fit détruire avec assez de plaisir les tristes restes du pavillon des fiançailles, et jeter tous les débris des A. et des E. ; puis il s'enferma dans le cabinet de son père, pour chercher des papiers qu'il devait expédier avec des envois de

mousseline. M. Elman lui avait, à cet effet, laissé la clé de son bureau ; il avait déjà ouvert plusieurs tiroirs, lorsqu'une lettre ouverte et pliée en long lui tomba sous la main.—Elle étoit étiquettée de la main de M. Elman : *Lettre de mon amie Gertrude au sujet de mon fils.* Il importoit trop à Albert de connaître les sentimens de la famille Mesner sur ce projet, pour résister à l'envie de la lire : il l'ouvrit, et voici ce qu'elle contenait.

" Il n'y a que le cœur d'un père,
" mon cher et digne ami, et d'un
" père tel que vous, qui puisse com-
" prendre le bonheur que je viens
" d'éprouver : j'ai besoin de vous le
" faire partager, puisque c'est à vous
" que je le dois.—Quoi, mon Elisa,
" cette fille chérie deviendra la vôtre !
" elle fera le bonheur de votre aimable
" et vertueux Albert ! ce vœu de nos
" cœurs va donc être accompli. Il me
" semble qu'à présent je n'ai rien à

" désirer dans ce monde, que de trou-
" ver pour ma petite Lucy un second
" Albert, mais du moins le vôtre de-
" viendra son frère et son protecteur.
" Ah! combien nous avons agi pru-
" demment, cher ami, en cachant avec
" soin à nos enfans notre projet d'union!
" sans doute ils nous auraient tout de-
" même obéi, mais le cœur veut être
" libre dans son choix : il se refuse
" trop souvent à des liens formés par
" l'autorité paternelle ; et combien
" nous sommes plus heureux, que ce
" soit un amour réciproque qui forme
" celui qui bientôt unira nos enfans!
" Vous ne m'avez point surprise en
" m'assurant que votre fils avait su ap-
" précier le vrai mérite de mon Elisa;
" cent fois j'ai observé avec délices son
" émotion quand elle chantait, la
" promptitude avec laquelle il saisis-
" sait dans nos lectures les traits qui
" avaient quelque rapport à un senti-

" ment vif et profond. J'ai vu plus
" d'une fois ses yeux humectés de
" de larmes à la peinture d'un amour
" réciproque et d'un mariage heureux.
" Quelquefois n'étant plus le maître
" de son émotion, il s'approchait de moi;
" il pressait ma main de ses lèvres;
" et si j'avais eu trente ans de moins,
" j'aurais pu me croire moi-même
" l'objet de son attachement; car ce
" bon jeune homme, aussi délicat que
" sensible, ne se permettait rien
" qui pût troubler sa jeune amie,
" ou alarmer ses parens; mais il était
" facile de voir qu'il avait quelque chose
" à m'apprendre et à me demander.
" Réunissons-nous, me disait-il un
" jour, pour faire le bonheur du meil-
" leur des pères, pour rendre sa vieil-
" lesse heureuse, ne formons qu'une
" seule famille. C'était assez m'en
" dire, mais je n'encourageai pas son
" entière confiance, parce que je res-

“ pectais vos droits, et que c'était à vous
“ qu'il devait d'abord ouvrir son cœur.
“ Je me réservais de pénétrer dans
“ celui de ma nièce ; il en était tems,
“ et c'est avec délices que je viens d'y
“ lire, et d'entendre de sa bouche
“ naïve l'aveu d'un sentiment, dont sa
“ jeunesse et sa timidité ne me lais-
“ saient pas soupçonner la violence.
“ J'ai d'abord mis l'entretien sur le
“ mariage. c'était la première fois que
“ nous traitions ensemble un tel sujet ;
“ elle en a été surprise, et m'a demandé
“ en tremblant ce que cela signifiait ?—
“ Que votre père pense à vous établir
“ chère Elisa ; la fréquence de ses accès
“ de goutte l'alarme, et.....Je n'ai pu
“ achever, elle était à mes pieds et ses
“ mains jointes avec force, ses traits
“ altérés, peignaient mieux son effroi
“ que ses paroles entre-coupées.—Ma
“ mère, ma tante, mon amie, s'écriait-
“ elle, ah ! par pitié, sauvez-moi du

" malheur......qui me menace, ou de
" résister à mon père....Jamais, non
" jamais....Les sanglots coupèrent sa
" voix, elle cacha son visage sur mes
" genoux.—Relève-toi, mon Elisa,
" calme-toi ; d'où te vient cette affreuse
" terreur pour un lien auquel il faudra
" tôt ou tard te soumettre ?—Pourquoi,
" ma bonne tante, ne puis-je pas rester
" comme vous ? Lucy se mariera,
" j'éleverai ses enfans, mais, moi, non,
" non jamais. Elisa, lui ai-je dit
" avec fermeté, une telle répugnance
" n'est pas naturelle à votre âge : il
" faut qu'elle soit le résultat d'un esprit
" sans jugement, on d'un cœur pré-
" venu ; dans le premier cas je dois
" rectifier vos idées ; dans le second....
" Ma fille, mon éléve me refusera-t-
" elle sa confiance ? ce cœur que j'ai
" formé, ne doit-il pas m'être ouvert ?
" Mon Elisa, laisse-moi y lire et y
" verser le baume de l'espérance et de

" l'amitié. Je lui ouvris mes bras,
" elle s'y jeta, et son aimable visage
" collé sur le mien avec une voix si
" basse qu' à peine pouvais-je l'enten-
" dre, elle nomma *Albert*, et me
" jura que, lui seul excepté, elle n'ap-
" partiendrait jamais à personne.—
" Mon ami, pensez à l'excès de mon
" bonheur ; il m'entraîna malgré moi ;
" j'aurais dû la préparer au sien par
" degrés ; je n'en fus pas la maîtresse.
" Eh bien ! c'est lui, c'est Albert,
" m'écriai-je : le plus respectable des
" hommes t'a choisie pour être sa fille ;
" le plus aimable te demande pour
" son épouse.....Comment vous pein-
" dre sa surprise, son saisissement, le
" doute même de ce qu'elle entendoit ?
" pendant long-tems elle ne put parler.
" Quoi ! dit-elle enfin, je pourrais faire
" son bonheur, m'en occuper sans
" cesse ?......Mon frère entra dans ce
" moment, et comprit à notre air ému

" que sa fille était instruite.—Eh
" bien ! Elisa, lui dit-il, consens-tu
" à être la plus heureuse des femmes ?
" Celle d'Albert, dit l'aimable petite
" avec l'ingénuité qui la distingue ! et
" confuse elle cacha encore sa rougeur
" contre mon sein.—Non, mon ami, le
" bonheur n'est point uue chimère,
" nous allons le fixer au milieu de nous,
" votre fils sera le mien, *ma fille* sera
" la votre ; O ! mon cher Elman, eus-
" sions nous jamais pu être plus heu-
" reux ? je ne le crois pas, et je suis
" sûre que vous pensez là-dessus
" comme votre amie."

GERTRUDE MESNER.

Cette touchante lettre tomba des mains du pauvre Albert, il les joignit sur son front. Dieu ! Dieu ! s'écria-t-il, que ferai-je ? que deviendrai-je ? j'anéantirai donc moi seul le bonheur, les espérances de tant d'êtres chéris, si

dignes d'être heureux. Ah! s'il ne fallait que leur sacrifier mon bonheur et ma vie! mais il faut plus, il faut les rendre heureux. Oh! le puis-je avec le sentiment qui me dévore? Plus il réfléchissait à sa situation, et plus elle lui paraissait difficile et cruelle; la plaie de son cœur si profonde, si envenimée, cessa de lui paraître son unique malheur; il pensa d'abord douloureusement à ce père si bon, si indulgent; il s'était sans doute avancé bien imprudemment, mais c'était dans l'idée d'assurer la félicité d'un fils chéri; il convenait que l'ensemble de sa conduite avait dû les induire tous en erreur, et il se reprochait amèrement de n'avoir pas eu pour son père, et même pour Mlle. Gertrude, une confiance qui aurait tout prévenu. Il pensait ensuite à la pauvre Elisa; ce cœur simple et naïf lui était donc entièrement acquis; une jeune personne sensible et vertueuse lui avait

donné toutes ses affections, sans qu'il les eût recherchées, pendant que la plus adorée des femmes le trahissait, et payait le plus tendre attachement de la plus noire ingratitude.—Ces différentes idées se succédaient si rapidement dans son ame, qu'il ne put s'arrêter à rien, et qu'après une heure ou deux de réflexions vagues et pénibles, il rentra dans sa chambre sans avoir pris aucune déterminatiou et sentant seulement qu'il était le plus malheureux des hommes. Il eut cependant assez de présencc d'esprit pour se faire excuser chez M. Mesner, où il était attendu, et plus que jamais dans la circonstance actuelle; elle ne lui permettait pas une excuse ordinaire; il prétexta donc une indisposition, qui le laisserait quelques jours à lui-même, et il résolut pendant ce tems-là de prendre un parti décisif qui pût le tirer d'une position si cruelle. Sa tendresse pour son père, et la délicatesse

qu'il devait avoir pour Elisa, le tourmentaient tour-à-tour ; cette jeune fille lui inspirait le plus tendre intérêt, mais il éprouvait trop fortement que rien ne peut alléger la douleur de n'être pas aimé de ce qu'on aime, pour en avoir même l'espérance. Les combats les plus douloureux n'aboutissaient à rien, et toujours il sortait de ses rêveries avec le désespoir dans l'ame et la plus ardente passion dans le cœur.

Pendant que notre jeune homme est dans cette situation inactive et cruelle, nous allons donner à nos lecteurs plus curieux, ou moins discrets que son père, quelques détails sur l'objet qui lui inspirait une passion aussi vive ; nous les abrégerons autant qu'il sera possible, parce que nous avouons que ce n'est pas cette femme qui nous intéresse.

Emilie de Valcé était la sœur cadette de M. Bremont, ce banquier Lyonnais,

parent par sa femme de M. Elman, chez qui Albert avait passé près de deux années ; Emilie, veuve à vingt ans d'un homme âgé qu'elle avait épousé pour se marier, vivait depuis lors dans la maison de son frère, et sous l'égide de sa belle-sœur, beaucoup plus âgée qu'elle, mais fort gaie, aimant le monde, et dont la surveillance n'était pas bien sévère. Si tous les prestiges de la figure la plus enchanteresse, des grâces les plus séduisantes, de la coquetterie la plus fine et la plus exercée, peuvent excuser un amour insensé, notre Albert n'est que trop justifié ; il avait dix-neuf ans quand il arriva à Lyon avec un cœur tout neuf, qui n'avait aimé vivement que son père. Emilie de Valcé avait alors 25 ans. Le crêpe, les voiles du deuil avaient fait place à tout ce que la mode a de plus recherché et de plus favorable pour faire impression sur un jeune homme, qui

s'aperçoit pour la première fois qu'il a un cœur et des yeux : ce jeune homme était lui-même d'une figure trop remarquable pour ne pas mériter qu'on fît quelques frais pour attirer ses regards, et la belle Emilie n'en négligea aucun.

Une même habitation renouvelait sans cesse pour eux les occasions de se voir ; le timide jeune homme se serait contenté de les saisir, Emilie sut les multiplier ; avec une complaisance infatigable : elle le mit au fait des usages du monde où il allait vivre ; elle se promenait avec lui dans tous les endroits dignes d'être vus ; elle lui expliquait tout, et fut pour son *jeune élève* (comme elle l'appela bientôt) le mentor le plus aimable et le plus tendre. En revanche il avait pour elle cette foule de petits soins de société qui mettent continuellement en rapport ; il copiait sa musique, il en faisait avec elle, il dirigeait ses lectures, il l'ac-

compagnait au bal, au spectacle, il arrangeait son bouquet, il était son écuyer à cheval, son conducteur en phaéton, et ne la quittait guère plus que son ombre. Emilie n'épargna rien pour le subjuguer entièrement, et n'y réussit que trop. Tour-à-tour élégante, brillante comme la plus jolie et la plus aimable des Françoises, simple et bonne comme une Saint G . . . exaltée comme une Allemande, passionnée comme une Italienne, quelquefois fière et réservée comme une Anglaise, elle l'entourait de tous les genres de séductions, et cependant elle ne l'aimait pas ; car Emilie était coquette au suprême degré, et la coquetterie et l'amour vrai, l'amour exclusif, sont incompatibles. La coquette n'aime qu'elle-même, et la passion qu'elle inspire sans la partager, n'est absolument pour elle qu'un spectacle amusant et flatteur pour sa vanité : une ame dont elle dispose, un cœur

qu'elle agite ou calme comme elle le veut, un être heureux ou malheureux par elle, lui font éprouver la même jouissance que celle d'un despote de l'Inde, qui voit autour de lui une foule d'esclaves prosternés dans la poussière, attendant la mort ou la vie; le despote coupe les têtes, la coquette les renverse, voilà la différence; et n'est-elle pas en faveur de celui qui ne fait qu'ôter la vie, pendant que l'autre la dévoue au malheur.

Celle du jeune Albert fut complètement tournée; il aima avec égarement, avec idolâtrie, et son aveu, échappé malgré lui, d'un cœur qui ne pouvait plus contenir ce qu'il éprouvait, fut si touchant, eut un tel caractère de vérité et de passion, que la coquette Emilie, qui avait attendu ce moment avec impatience pour rire *in petto* de l'amour du bon jeune homme, en fut émue et troublée, et crut un instant elle-même

qu'elle le partageait. Tous les vœux, toutes les pensées d'Albert étaient de s'unir légitimement à celle qu'il adorait ; il n'eut pas même le désir de former avec elle une liaison d'un autre genre, il aurait craint de profaner cette image sacrée, et son respect pour elle égalait son amour ; mais il lui répéta mille fois et chaque jour, qu'il n'aurait jamais une autre compagne, lors même qu'il serait assez malheureux pour cesser de l'intéresser. Mon Emilie adorée, lui disait-il alors en pressant sa main sur son cœur, cette main m'appartiendra, ou ton Albert aura bientôt cessé de vivre ; tu es libre et tu m'aimes ; je t'adore et j'ai le meilleur des pères ; je ne te demande que la permission de lui faire connaître mon Emilie, et je suis sûr de son aveu. Elle alléguait alors la différence de leur âge, de leur religion ; elle était catholique, et Albert réformé ; elle voulait, disait-elle, mettre son amour à une plus forte épreuve,

et loin de diminuer, il augmentait chaque jour. Malgré sa violence, Albert ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés qu'il aurait à vaincre ; il savait combien M. Elman tenait à sa ville, à ses principes religieux, à la simplicité de ses mœurs républicaines ; et les quatre ou cinq années que Madame de Valcé avait de plus qu'Albert paraîtraient aussi un obstacle. Cent fois il avait entendu dire à son père qu'il fallait absolument, dans le lien du mariage, que le mari eût au moins quelques années de plus que sa compagne, pour qu'ils fussent contemporains.

Il redoutait donc un refus positif ; mais en même tems il connaissait assez la tendresse de son père, pour être sûr qu'il lui pardonnerait, lorsque son sort serait décidé, et qu'il recevrait comme une fille chérie la femme charmante qui aurait consenti à faire le bonheur de son Albert : il ne

cessait donc de la presser de s'unir en secret. Emilie était très-embarrassée; ce qu'elle avait regardé comme un jeu, auquel elle était très-accoutumée, devenait une affaire sérieuse et décisive; elle était sur le point d'être prise dans ses propres filets, et ne savait comment s'en arracher. Jamais elle n'avait eu la moindre idée d'épouser son jeune adorateur; quitter les délices de Lyon pour aller vivre à Saint G . . ., à la tête d'une manufacture de mousseline, elle dont toute l'ambition et tous les désirs étaient d'aller vivre à Paris; épouser clandestinement un jeune homme qu'elle croyait trop honorer en recevant son hommage; solliciter le pardon d'un fabricant de toiles, qu'elle mettait si fort au-dessous d'elle; quitter le beau nom de Valcé pour le modeste nom d'Elman; rien de tout cela ne pouvait même entrer dans son esprit. Mais que ferait-elle de la passion violente qu'elle avoit inspirée, qu'elle avoit

eu l'air et même quelquefois l'idée de partager ; car un amour vrai et passionnée est presque toujours contagieux ; Émilie se sentait entraînée par celui d'Albert ; sans en avoir le projet, elle lui répétait ce qu'il lui disait avec tant de feu et tant de vérité ! dans ces momens-là elle croyait l'aimer autant qu'elle en était aimée, et lui n'en avait pas le moindre doute : mais cette illusion n'était que momentanée chez la coquette, et prenait toutes les couleurs de la réalité pour le jeune homme sensible et passionné, qui voyait tout au travers du prisme de ses propres sentimens.

Cependant chaque jour il devenait plus pressant pour obtenir la main de sa belle amie, et peut-être y aurait-elle enfin consenti pour le guérir de son amour désordonné, lorsque la Providence envoya à son secours un de ses anciens adorateurs, le Marquis de

Rosane, le seul qui, avant Albert, eût paru s'attacher sérieusement à elle ; il avait même annoncé hautement ses intentions de mariage ; mais rebuté par sa coquetterie, il avait cédé cette conquête à ses nombreux rivaux. Depuis trois années elle n'avait plus entendu parler de lui, et plus d'une fois elle avait regretté son titre et sa fortune, lorsque tout-à coup il reparut à Lyon plus brillant que jamais. Emilie était à la campagne de sa belle-sœur avec Albert, lorqu'elle apprit cette nouvelle ; elle regarda ce retour comme un coup du sort, et décidée à tenter au moins ce moyen de se débarrasser du passionné Albert, elle prit congé de lui, pour trois jours au plus, (lui dit-elle) qu'elle voulait passer à Lyon pour mettre ordre à ses affaires, avant que de prendre un parti décisif. Elle lui défendit de la suivre, et il n'en aurait pas eu l'idée, toute la famille restant à la campagne ;

il la vit partir sans lui avec douleur, mais jamais encore elle ne lui avait donné tant d'espérance. Je vais accélérer notre bonheur, lui dit-elſe avec un de ses plus doux sourires, lorsqu'il l'aida à monter en voiture, et bientôt, mon cher Albert, nous ne nous quitterons plus. Il imprima un baiser de feu sur la main perfide qu'il tenait et qui pressait la sienne.—Emilie! Emilie, quand vous reverrai-je?—Dans trois jours, mon ami, plus tôt s'il m'est possible, tu peux t'en fier à mon cœur.—Il ferma la portière, et le malheureux ne la revit plus.

Arrivée à Lyon, elle eut bientôt trouvé le Marquis de Rosane, qui la cherchait de son côté; il l'assura qu'il ne venait que pour la revoir: elle lui dit avec plus de vérité, qu'elle n'avait quitté la campagne que sur la nouvelle de son retour: ils se jurèrent mutuellement qu'ils n'avaient cessé de penser

l'un à l'autre, et n'avaient connu de bonheur qu'en se retrouvant. Emilie joua tout son jeu, et ne se montra jamais plus séduisante; elle semblait avoir renoncé à toute coquetterie. Cette foule d'adorateurs qui avait éloigné le Marquis, s'était dissipée; Albert s'occupait tellement d'elle, l'entourait si fort de ses soins et de son amour, qu'il avait à peu-près dispersé tous ses rivaux; on attendait que son caprice pour le beau jeune Suisse fût passé; en sorte que le Marquis de Rosane la trouva toujours seule: au lieu de cette gaîté folâtre, elle était rêveuse, triste, attendrie, et lui parut une beauté nouvelle. Dès la seconde visite, elle lui parla avec le ton du sentiment et de la confiance. "C'est mon heureuse étoile qui vous ramène, lui dit-elle avec sensibilité, mille fois je vous ai désiré; je n'ai jamais eu plus besoin d'un ami. ——Rosane, êtes-vous encore l'ami

d'Emilie?—Je le suis à la vie et à la mort, belle Emilie; mettez-moi de grâce à l'épreuve, rien ne me paraîtra difficile pour vous en convaincre.—Je ne vous demande qu'un conseil et votre appui; mon frère veut que je me remarie.—Le barbare, ne pas vous laisser jouir quelques années au moins de votre liberté!—*Emilie, baissant les yeux.* Ce n'est pas ma liberté que je regrette, elle n'a fait que m'égarer, et depuis long-tems je l'ai soumise à la raison; heureuse si j'en eusse d'abord fait cet usage, si j'avais plus tôt senti le prix d'un ami tel que vous! je vous éloignai jadis par ma légèreté; à présent mon malheur et mes regrets vous ramènent.—Aimable enchanteresse! Emilie! non, vous ne serez plus sacrifiée, je le jure! et quel est ce nouveau lien que vetre cœur et votre raison repoussent? Un vieillard, sans doute, un second Valcé. . .——Non, bien au

contraire, un enfant, un jeune Suisse de dix-huit ans, je crois, parent de ma belle-sœur, habitant la petite ville de Saint G. . . ; c'est une affaire de famille ; le jeune homme croit m'aimer, parce qu'on lui a dit que cela convenait. C'est un très-bon enfant, mais il faudrait, ou qu'il eût quelques années de plus, ou que je fusse la folle Emilie d'autrefois, ou qu'il habitât Paris, et non pas ce trou de Saint G. . . . . . ou que je n'eusse pas revu. . . . . celui que je commençais à oublier.—Adorable Emilie, vous à Saint G. . .! vous la compagne d'un petit commis de mousseline, qui ne saura pas sentir le prix de ce qu'il possède ! car c'est cela, n'est-ce pas ?——Oui c'est cela même mais que faire ? mon frère l'exige.—N'êtes vous pas libre à présent de refuser ? —Mon frère—est mon aîné de vingt ans ; il a les droits d'un père ; il dit que je suis trop jeune pour rester

veuve. . . . . Il faudrait au moins que. . . . . Ah ! si vous étiez le même qu'autrefois, si j'avais retrouvé mon Rosane ?—Votre Rosane ! Oui, le même pour vous, chère Emilie, et votre chevalier envers et contre tous. Je repars après demain pour Paris ; acceptez vous une place dans ma chaise, et me donnez-vous le droit d'être votre défenseur ?—A quel titre, demanda Emilie ? Est-ce seulement un ami ? est-ce encore un amant ? sera-ce bientôt un époux que je vais suivre ?—Ce sera tout ce que vous voudrez, lui dit Rosane en se jetant à ses pieds, tout ce qui me donnera le droit de vous consacrer ma vie et de faire votre bonheur. Emilie n'en demanda pas davantage, et consentit à tout ; elle échangeait le simple Albert, Saint G . . . et la fabrique de mousseline, contre l'élégant Rosane, Paris, et le titre de Marquise, elle se serait crue insensée de balancer. Il y avait bien

quelque chose à dire à sa précipitation, à ce départ subit avec un homme qui n'était pas encore son mari ; mais elle était libre, elle n'avait que ce moyen d'éviter les scènes d'Albert, et de se débarrasser de lui. Les sentimens que le Marquis de Rosane avait eus pour elle, et ses intentions étaient connus à Lyon ; il avait au moins le droit d'ancienneté, et elle se crut parfaitement justifiée.—Et le Marquis, cet homme si prudent et si sage, à qui la crainte de s'unir à une coquette, avait donné la force de s'éloigner d'elle, comment est-il possible qu'au bout de deux jours il croie pouvoir compter sur elle, et qu'il se charge de son sort ? Un seul mot expliquera sa conduite ; le Marquis de Rosane ne courait plus aucun risque, il était marié ; ce fut le hasard qui le ramena à Lyon ; il revit Emilie plus belle, plus séduisante encore, et qui paraissait avoir conservé de l'intérêt

pour lui ; tout le sien se ranima pour elle : il trouva délicieux de l'enlever à tout ce qui les séparait, de la conduire à Paris, de lui monter une maison agréable, et d'avoir avec cette femme charmante, que tout le monde lui envierait, unc liaison qui le consolerait des ennuis d'un mariage de convenance.

Mais il fallait commencer par lui faire faire un éclat, qui ne lui permît pas de réparer le tort que sa fuite avec lui allait lui faire, et l'on vient de voir qu'il n'eut pas besoin de beaucoup d'art pour la persuader.

Albert cependant se consumait d'impatience ; les trois jours d'absence étaient écoulés, et rien ne lui avait encore annoncé le retour de son Emilie ; ils étaient convenus qu'elle lui écrirait le moment de son départ de Lyon, pour qu'il vînt au devant d'elle jusqu'à un village à moitié chemin, dont le

curé, jeune encore, était assez lié avec lui pour qu'il espérât de l'engager à leur donner la bénédiction nuptiale. Cet espoir mettait Albert hors de lui, et ne pouvant rester en place, ni cacher son agitation, il errait sans cesse sur la grande route ; il fut même jusqu'à ce village sans rien apercevoir. Enfin le cinquième jour après le départ d'Emilie, ne pouvant plus y tenir, il monte à cheval, résolu d'aller jusqu'à Lyon s'il ne la rencontrait pas ; il n'en était éloigné que de huit à dix lieues ; il ne ménagea pas sa monture, et les eut bientôt franchies.—Il est à la porte de l'hôtel, il descend de cheval, le remet au portier, et vole à l'appartement de Mme. de Valcé ; tout est fermé, Monsieur n'a trouvé personne, lui dit le portier, Mme. de Valcé est partie de grand matin. Ah Dieu ! s'écria Albert, je l'aurai manquée en route. Pour arriver vite, il avait plusieurs fois coupé

à travers champs ; sans songer à la fatigue de son cheval, il veut remonter dessus et repartir tout de suite ; l'homme lui fait remarquer que ce cheval est en nage, et propose de lui donner un picotin d'avoine. En attendant, monsieur pourra s'amuser à lire ces lettres que Mme. de Valcé m'a laissées, je ne devais les envoyer que demain, mais puisque vous voilà,—Des lettres ! au moment de se rejoindre ! il les saisit. L'une était à l'adresse de M. Bremont l'autre à la sienne ; il pâlit, ses mains remblent en la décachetant : ses yeux sont obscurcis d'un nuage, il ne voit rien, il chancèle ; le portier le fait entrer dans sa loge, lui frotte les tempes d'eau-de-vie, lui en fait avaler quelques gouttes ; il revient à lui, et put enfin lire avec désespoir, avec rage, ce que la plus perfide des femmes lui écrivait. Nous ne copierons pas en entier sa lettre astucieuse ; elle rappelait à Albert le

Marquis de Rosane, dont elle lui avait en effet parlé quelquefois comme du seul homme qui l'eût intéressée : " Je " ne vous ai pas caché, lui disait-elle, " qu'il fit éclore dans mon cœur le " germe du sentiment que vous avez " ensuite développé avec tant de force ; " je crus l'aimer parce que je ne con- " naissais pas encore l'amour. En- " traînée par ses sollicitations, j'eus la " faiblesse de lui signer une promesse " de l'épouser au moment où il la ré- " clamerait ; il ne le pouvait pas alors, " mais il en exigea l'assurance. De- " puis lors, mille circonstances nous " séparèrent si complètement, que " j'avais oublié cette promesse. O mon " cher Albert ! qu'est-ce que tu n'au- " rais pas fait oublier à ton Emilie ? " Pour lui, il ne s'en est que trop sou- " venu ! Il est venu la réclamer, cette " promesse, elle est positive, elle n'ad- " met aucune excuse, ses droits sont

" sacrés, je n'ai d'autre parti à prendre
" que de m'y soumettre ; mais je con-
" nais trop votre ascendant sur moi,
" cher Albert, pour risquer de vous
" revoir. J'ai mis pour condition qu'il
" n'y eût aucun délai. Je pars demain
" avec lui, et quand vous recevrez cette
" lettre, votre Emilie sera Marquise de
" Rosane : ce titre appaisera mon frère,
" mais moi, rien ne me consolera
" d'avoir perdu mon Albert, que la
" certitude qu'il est assez généreux
" pour me pardonner. Non, mon
" ami, nous n'étions pas destinés l'un
" pour l'autre ; âge, religion, patrie,
" genre de vie, tout nous séparait,
" jusqu'à la volonté de votre père, que
" nous devions braver en nous unis-
" sant ; nous n'avions en commun que
" le sentiment de nos cœurs ; sachez-
" moi gré d'avoir eu la force de résister
" à son empire, et d'élever une barrière
" invincible entre nous deux, et con-

" servez à jamais un tendre souvenir de " votre *Emilie.*"

Nous ne peindrons pas le délire du désespoir qui s'empara du pauvre jeune homme : nous en avons vu les effets ; cent fois il fut sur le point de suivre Emilie et de se poignarder à ses yeux ; il n'en voulait pas au Marquis, car il sentait que s'il avait possédé une promesse signée d'Emilie, il serait allé la réclamer, dans quelque coin du monde qu'elle eût habité ; à qui que ce soit qu'elle eût appartenu.—Mais elle ! comme elle s'était jouée de sa passion, de sa crédulité ! Il s'informa depuis quand le Marquis était arrivé à Lyon, et il eut la certitude qu'elle n'y était venue que pour le voir. Il était dans l'âge où même les hommes pleurent encore ; son cœur et son cerveau n'étaient pas desséchés, il eut le triste soulagement des larmes, et il se sentit moins oppressé ; mais il ne pouvait plus sup-

porter Lyon, ni cette maison qu'il avait habitée avec Emilie. Il se décida à partir à l'instant, et à venir cacher sa douleur dans les simples vallées de sa belle patrie : il envoya à M. Bremont, par un exprès, la lettre de sa sœur ; il y joignit un mot pour annoncer que son père le rappelait sans délai : il partit le jour même, et nous avons déjà dit comment il arriva et ce qui se passa depuis. Nous dirons bientôt encore quelques mots sur Emilie ; revenons au bon jeune homme qu'elle avait si indignement trompé et qui ne pouvait se détacher d'elle.

Nous avons laissé Albert feignant d'être malade pour se dispenser d'aller chez les Mesner, et l'étant assez au moral pour en imposer à ses gens ; ses amis envoyaient demander deux fois par jour de ses nouvelles ; mais au bout de quelques jours il en apprit une bien terrible, qui le força de sortir de sa re-

fraite. Le bon M. Mesner fut subitement frappé d'une attaque d'apoplexie: elle ne fut pas foudroyante; il vivait encore, mais on avait peu ou point d'espoir de le conserver. Le billet par lequel Mlle. Gertrude lui apprenait ce cruel accident, était, comme on le comprend, extrêmement triste, mais il semblait annoncer encore un autre malheur, une cause à cette attaque si soudaine sur laquelle elle ne s'expliquait pas; elle se contentait de le conjurer de venir à leur secours, de se faire porter s'il n'était pas assez bien pour sortir, son pauvre frère ne cessant de le demander. Il ne balança pas un instant; le devoir, l'amitié, la reconnaissance, tout lui faisait une loi d'obéir et de mettre de côté l'embarras de sa position.

Il arrive. L'état de M. Mesner jetait sa fille dans une douleur qui, pour ce moment, anéantissait toute autre

sentiment; à peine put-elle s'informer de sa santé; elle était défigurée par ses larmes, et Albert aurait eu peine à la reconnaître. Il ne pouvait se présenter à elle dans cet instant douloureux qu'avec les témoignages du plus tendre intérêt, de manière que tout naturellement ils tinrent la conduite que faisaient naître les circonstances; la tristesse du jeune homme était aussi naturelle, qu'elle eût été extraordinaire dans tout autre moment. Il s'approcha du lit du mourant qui parut se ranimer à sa vue: venez, mon ami, dit-il avec beaucoup de peine; apprenez ma situation. Il y a quatre jours que je vous promis ma fille Elisa, j'aurais voulu joindre à ses vertus le trône du monde pour vous l'offrir; ma fortune au moins était belle, mais qu'est-ce que la solidité des biens périssables? Je suis ruiné, mon ami, voici la lettre qui m'apprend que tous mes fonds dans

les Etats-Unis (et c'est tout ce que je possède à peu près) sont entraînés dans une banqueroute énorme. Ma santé déjà chancelante n'a pu soutenir ce coup, il m'a frappé à mort ; ainsi ce n'est plus pour moi que je regrette cette fortune, c'est pour les enfans chéris à qui je voulais la laisser : mais je vous connais assez, mon cher Albert, pour mourir bien tranquille. Quant à votre père, c'est un autre moi-même, et je sais que ma fille ne lui en deviendra que plus chère. Mais j'ai la même opinion de vous, bon jeune homme ; vous aimez mon Elisa, je vous la remets donc en toute confiance, et je crois vous donner au moins autant que j'avais promis.

Elisa, fondante en larmes, était de l'autre côté du lit de son père, et le soutenait ; elle n'eut pas l'air d'entendre ce qu'il venait de dire ; mais Albert ne l'avait que trop entendu, il ne sentait

que trop que le moment du refus était passé. Donne-moi ta main, ma fille, continua le mourant; donne-moi la tienne, Albert, et elles se trouvèrent réunies entre ses mains déjà glacées. Je vous donne ma bénédiction, mes chers enfans: puisse ce moment solennel où vous la recevez, se retracer à votre pensée et vous rendre vos nœuds plus chers et plus sacrés! Le trouble, la douleur, l'excès de l'émotion, tout contribuait à rendre Albert immobile et incapable de résister à rien.

A-t-on averti le pasteur de notre église, ma sœur? dit ensuite le moribond, je sens que je m'affaiblis. Mlle. Gertrude répondit qu'il attendait au salon. On le fit entrer. " Monsieur le pasteur, lui dit-il, voilà mes enfans que je voudrais avoir la consolation d'unir aux autels avant que d'expirer; vous voyez l'état où je suis, tachez de nous procurer une dispense des bans,

vu la circonstance, et demain vous bénirez leur mariage : Dieu me fera peut-être la grâce de conserver ma vie jusqu'à ce que j'aie embrassé Albert comme un fils. Le pasteur promit tout, la seule difficulté était l'absence du père de l'époux, mais il fut aisé de prouver par ses lettres, qu'il avait lui-même demandé la main d'Elisa. On agit donc en son nom, et le lendemain matin, comme M. Mesner l'avait désiré, le triste couple, qui ne l'avait pas quitté un instant, se rendit à l'église qui touchait à la maison, accompagné de la tante Gertrude. Ce fut au milieu des pleurs et des sanglots de la tante et de la nièce que le pauvre Albert, dont la douleur, pour être plus calme, n'en était que plus profonde, reçut la main de sa jeune épouse ; ni son cœur, ni sa bouche ne prononcèrent le serment que tant de fois il avait juré à son Emilie de ne prononcer que pour elle ; une seule

inclination de tête fut le seul signe de consentement qu'il donna. Ils revinrent auprès du lit de leur père agonisant; il étendit sur eux ses mains défaillantes, et les bénit encore. Pénétrés de cette scène de mort, dont ils étaient les témoins, ils s'oublièrent complètement eux-mêmes. La jeune Elisa était plus touchante qu'il n'est possible de l'imaginer; sa tête virginale était encore entourée d'une couronne de roses blanches, que sa jeune sœur avait posée sur ses cheveux noirs, au moment où elle entrait à l'église. Cette coiffure de circonstance, les larmes dont son visage était inondé, sa pâleur, sa maigreur, lui donnaient absolument l'air d'une victime, triste augure qui ne fut que trop vérifié. Albert, abîmé dans ses tristes pensées, ne songeait pas à elle, lorsque la porte s'ouvrant tout-a-coup leur présenta M. Elman. La nouvelle de la banqueroute était parvenue

jusqu'á lui, et connaissant les affaires de son ami, il n'avait pas douté qu'il n'y fût enveloppé : sachant combien il pouvait lui être utile dans une telle circonstance, il avait volé à son secours, et venait d'apprendre, en arrivant dans la ville, qu'il ne le reverrait que dans un état désespéré : il vola chez le malade, même sans passer chez lui, et fut satisfait lorsqu'en entrant il vit Albert à côté du lit du mourant. Dès que son fils l'aperçut, il courut à lui d'un air égaré, et se jetant dans ses bras : "Soyez content, mon père, lui dit-il, "Elisa est ma femme, elle est votre "fille, et je me meurs." En effet, il resta sans connoissance dans les bras de M. Elman qui l'empêcha de tomber et le posa sur un sopha. Qui peindra l'horreur de ce moment !....Ce fut celui qui termina l'agonie de M. Mesner; ses yeux se fixèrent sur son ami, avant de se fermer ; il lui tendit la main, lui

montra de l'autre sa fille à demi évanouie, aussi sur le lit de mort, et il expira. Mlle. Gertrude cherchait à ranimer Albert, dont le corps avait succombé sous le poids des agitations de son ame: il revint à lui, mais dans un état effrayant de fièvre et de délire: on fut obligé de le transporter chez lui, on le mit au lit, et bientôt il fut dans la situation la plus alarmante.

Elisa n'était guère mieux: cet hyménée, environné des ombres de la mort, l'effrayait plus qu'il ne la calmait; elle avait joui si peu et d'une manière si troublée de l'espoir d'être aimée, que ce ne pouvait être une consolation pour elle. Sans doute Albert avait montré pour un malheur qui ne le regardait pas personnellemsnt, une sensibilité qui prouvait son intérêt; mais elle n'en avait que cette seule preuve; pas un mot, pas une seule expression de tendresse ne l'en avait assurée; rien dans sa

conduite avec elle n'avait annoncé cette passion dont on l'avait flattée. Son sentiment à elle était craintif et timide, il aurait eu besoin, pour oser se montrer, de quelque encouragement, et elle n'en avait reçu aucun. Au moment où ils revenaient de l'église, le domestique d'Albert lui avait remis une lettre : il était resté en arrière pour la lire ; rappelé ensuite par la tante, qui voulait le présenter au mourant, il les avait rejoints comme hors de lui : son père était entré l'instant après, et il avait perdu toute connoissance. Elisa n'avait aucun soupçon sur cette lettre, elle croyait qu'elle était de son père qui le prévenait de sa prochaine arrivée. Mais n'aurait-il pas pu le lui dire ? N'avait-il donc aucun sentiment à partager avec elle? Accablée de trois nuits passées debout et dans les larmes, elle s'était mise aussi dans son lit, et dans les momens où elle ne s'occupait pas de sa

douleur, elle repassait dans son esprit toutes les circonstances de cette terrible journée, où elle venait de perdre un père et de trouver un époux, et son cœur était toujours plus oppressé. Pauvre Elisa! combien elle eût été plus malheureuse encore, si elle avait su ce que c'était que cette lettre, qui donnera la clé de la cruelle angoisse du pauvre Albert! Elle était d'Emilie, et voici ce qu'elle contenait. " M'aimes-tu encore, Albert? n'as-tu pas trahi des " sermens tant de fois répétés? Non, " je connais ton cœur et je suis sans " crainte. Ton Emilie est encore à toi, " et à toi seul au monde. Combien je " m'abusais quand j'ai cru pouvoir " t'oublier et te sacrifier au devoir! " tous mes efforts n'ont abouti qu'à me " prouver la force de la passion qui " m'entraîne, et qui doit fixer ma des- " tinée. *Prompte réponse* à l'adresse " que je joins ici; et si tu es ce que j'ai

" cru, par le courier suivant tu apprendras où tu retrouveras ton Emilie pour ne plus la quitter.

" EMILIE DE VALCÉ."

On comprend sans peine à quel point Albert fùt bouleversé en recevant cette lettre, au moment même où il venait de former le lien qui le séparait à jamais d'Emilie. Son trouble, son désespoir, furent ils mêlés d'un sentiment de bonheur de retrouver fidèle celle qu'il aimait si passionnément ? Nous croyons de bonne foi qu'il l'ignorait lui-même, et qu'il ne pouvait se rendre raison d'aucun de ses sentimens, tant ils étaient tumultueux. Le spectacle de mort dont il fut témoin l'instant d'après, fit un moment de diversion cruelle ; mais nous avons vu comme à l'arrivée de son père il succomba sous le poids de ses sensations douloureuses. Pendant plusieurs jours il eut le bon-

heur d'être dans un état complet de délire, dans lequel il n'avait nulle idée de sa situation : mais combien celle de son père était déchirante ! son fils unique et chéri sur le bord du tombeau, lui reprochant sans cesse dans ses rêveries d'en être la cause, et d'avoir détruit le bonheur de sa vie, faisant le serment de ne jamais revoir l'épouse à laquelle on l'avait lié malgré lui, et que son cœur avait rejetée. Quel parti prendre ? Que dire à cette jeune femme abusée ? Comment lui justifier l'éloignement où on la tenait d'un mari mourant, dont huit jours avant on l'assurait qu'elle était adorée. Elle ne cessait d'en parler à sa tante, de la conjurer de la conduire auprès de son cher Albert : ce n'était qu'en lui rendant les soins d'une tendre épouse, qu'en lui consacrant une vie inutile à présent à son père, qu'elle pourrait trouver quelque consolation à sa douleur.

La bonne Gertrude était, hélas! plus au fait que personne de la cruelle situation de sa nièce; on se rappelle que ce fut elle qui soigna Albert lors de son évanouissement. En lui ouvrant sa veste pour lui donner de l'air, la lettre d'Emilie qu'il avait cachée dans son sein tomba; elle n'y fit d'abord aucune attention, et posa ce papier sur la cheminée, mais lorsqu'il fut parti, elle le lut, et tout ce qui s'était passé lui fut expliqué; elle se garda bien d'en parler à sa nièce, mais au désespoir elle-même, ne sachant comment agir dans une circonstance aussi critique, n'osant se fier à ses propres lumières, elle se rendit chez M. Elman, et lui fit demander un entretien particulier, qui ne lui fut pas refusé.

Leurs cœurs étoient trop à l'unisson pour ne pas s'entendre; elle lui épargna des reproches inutiles, qu'il ne s'épargnait pas à lui-même, et ils s'occupèrent

de concert à chercher quelques remèdes aux maux de leurs enfans. M. Elman prononça le mot de divorce; ce mariage avait été célébré si promptemént qu'il y aurait eu peut-être moins de difficulté ; mais Gertrude savait que sa nièce en mourrait peut-être de douleur ; il fallait au moins lui laisser l'espoir pour la soutenir. Elle repoussa donc cette idée, et lorsqu'elle eut montré à son ami la lettre qu'elle avait trouvée, il en fut encore plus eloigné qu'elle : jusqu' alors il avait ignoré le nom de celle qui inspirait à son fils une passion aussi violente, il l'apprit avec un vif sentiment de colère. D'après la correspondance qu'il entretenait avec ses parens de Lyon, il connaissait de réputation Madame Emilie de Valcé ; il frémit en apprenant qu'elle était encore libre, et ne se consola qu'en pensant que son fils ne l'était plus. Son amie lui ayant dit le moment où Albert avait reçu cette

lettre, et qu'il avait à peine eu le tems de la lire, il espéra qu'il aurait du moins oublié l'adresse qui y était jointe; et pour ne laisser aucune trace qui pût le conduire à cette femme, il brûla la lettre et l'adresse; son amie et lui se promirent mutuellement de garder ce secret. Pour éloigner encore plus sûrement son fils de cette dangereuse coquette, et pour sortir d'embarras, M. Elman eut l'idée de faire partir Albert, dès qu'il serait rétabli, pour Philadelphie: les affaires de son beau-père, dans un moment aussi désespéré, exigeaient la présence de quelqu'un de confiance. Quoi de plus naturel aux yeux du monde que son gendre en soit chargé, et que sa femme si jeune, si délicate, si abattue, ne le suive pas! Dès qu'il sera parti, elle viendra vivre avec moi comme ma fille, dit M. Elman, et nous attendrons du tems quelque heureux changement.—

Cette idée répandit un peu de baume dans leur ame ; une longue séparation de son fils, qui lui aurait paru si cruelle quinze jours plus tôt, lui paraissait dans ce moment une inspiration du ciel ; mais il était pénétré de ce qu'allait éprouver Elisa, quoique M. Elman eût l'espoir d'engager Albert à prendre congé d'elle, Ma nièce, lui dit son amie, est trop sensible et trop pénétrante pour qu'on puisse lui cacher en entier la vérité ; mais elle est ferme, résignée, et j'ose me flatter que sa tendresse et sa confiance en moi rendront mes soins efficaces : elle perd un époux, mais elle va retrouver le plus tendre des pères, et dans ce moment elle sentira ce bonheur. Mon ami, c'est à nous deux à savoir adoucir le coup affreux que ce jeune et sensible cœur va éprouver. Ils convinrent, en se séparant, que M. Elman profiterait du premier moment calme pour faire sa

proposition à son fils, et que Mlle. Gertrude y préparerait tout de suite Elisa.

Cette tâche était trop difficile pour qu'elle l'entreprît sans une vive émotion. Sous un extérieur indolent et et froid, Elisa cachait le caractère le plus tendre et le plus sensible. Elle avait joui jusqu'à cet instant du sort le plus heureux. Adorée de tout ce qui l'entourait, elle n'avait ressenti que des impressions douces ; et tout d'un coup les malheurs les plus cruels se réunissaient pour l'accabler. Sa tante sentait tout le danger d'une telle situation ; elle ne connoissait sa nièce qu'au sein du bonheur : qui lui répondait que cette ame si tendre aurait assez de forces pour résister à tant de douleurs ? Les vertus qui brillaient en elle depuis son enfance, et qui loin de s'attiédir, n'étaient devenues que plus actives, lui donnaient bien la preuve d'une ame généreuse et

noble, mais ne lui en donnaient aucune d'un esprit courageux. Elle ne pouvait prendre le tems de réfléchir ; il fallait agir au plus tôt ; car elle voyait que le refus de la laisser aller auprès de son mari, la mettrait dans un état violent. Elle pensa qu'il valait mieux peut-être frapper d'abord Elisa du danger de la vie d'Albert, que de sa répugnance, ce malheur étant plus dans la nature que celui de la haine d'un homme qu'on vient d'épouser et qu'on adore ; elle espéra que le désespoir de craindre sa mort, aurait des suites moins funestes, et que pouvant s'y livrer en entier, elle en éprouverait plus de soulagement. Ce moyen d'ailleurs était plus facile, demandait moins de précautions et laissait encore quelque espoir ; au lien que, dans l'autre cas, son ame éperdue éprouverait une affreuse amertume, sans aucune consolation, et cette bonne tante

en redoutait les suites. Elle suivit donc cette marche, et ce qu'elle avait prévu arriva. Elisa crut ce qu'on lui dit, et se livra à toute sa douleur, sans vouloir supposer cependant qu'il n'y eût plus de ressource ; sa tante lui dit alors que le peu qui en restait, dépendait de la tranquillitê parfaite où le malade devait être dans son état de crise ; que le médecin avait ordonné que personne n'approchât de lui que les gens chargés de le servir, et que son père même s'en abstenait, la moindre émotion pouvant le tuer à l'instant même. Il fallut bien céder à cette crainte, et la désolée Elisa fut obligé de se contenter de ses vœux et de ses prières pour que son Albert lui fût rendu.

Hélas ! ils ne furent pas exaucés ; dès que la fièvre s'abbatit, il se rappela d'abord comme un songe, ensuite plus distinctement tout ce qui s'était passé ; la lettre d'Emilie avait fait une telle im-

pression sur lui, que, quoiqu'il l'eût parcourue très-rapidement une seule fois, il s'en rappelait jusqu'au moindre mot: *prompte réponse,* disait-elle en finissant; il frémit, et ouvrant brusquement son rideau, il demanda à sa garde depuis combien de jours il était là: c'était une femme qui l'avait nourri et qui le chérissait; elle commença par pleurer de joie de ce qu'il la reconnaissait, et lui dit qu'il y avait quinze jours qu'il était entre la vie et la mort. Dieu! quinze jours!—Il s'informa ensuite d'un papier qu'on avait dû trouver sur lui. Elle seule l'avait déshabillé et mis au lit; elle l'assura qu'elle n'avait vu aucun papier; il se leva, chercha partout lui-même, ne trouva rien, et fut au désespoir; car, s'il se rappelait du contenu de la lettre, il ne savait pas un mot de l'adresse qu'il n'avait pas même lue. Son père,

averti qu'il s'était fait une crise et qu'il était mieux, vint auprès de lui.

Albert n'avait aucune idée que sa lettre fût tombée entre ses mains, et rien ne put la lui donner. M. Elman profitant du désir que son fils avait de de s'éloigner, lui parla de son projet d'un voyage aux Etats-Unis pour les affaires de M. Mesner. Albert l'accepta avec transport, mais demanda à partir dès le lendemain ; son père n'y put consentir dans l'état de faiblesse où il était encore ; il lui demanda d'attendre pendant huit jours au moins le retour de ses forces, et de les employer à faire les préparatifs de son voyage, et à prendre congé de sa jeune femme.— De ma femme! répéta Albert à demi-voix avec un mouvement de rage ; mais il n'objecta rien, son parti était pris ; dès la même nuit il envoya coucher sa nourrice après lui avoir fait un beau présent, comme pour la récompenser

de ses soins pendant sa maladie : il prit tout l'argent qu'il avait, un peu de linge, ses pistolets, et sortit de chez lui pour gagner à pied la première poste, après avoir laissé ce billet sur la table pour son père.

" Vous consentez que je m'éloigne,
" mon père ; je ne crois donc pas vous
" désobéir en avançant ce moment, en
" fuyant le plus tôt possible un lien
" détesté. J'ai appris (et vous aussi
" peut-être) que la seule femme à qui
" j'appartienne par mes vrais sermens,
" par tous les vœux de mon cœur, ne
" m'a point trahi comme je le croyais ;
" elle m'est restée fidèle, et peut-être
" à ce moment elle m'accuse à son
" tour d'un parjure, dont je suis coupa-
" ble, il est vrai, mais que tout mon
" cœur désavoue : je vais l'expier en
" lui consacrant ma vie. Mon père,
" j'ose vous implorer pour moi, pour elle,
" pour la jeune victime même que vous

" avez liée au sort du malheureux Al-
" bert; rompez ces nœuds qui jamais
" n'auraient dû se former; rendez-lui
" sa liberté, rendez-moi celle de don-
" ner le titre de mon épouse à la
" femme que j'adore et qui m'a tout
" sacrifié, et votre fils ne cessera de
" vous bénir. Un malheur inouï m'a
" fait perdre ses traces; mais je vais la
" chercher, et s'il est vrai que l'amour
" excessif peut tout, je la trouverai et
" je l'engagerai, j'espère, à quitter
" l'Europe avec moi. Daignez m'a-
" dresser votre réponse, et les secours
" que votre bonté voudra m'accorder, à
" Ostende."

Ce billet, qui se ressentait encore du délire d'où sortait celui qui l'avoit écrit, fut trouvé par l'infortuné père, et lui donna les plus vives inquiétudes; il le communiqua à son amie, et tous deux convinrent qu'on ne pouvait plus laisser Elisa dans l'erreur sur le véritable état

des choses. Qu'il fut affreux le moment où elle sortit de sa douce illusion, où elle apprit que jamais elle n'avait été aimée, et que c'était pour la fuir que cet Albert tant aimé quittait son père et sa patrie! Au premier mot de sa tante, qui devait la préparer à un nouveau malheur, elle crut qu'il n'existait plus; mais elle apprit bientôt que ce malheur si grand, si terrible, n'est pas peut-être le plus cruel de ceux qui peuvent déchirer un cœur sensible. Elles ne sont pas sans douceur, les larmes qu'on verse sur la perte d'un objet chéri qui nous aima jusqu'au dernier moment, et nous donna sa dernière pensée; cette mort qui nous sépare, un jour elle nous réunira, et chaque instant qui s'écoule en avance le moment: l'ame se repose à-la-fois et sur cette espérance et sur ses souvenirs; elle jouit encore et dans le passé et dans l'avenir, et s'entoure tellement de cette douce idée, qu'elle peut

croire quelquefois, que celui qu'elle a perdu éxiste encore autour d'elle. Mais le perdre par sa volonté, parce qu'il ne trouve plus son bonheur à vivre avec vous ; devenir étrangère à celui qu'on aime passionément ; en être abandonnée, sentir qu'un autre objet vous remplace dans ses affections, les possède uniquement, s'occupe de son bonheur ; voilà le vrai malheur et la vraie séparation, pour le tems et pour l'éternité.

Elisa la sentit dans toute son amertume : elle se répandit en regrets amers de s'être laissée persuader du sentiment illusoire qu'elle n'avait jamais inspiré, d'avoir été conduite à se trouver ainsi le seul obstacle au bonheur de celui qu'elle aimait, et d'être sans doute l'objet de son aversion : des torrens de larmes accompagnaient ses tristes réflexions ; à genoux devant son beau-père, qui cherchait en vain à la consoler, elle lui demandait avec instances

de rompre ces nœuds que son fils repoussait, de lui pardonner, de lui rendre sa liberté. Le bonheur m'a fui pour jamais, disait-elle, mais que du moins je n'entraîne personne dans mon infortune, et qu'Albert ne soit pas malheureux par Elisa ; cette union que son cœur repousse, n'est plus pour moi qu'un supplice.

M. Elman résistait à ses tendres prières, et lui en faisait de tout aussi vives pour s'armer de courage et de patience ; il lui jura enfin que de son aveu, ni de son vivant, son mariage ne se romprait, à moins qu'elle-même ne désirât de former de nouveaux nœuds. Il sollicita sa belle-fille de venir vivre avec lui ; elle avait d'abord une grande répugnance à occuper une place qui lui était refusée par celui de qui elle la tenait, sa délicatesse en était révoltée ; mais ce pauvre père isolé avait aussi besoin de consolation : Mlle. Gertrude

l'exigea d'elle; elle obéit donc et fut installée dans la maison sous le nom de Mme. Elman. On peut juger combien la réunion des circonstances la rendit chère à son beau-père; elle était la fille de l'ami qu'il regrettait; il l'avait regardée comme la sienne depuis son enfance; son imprudence l'avait conduite dans un abîme de malheurs, et elle devenait le seul soutien de sa vieillesse. De son côté, elle se consacra à lui rendre les soins les plus tendres, et peu-à-peu elle éprouva elle-même le charme attaché à une vie active, simple et vertueuse, et à remplir un devoir cher et sacré: elle reprit au moins l'apparence d'une douce sérénité, et s'occupa bien plus à consoler M. Elman, qu'à lui demander des consolations. Une convention tacite bannit Albert de leurs entretiens; il n'en était pas plus oublié, mais que pouvaient-ils en dire qui n'eût réveillé des sentimens

pénibles ? c'était seulement dans le sein de sa bonne tante qu'elle versait encore des larmes amères, et long-tems ils ignorèrent tout ce que nous allons aprendre à nos lecteurs.

Albert courut la poste jour et nuit jusqu'à Lyon ; là il s'informa d'Emilie à tous ceux qui pouvaient le mettre sur la voie ; il en apprit peu de choses satisfaisantes. Son frère sachant qu'elle n'avait point épousé le Marquis de Rosane, qu'il était marié à une autre, et que Mme. de Valcé passait publiquement pour être sa maîtresse, fut révolté contre elle, et après quelques essais infructueux pour la ramener à Lyon, il l'abandonna complètement, parla d'elle à Albert avec une grande indignation, et lui dit qu'il la croyait encore à Paris. Entraîné par sa passion insensée, convaincu qu'elle était calomniée, il partit pour Paris, et n'y fut pas plus heureux. N'ayant pu la découvrir, il s'adressa au

Marquis de Rosane lui-même, qui le reçut avec de grands éclats de rire, lui demanda s'il était le petit épouseur de Saint G. . . . . et lui dit que la belle Emilie en avait épousé bien d'autres depuis lui ; qu'il lui avait été fort attaché, mais que trouvant tous ces mariages un peu trop fréquens, il y avait renoncé pour son compte, et qu'il ignorait ce qu'elle était devenue. Albert n'était pas en train de plaisanteries ; celles du marquis lui déplurent, il le lui témoigna ; il s'ensuivit une promenade au bois de Boulogne, et un coup d'épée au travers du bras du pauvre Albert, qui le retint forcément quelques semaines aux arrêts ; et ce fut un grand bonheur ; malgré la force de son tempérament il aurait succombé à tant d'agitations physiques et morales, en sortant à peine d'une affreuse maladie. Ce tems de retraite ne fut pas non plus tout-à-fait perdu pour la réflexion ; en

se rappelant toute la conduite d'Emilie avec lui, et ce qu'il avait appris d'elle, il eut bien le soupçon qu'elle ne méritait pas en effet toute la passion qu'elle lui inspirait ; mais il sentait en même tems qu'il aurait donné le reste de sa vie pour la revoir un jour, et que, s'il l'avait revue, elle aurait repris sur lui le même empire. Mais où la chercher ? Il n'en avait plus même la moindre idée. Dès qu'il fut guéri, il s'informa d'elle à tous ceux qui pouvaient l'avoir vue, et il eut enfin un avis très-bien fondé qu'elle était allée en Angleterre avec un jeune lord qui lui avait fait, l'hiver précédent, une cour très-assidue, et qui n'était revenu sur le continent que pour la retrouver.

Après que le Marquis de Rosane eut rompu avec elle, il y avait eu un moment de lacune d'adorateurs, pendant lequel le bel Albert lui était revenu dans l'esprit ; accoutumée à céder à

tous ses mouvemens, elle lui avait écrit la letrre que nous avons vue : si la réponse avait été favorable, elle lui aurait donné rendez-vous sur la route, et l'aurait alors épousé autant qu'il aurait voulu. Cette réponse n'arriva point, mais le lord arriva ; elle trouva qu'il valait bien le petit ami de Saint G..... et elle consentit à le suivre dans sa patrie. Ils arrivèrent à Londres où nous la laisserons suivre, sans plus nous embarasser d'elle, sa carrière de coquetterie : *Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie*, a dit un poëte français ; nous pourrions ajouter *et de la perfidie à la dégradation*, à une vieillesse flétrie et malheureuse.

Albert était fasciné au point qu'il l'aurait suivie peut-être en Angleterre, s'il avait eu des fonds, mais sa blessure avait épuisé tout ce qui lui restait ; il fut forcé d'aller à Ostende chercher la réponse de son père ; il y trouva des

lettres de change considérables, mais qui n'étaient payables qu'en Amérique, et un ordre si positif d'y passer, qu'il s'y détermina. Nous le laisserons là paisible aussi pendant quelques années. Il écrivait quelquefois à son père, mais ne lui parlait jamais d'Elisa; M. Elman se contentait de dire, quand il en avait reçu des nouvelles, *Albert se porte bien*, et c'étaient les seules occasions où son nom fut prononcé.

Peu à peu la douce et sensible Elisa se remit; sa santé se fortifia, et elle reprit cette paix de l'ame, qui dans un tems ou dans un autre renaît toujours dans un cœur innocent. Son genre de vie uniforme et retiré ne fournit aucun événement pendant cinq années: tout ce qui s'était passé ne lui paraissait plus qu'un songe pénible, dont le nom qu'elle portait lui retraçait seul la réalité. Son beau-père qui s'attachait tous les jours plus à elle, désirant de

lui épargner même cette sensation douloureuse, et voulant se reposer lui-même, se décida à acquérir une belle terre qu'il avait vue dans le pays de Vaud, sur les bords délicieux du Lac Léman ; il vint l'habiter avec sa belle-fille, et il exigea qu'elle en prît le nom, comme c'était alors l'usage dans ce pays-là. Il obtint aisément de la bonne tante Gertrude et de sa nièce Lucy Mesner, de venir vivre avec eux. Elisa respirant un air nouveau, si doux et si pur, vivant à la campagne, entourée de tous ceux qu'elle aimait et dont elle était aimée, ne voyant plus autour d'elle rien qui lui retraçât ses malheurs, reprit une autre existence ; sa santé se fortifia ; elle avait beaucoup grandi pendant les cinq ans qui venaient de s'écouler ; alors elle prit de l'embonpoint, des couleurs ; le teint foncé de la petite Américaine devint très blanc et très-Européen ; ses traits se formè-

rent, et leur expression fine et sensible était l'image de son adorable caractère ; sa taille assez haute et proportionnée, était souple et gracieuse ; enfin il était impossible de reconnaître dans la belle Mme. de Lavigny la petite Elisa rejetée par Albert. Elle était alors, et avec bien moins d'art, beaucoup mieux que Mme. de Valcé ; son esprit très-orné, et sans la moindre prétension, ajoutait tout son charme à celui de sa figure. La singularité de sa destinée l'ayant portée à une disposition sérieuse et réfléchie, l'avait éloignée des plaisirs du monde ; elle était faite pour y réussir, et dans son nouvel établissement, ses voisins sentirent le prix du trésor qu'ils avaient acquis. Une de ses occupations les plus intéressantes, fut d'être, d'accord avec sa tante, l'institutrice de sa jeune sœur. Gertrude se chargea du moral, Elisa de l'esprit et des talens, et Lucy devint aussi par leurs soins ré-

unis, une charmante jeune fille. Cinq autres années se passèrent ainsi ; Elisa ou Mme. de Lavigny, comme on l'appelait alors, avait près de vingt-six ans, Lucy en avait dix huit, lorsqu'un parent éloigné de M. Elman, établi à Marseille dans une position très-brillante, vint lui faire une visite en parcourant la Suisse. Dès qu'il eut vu Lucy Mesner, il ne désira plus voir autre chose, il lui offrit ses vœux et sa fortune. Fort appuyé par son cousin, par Elisa, par Mlle. Gertrude, pouvait-il être refusé ? Lucy devint Madame Dercour. Son mari, impatient de la présenter à sa ville, voulait retourner à Marseille ; il en coûtait à sa jeune femme de se séparer de sa sœur ; ils obtinrent facilement qu'elle les accompagnât ; depuis long-tems elle avait envie de voir la France Méridionale, elle était bien aise aussi de connaître la nouvelle famille de sa sœur chérie.

M. Elman approuva cette idée, il se portait assez bien pour qu'elle pût le laisser sans crainte aux tendres soins de son ancienne amie Gertrude. Le départ fut décidé : elles furent reçues dans la famille Dercour comme elles méritaient de l'être ; ce fut à qui s'empresserait le plus de fêter la jeune mariée et sa charmante sœur, que l'on croyait veuve, et qui ne le démentait pas.

Un jour qu'elles étaient au spectacle, Elisa regardait la foule des spectateurs avant l'ouverture de la pièce, lorsqu'elle aperçoit dans une loge vis-à-vis d'elle un homme qu'elle croit reconnaître ; son cœur bat fortement ; elle dirige une lorgnette sur cet objet, elle ne peut plus s'y tromper, c'est lui, c'est Albert, c'est son époux ; ses traits sont trop bien gravés dans son cœur pour s'y méprendre ; d'ailleurs il est peu changé ; sa mélancolie, quand elle l'a connu,

lui ôtait son air de jeunesse, il a quelques années de plus, mais d'ailleurs il est exactement le même que lorsqu'elle lui donna sa main si tristement. On peut juger de l'excès de son saisissement ; elle fut prête à se trouver mal, et se retirant en arrière sous le prétexte de la chaleur, elle dit à sa sœur la cause de la vive émotion qu'elle éprouvait et lui demanda si elle pourrait reconnaître Albert. Lucy regarda et le découvrit à l'instant ; quoiqu'elle fût bien jeune quand il partit, elle ne l'avait point oublié : c'est vraiment lui, dit-elle à sa sœur, ne le regardons plus. Elles tinrent à voix basse un petit conseil sur ce qu'il y avait à faire ; M. Dercour y fut admis ; il connaissait la situation de sa belle-sœur, et par bonheur il n'y avait encore qu'eux trois dans la loge.—Crois-tu, dit Elisa, qu'il puisse nous reconnaître ? impossible, dit Lucy en riant ; rien, je m'en flatte, ne rappelle en moi

la petite fille à la bavette, qu'il n'a pas regardée, je crois, deux fois en sa vie. Et toi, chère Lise, (c'était le nom familier, qu'elle donnait toujours à sa sœur) tu es absolument méconnaissable ; tu es aussi grande que tu étais petite, aussi blanche que tu étais noire, aussi gaie que tu étais triste : si bon papa revenait à la vie, je suis sûre qu'il ne te reconnaîtrait pas.—Eh bien ! chère Lucy, puisque rien ne peut rappeler l'Elisa d'autrefois, que ce nom même ne puisse le mettre sur la voie : tu as l'habitude à présent de m'appeler Lise, je n'ai plus d'autre nom pendant mon séjour ici, Lise de Lavigni, entends-tu bien ? Et toi chère petite, puisque te voilà une élégante Française, abandonne aussi ton nom Américain ; Lucy Mesner est actuellement Mme. Lucile Dercour. Pour vous, mon cher frère, je vous prie d'être notre mercure ; trouvez une occasion de vous lier avec

Albert, qu'il soit introduit chez vous, et je me charge du reste.

Rien n'est plus facile, répondit Dercour; nous sommes parens, comme vous le savez; il ne s'agit que de lui faire décliner son nom, puisque personne n'est censé le connaître, et je m'en empare à titre de cousin. Il fut le joindre, se lia de conversation avec lui, et lui fit des offres de service.

Je vous prends au mot, dit Albert, je vous prie de me rendre celui de me dire le nom de ces deux charmantes femmes dans la loge vis-à-vis de nous: là, cette grande et belle personne, dont la tournure est si noble, la toilette si simple et si élégante, à côté de cette jeune et jolie personne.

Je suis heureux et fier de vous les nommer, répondit Dercour; l'une est ma femme, et l'autre est ma sœur.

Albert le félicita de son bonheur, et le pria de le présenter à ses dames; je

me nomme Elman, lui dit il, Suisse de naissance, mais je suis établi depuis si long-tems en Amérique, que je la regarde comme ma patrie. Des affaires de commerce m'ont appelé à Marseille ; j'ai des lettres pour plusieurs maisons de banque de cette ville ; je sais même que j'y ai des parens que je n'ai jamais vus, et que je chercherai. Mais en attendant je m'estimerai fort heureux, Monsieur, de cultiver votre connoissance.

Dercour souriait ; les parens dont vous parlez, Monsieur, ne se nomment-ils point Dercour ? le lieu de votre naissance n'est-il pas Saint G. . . . . ? Albert en convint ; Dercour l'embrassa en l'appelant son cher cousin, l'amena dans la loge de sa femme, et le présenta comme un parent à qui il désirait de rendre le séjour de Marseille agréable.

Quoiqu'Elisa fût préparée à le voir,

à lui parler, qu'elle l'eût elle-même souhaité, elle n'en éprouva pas une émotion moins vive, qui l'embellit encore au point qu'Albert ne pouvait se lasser de la regarder, de l'admirer, et de penser qu'il n'avait point encore rencontré de femme aussi parfaite à son gré, et dont l'ensemble lui plût autant. Il s'était mis dans l'esprit au premier moment que c'était elle qui était Mme. Dercour, et la plus jeune, une petite sœur non mariée. M. Dercour ayant au moins son âge, cela était en effet plus naturel à penser; son erreur dura quelque tems encore. Lorsqu'enfin le ton de la conversation et M. Dercour l'eurent mis au fait, il n'aurait pu se rendre raison à lui-même, du plaisir que lui faisait cette découverte; mais il fut enchanté que cette belle personne, qui lui plaisait plus que l'autre, ne fût pas l'épouse du parent qui l'accueillait avec tant d'honnêteté. Au bout de

quelques instans il éprouva un plaisir plus vif encore ; M. Dercour ayant nommé Madame de Lavigni, il lui demanda si M. de Lavigni était au spectacle. Quand on lui eut dit qu'il n'existait plus, il lui sembla qu'on lui apprenait la meilleure des nouvelles, et que la belle veuve lui paraissait encore plus intéressante. M. Dercour s'informa où il logeait, l'invita à souper, et quitta un instant le spectacle. Albert reconduisit les dames, et fut très-agréablement surpris de trouver son domestique et ses effets chez son cousin Dercour, qui lui déclara qu'il logerait chez lui pendant son séjour à Marseille : Albert ne se fit pas presser, et fit partie de la famille.

Elisa brûlait d'être seule, pour se livrer à son aise à la foule de pensées que cette rencontre inattendue élevait dans son esprit : le tumulte de ses sentimens ne lui permettait pas de dis-

tinguer si elle éprouvait de la tristesse ou de la joie ; un certain effroi qui n'était pas sans charme, remplissait son cœur d'un trouble inexprimable ; elle sentit bientôt que ce cœur reprenait sa première chaîne, ou plutôt qu'elle ne s'était jamais rompue, car aucun autre homme n'y avait fait même une ombre de diversion : Albert était encore ce qu'il avait toujours été, le seul homme au monde pour elle. Elle avait trop de pénétration pour n'avoir pas remarqué, dès cette première journée, qu'elle avait fait sur lui une impression très-favorable ; elle en jouit sans doute, mais non pas sans un mélange de crainte. Qui sait, pensait-elle, si cette impression ne ferait pas à l'instant place à celle de la haine, s'il se doutait seulement que c'est là cette Elisa qu'on le força d'épouser malgré lui, dont il s'éloigna avec horreur, qui l'a séparé de son père, exilé de sa patrie, qui fut un obstacle

insurmontable au plus ardent de ses vœux ! combien il faut que j'aie toujours été loin de son cœur et de sa pensée, puisque rien ne m'y retrace, disait-elle avec amertume. Elle se déshabillait devant sa glace, et fut forcée de convenir que rien, rien absolument ne pouvait la rappeler au souvenir d'Albert, pas même le son de sa voix ; quand il partit, elle avait encore beaucoup d'accent anglais ; n'ayant appris le français qu'à Saint G . . . . . elle le parlait très-mal ; depuis elle s'y était tellement appliquée, qu'on aurait pu croire que c'était sa langue maternelle, tant sa prononciation était exacte et pure. Elle sourit en pensant qu'elle venait d'éprouver un mouvement de jalousie contre el'e-même, et résolut de s'abandonner à l'espoir qui s'offrait à elle, et de tout tenter pour le réaliser. Dès le lendemain matin, pour dépayser encore mieux Albert, il fut résolu qu'Elisa, ou

Lise de Lavigni, passerait pour sœur de M. Dercour, qui lui donnait toujours ce titre, et par conséquent pour sa cousine.

La craïnte d'alonger trop notre narration, nous fait résister à l'envie de donner tous les détails d'une position aussi singulière. Pendant ces dix années, le cœur d'Albert, fatigué, flétri, honteux d'avoir été subjugué à l'excès par un objet aussi indigue qu'Emilie, avait repoussé toute impression nouvelle ; il se livra entièrement à des spéculations commerciales, qui lui réussirent, et il se croyait de bonne foi incapable d'aimer encore. Arrivé à Marseille il voit Mme. de Lavigni, et bientôt il crut au contraire aimer véritablement pour la première fois de sa vie. Le sentiment qu'elle lui inspira n'était pas peut être aussi ardent, aussi impétueux, que celui qu'il ressentait à vingt ans pour Mme. de Valcé, mais il

était et plus profond et plus tendre; il aimait Lise de Lavigni tout à-la-fois comme la femme la plus adorable, et comme l'amie la plus parfaite: elle réalisait l'idéal que son imagination s'était formé de l'être avec qui il voudrait passer sa vie, et qu'il croyait une chimère; bien plus belle et presqu'aussi séduisante qu'Emilie, elle n'avait besoin d'user ni d'art, ni d'efforts, ni de varier son ton et sa manière; pour captiver entièrement, elle n'avait qu'à rester elle, et toujours elle; toujours cette femme à-la-fois noble et gracieuse, modeste sans pruderie, vertueuse sans sévérité, gaie sans malice, bonne et douce sans fadeur, animée sans coquetterie: plus il la voyait, plus il l'étudiait, et plus son ame entière s'attachait à elle. Il s'établit bientôt entr'eux une liaison d'amitié, qu'Elisa n'eut garde de repousser comme elle l'aurait fait peut-être avec tout autre

homme; elle se laissa tout naturellement aller au sentiment légitime qu'elle éprouvait, et ne chercha point à le cacher. Souvent elle ne suivait pas sa sœur dans le monde, sous quelque prétexte elle restait chez elle, et c'étaient les jours les plus heureux de son cousin Albert, qui restait alors avec elle, mais il n'avait point encore fait l'aveu positif de son sentiment.

Un de ces jours de tête à tête où Mme. de Lavigni avait encore été plus aimable et plus tendre, il ne fut plus maître de lui-même, et il osa lui dire combien elle était adorée, et quel serait son bonheur s'il avait l'espoir que son amour fût partagé, que ses vœux ne fussent pas rejetés. Elisa avait attendu ce moment pour faire une épreuve; elle put bien voir au désordre de ses paroles, à son air aussi troublé que touché, que son aveu lui échappait malgré lui, qu'il n'avait pas été prémédité, et qu'il ne

lui disait rien qui annonçât l'intention de la tromper sur sa situation; mais cela ne lui suffisait pas encore.

Non, mon cher Albert, lui dit-elle avec le ton de la candeur et du sentiment, non, les vœux de votre cœur ne seront pas repoussés, et le mien les partage. Pourquoi ne vous répondrais-je pas avec franchise quand l'aveu mutuel de nos sentimens peut nous conduire au bonheur? déjà nous sommes unis par un lien de parenté; nos états, nos fortunes se conviennent aussi bien que nos caractères; Dercour et sa femme vous aiment; ils verront avec plaisir leur aimable cousin devenir leur frère. Pourquoi vous ferais-je acheter votre bonheur par des incertitudes? je vous aime, je suis libre, et......

Et le malheureux Albert ne l'est pas, s'ecria-t-il d'une voix étouffée, en tombant à ses pieds. O Lise, ô femme chérie, pardonne-moi d'avoir osé t'offrir

mon cœur, quand ma main ne m'appartient plus. Un lien détesté, repoussé à l'instant même où je fus forcé de le former, a toujours fait le tourment de mon existence : mais peut-il empêcher que vous soyez au moins l'amie, la consolatrice du plus infortuné des hommes ? Oh ! prononcez seulement que vous serez mon amie, et toutes mes peines seront effacées.

—Eh bien ! lui dit-elle avec un ton sérieux, j'y consens ; oui, je veux être votre amie, puisque toute autre relation nous est interdite. Relevez-vous, mon cousin, ce n'est pas la place d'un ami : asseyez-vous près de moi, et prouvez-moi que vous l'êtes en m'accordant votre confiance. Il s'y plaça et lui conta avec une extrême émotion toute l'histoire de sa vie, et l'on juge avec quel intérêt elle fut écoutée ; ce fut alors seulement qu'elle apprit mille détails sur Emilie, qu'elle avait ignorés, et en particulier

tout ce qui avait suivi son mariage, et la fuite d'Albert. D'après la lettre d'Emilie, dont sa tante lui avait parlé, elles la croyaient toutes deux avec lui en Amérique; et quoique Mlle. Gertrude assurât sa nièce, qu'il était bien moins humiliant pour elle d'être sacrifiée à un ancien sentiment, qu'à une haine sans motif, elle n'en souffrait pas moins horriblement de le savoir avec son heureuse rivale; elle apprit avec plaisir qu'il ne l'avait pas même revue. D'ailleurs il ne s'excusa point, ne rejeta sa faute sur personne, parla de son père avec tendresse et respect, en disant seulement que ce bon père l'avait engagé avec un peu trop de précipitation en croyant faire son bonheur; et se repentant mortellement d'avoir été entraîné à l'affliger et à le quitter. " Mais je l'avoue, ajouta-t-il, lors même que mon cœur eût été libre, la jeune personne qu'il m'avait choisie pour épouse,

n'aurait jamais pu me plaire sous ce rapport; c'était une très bonne enfant, mais une enfant dans toute l'étendue du terme; fort petite, fort maigre, très-bonne; autant que je m'en rappelle, le caractère de sa figure était contraire à mon goût. Naturellement assez sombre, j'aurais eu besoin d'une compagne qui m'égayât, m'animât; Elisa Mesner était encore plus sérieuse, plus silencieuse et plus indolente que moi, et notre ménage n'eût été qu'une mort anticipée: mais tout cela n'excuse point la manière cruelle, barbare, dont j'ai repoussé ce jeune cœur qui, si j'en dois croire une lettre de sa tante à mon père, ne demandait pas mieux que de se donner à moi: cependant j'ai souvent pensé que cette bonne tante, pour faire plaisir à son ancien ami, avait exagéré les sentimens de sa nièce, ou pris pour de l'amour ce qui n'était qu'une obéissance passive; Elisa ne me paraissait

pas susceptible d'un sentiment vif, et........

Jusque-là Madame de Lavigni, la tête appuyée sur sa main et le cœur bien agité, avait écouté en silence; mais à ce mot elle oublia son rôle, et l'interrompant vivement: "Combien vous vous trompez, dit-elle d'une voix tremblante! le cœur d'Elisa était déjà tout à vous.....si du moins j'en juge par le mien, dit-elle en se reprenant; mais continuez, je ne vous interromprai plus." Albert trouva l'interruption très-douce, il baisa la main de sa cousine avec passion, et il acheva son récit en lui peignant en traits de feu celle qu'elle lui avait inspirée, et lui demandant au moins sa pitié. Elisa tâcha de prendre encore sur elle. Et pendant cette longue absence, lui dit-elle, une fois dégagé d'Emilie, votre cœur ne vous a jamais rappelé auprès de votre père et de votre épouse? jamais

vous n'avez désiré vous rapprocher d'eux?—Non, je l'avoue, j'étais trop coupable pour espérer mon pardon, et trop fier pour le demander; mon amour pour Emilie était éteint par le mépris; mais j'avais honte de l'avouer, et ma répugnance pour le lien que j'avais formé existait encore dans toute sa force.

Pauvre Elisa, que je la plains! Vous aviez au moins de leurs nouvelles, ils vous écrivaient, sans doute?—Mon père quelquefois, très-rarement; mais Elise trop offensée ou n'ayant rien à me dire, ne m'a jamais écrit, et je lui en sais gré; qu'aurais-je pu lui répondre? le silence convenait mieux à notre situation réciproque. Long-tems j'ai espéré que mon père romprait ce lien, et j'en attendais la nouvelle; il ne l'a pas fait; et s'il a voulu me punir en ne me rendant pas ma liberté, il n'est à présent que trop vengé, puisqu'il faut

que je renonce à celle pour qui je donnerais ma vie. Qu'elle devienne au moins l'arbitre de mon sort; que je retrouve son estime, et je serai moins malheureux. Prononcez, mon amie, et je fais le serment d'obéir.

L'épreuve n'était pas encore finie. Ce ne sera point en vain, lui dit Madame de Lavigni avec dignité, que vous m'aurez donné le titre de votre amie; voulez-vous me charger de vous raccommoder avec votre père et votre femme? Je méditais un voyage de curiosité en Suisse, je l'accélérerai; vous m'accompagnerez, si vous le voulez; j'irai la première à Saint G..... plaider votre cause, obtenir le pardon d'Elisa. Vous secouez la tête, Albert, ne m'acceptez-vous pas pour votre médiatrice? J'ai dans l'esprit que je réussirai; je deviendrai son amie......

Non, non, s'écria Albert, non ce n'est pas vous qui devez en être char-

gée ! pardonnez ma manière de sentir sur ce point, vous avez assez de délicatesse pour la comprendre. Elisa ne doit pas être abusée de nouveau ; une indigne rivale m'éloigna d'elle, une autre rivale, mille fois plus aimée encore et si digne de l'être, ne doit pas me ramener auprès d'elle, m'obliger à faire une comparaison qui rendrait encore mon sort plus affreux, mes liens plus pesans, et lui ôterait bientôt la fausse sécurité que vous lui auriez rendue : il faut que le sacrifice soit complet pour être possible ; et si je dois vivre avec Elisa Elman, je ne dois jamais revoir Lise de Lavigni. Non, je ne la verrai plus, mais son image restera gravée dans mon cœur.—Et cependant, je te défie de les séparer, lui dit-elle en ouvrant ses bras, qu'elle jeta autour de lui. Oh ! mon Albert, mon époux, mon ami, mon amant ! celui que j'aime depuis que je connais mon cœur, que

j'aimerai jusqu'à ce qu'il cesse de battre, ouvre les yeux comme tu viens de m'ouvrir ton cœur, reconnais la plus tendre, la plus fidèle des épouses, et n'en aime pas moins ta Lise de Lavigni, parce qu'elle a été Elisa Mesner, Elisa Elman, et qu'elle t'a trompé quelque tems pour te conduire au bonheur.—Elle aurait pu parler plus long-tems; Albert, immobile comme une statue, ne savoit ni ce qu'il entendait, ni ce qu'il devait croire; il fallut qu'Elisa pour le convaincre lui racontât mille détails de Saint G..... et de leur intérieur, qu'elle seule pouvait savoir: Il fallut qu'elle lui montrât le portrait de son père et de sa tante, qu'elle avait en bracelets; il fallut lui lire des lettres de son père; enfin il commençait à peine à se douter de la réalité de son bonheur, quand M. et Madame Dercour rentrèrent. Elisa leur présenta Albert sous le titre de son époux. Vous ne ferez pas non plus à

la petite Lucy l'honneur de la reconnaître, lui dit Madame Dercour ; vous avez oublié, je parie, comme elle escamota un jour le panier de pêches que vous apportiez à la tante Gertrude ; comme elle savait trouver le chemin de votre poche pour chercher des bonbons pendant que vous lisiez, et ce jour que j'avais grimpé sur le dossier de votre chaise, pour vous coiffer du chapeau de ma tante, que vous vous levâtes brusquement, et que je tombai en arrière et me fis un trou à la tête ? Tenez, en voilà la marque encore, dit-elle en relevant ses cheveux : vous traitiez joliment ces deux pauvres sœurs, elles sont trop bonnes de vous pardonner.

Albert ne pouvait plus douter, ses yeux se refusaient encore à reconnaître Elisa dans la belle Madame de Lavigni ; mais elle l'avouait pour son époux, elle lui en donnoit les droits, que lui fallait-il de plus ? il croyait rêver : et demandait au ciel de ne

jamais se réveiller. Elisa n'avait point eu le projet de finir aussi tôt son petit roman ; elle voulait ne se faire reconnaître qu'à Lavigni ; le refus d'Albert et son noble motif l'entraînèrent malgré elle : oh ! mon ami, lui disait-elle, quand il lui demandait pardon à genoux des ses torts passés, que tu as bien su les réparer ! ta bonté pour ta pauvre Elisa, à qui tu ne voulais pas amener cette Madame de Lavigni, a tout effacé, et je ne l'oublierai de ma vie. Il fut ensuite question de leur départ ; ni l'un ni l'autre ne voulaient retarder le bonheur de leurs parens ; Elisa se faisait un plaisir d'enfant de leur surprise. Il fut fixé au sur-lendemain ; elle laissait sa sœur heureuse, elle l'était elle-même, elles se séparèrent avec moins de peine avec l'espoir de se retrouver.

Nous voyagerons rapidement avec eux, sans regarder hors de la voiture,

et nous voilà sur les rives du Léman, et dans la cour du château de Lavigni. La tante Gertrude fut d'abord demandée, et pendant qu'elle tombe des nues et pleure de joie en embrassant Albert, qui lui raconte son bonheur, Elisa monte dans le cabinet du vieux père, qui s'était fort ennuyé de son absence, et qui la reçut avec un extrême plaisir : je te trouve encore embellie, chère Elisa, mais aussi tu t'es bien amusée ; j'ai cru que tu ne reviendrais jamais, ma fille, dit le vieillard attendri.

Pardon, papa, je suis restée plus long-tems que je n'aurais dû ; mais en revanche je vous amène une bonne société—et qui, ma fille ? tout ce que tu amènes est bien venu, mais il me suffisait de toi.—Eh bien ! ce sera un autre moi-même. Ne m'avez-vous pas dit, mon père, que......que si je trouvais plus de bonheur que je n'en ai eu

dans le lien du mariage, vous n'y mettriez pas d'obstacle ?—Voila ce que j'ai craint, dit le bon Elman en pâlissant ; il ne me manquait plus que ce malheur. Quoi, ma fille, tu veux me quitter—Non, jamais, mon père, mais je veux vous donner un fils.

Le vieillard secoua la tête tristement ; non, jamais, ma fille, répondit-il : Albert m'a abandonné, mais jamais je n'aurai d'autre fils qu' Albert.—Il était à la porte avec la bonne tante, et fut bientôt dans les bras et aux pieds de son père......Le bonheur rajeunit, dit-on ; M. Elman vécut long-tems encore, et plusieurs petits enfans embellirent son heureuse vieillesse. Elisa sut prouver tous les jours davantage à son cher Albert, qu'il n'est qu'une route pour arriver au bonheur, celle de l'amour réuni aux devoirs et à la vertu.

FIN.

MARCEL,

OU

Le vieux Savetier de la Cabane.

C'ÉTAIT dimanche : de tous côtés on entendait le son argentin des cloches, appelant dans les églises dispersées les habitans des villages voisins. Sur tous les sentiers on voyait des groupes d'hommes, de femmes, de jeunes gens, d'enfans marchant d'un pas précipité vers un temple rustique. Tous étaient parés de leurs plus beaux habits : les mères et les aïeules l'étaient de leurs habits de noce, réservés de tous tems pour le dimanche : et grâces au coffre

où ils sont renfermés tous les autres jours, presque aussi beaux que le beau jour de leur mariage, mais de forme un peu antique. La mode exerce au village un empire plus lent, moins despotique, mais elle l'exerce encore ; et la jeune fille, dans son corset noir bordé de rouge, avec ses manches de chemise courtes et bouffantes, et son joli chapeau de paille sur l'oreille, rit tout bas de la longue taille de sa mère, des manches à grandes ailes de sa grand'-mère, de leur barrette de toile à larges bandes ; et ne songe pas que ses enfans riront d'elle à leur tour. Chacune porte à la main son livre de cantiques ; quelques-uns serrés par des agraffes d'argent qui brillent au soleil ; d'autres plus modestes, ornés de la branche de romarin et de l'œillet gros rouge. Tous ces bons villageois ont l'air d'aller à une fête ; et c'en est une en effet pour ces cœurs simples et bons, de commencer

le jour du repos par offrir en commun leurs vœux à l'Etre Suprême.

Dans une chaumière isolée, à demi-ruinée, et devant une fenêtre étroite, à vitres de papier huilé, un vieillard était debout, et regardait tristement la procession de ceux qui se rendaient à l'église.

Il les suivit des yeux jusqu'à ce que le dernier fût entré et que la porte fût fermée ; alors la cloche cessa, et il entendit les voix réunies, qui chantaient le cantique sacré. Il jeta un regard sur son habit en lambeaux, deux larmes coulèrent sur ses joues ridées ; il les essuya avec le revers de sa main, puis il se tourna vers sa femme qui pleurait aux sanglots, assise sur une mauvaise escabelle, la tête appuyée sur une planche, qui leur servait de table, et les yeux couverts d'un tablier où il y avait plus de trous que de places pour recevoir ses larmes.

Ne pleure donc pas ainsi, Berthe,

lui dit son mari ; cela n'est pas bien, mon enfant ; tu offenses Dieu : il veut qu'on supporte le sort qu'il nous envoie ; il sait bien que ce n'est pas notre faute si nous n'allons pas aussi le prier dans sa maison. Oserions-nous y entrer avec ces guenilles qui nous couvrent à peine ? Dans le tems de notre prospérité, Berthe, nous allions toujours au sermon ; quand même nous avions deux lieues à faire, nous les faisions avec plaisir : à présent nous ne le pouvons plus ; mais Dieu regarde à l'intention, il lit dans les cœurs, il sait que les nôtres sont avec lui, ici comme à l'église : ainsi, ne pleure plus, Berthe, cela ne sert à rien ; et donne-moi le livre de prières, je t'en lirai une, aussi bien que le ministre, et puis nous chanterons ensemble un cantique, que je conduirai aussi bien que le chantre.

Berthe se leva, prit un livre à moitié déchiré, sur le ciel du lit, et le donna

à son mari. Je veux bien prier avec toi, lui dit-elle, mais non pas chanter ; tiens, mon ami, pas même pour le bon Dieu, cela ne m'est possible. Quand je vois passer toutes ces vieilles femmes allant à l'église, avec leurs enfans et leurs petits enfans......

Marcel. Et leurs habits de noce, Berthe ; cela te crève le cœur, n'est-ce pas ? tu penses au tien de papeline gorge de pigeon, qui t'allait si bien, qui était si beau ? Hélas ! oui, pauvre Berthe ! il a été brûlé avec le reste ; mais que faire ? Dieu l'a voulu ; nous pouvions être brûlés aussi, et il nous a sauvés.

Berthe. Qu'importe, si c'est pour périr à présent de misère ? plût à Dieu que je fusse morte avec ma pauvre Georgette !....

Marcel. Berthe, Berthe ! Est-ce donc ainsi que tu m'aimes ? Que me resterait-il à présent, si j'avais aussi perdu ma bonne femme ?

Berthe en lui tendant la main. Tu as raison, Marcel, et je te demande pardon : avec toi je puis tout souffrir ; mais nous n'avons plus de pain que pour un jour, et tu vois nos habits !...

Marcel. Dieu et les bonnes gens y pourvoiront, ma femme. Demain ce ne sera plus dimanche et nous travaillerons. J'ai là quatre paires de souliers à raccommoder, qui me vaudront bien quatre sous pièce ; et ton rouet, comme il va tourner ! Nous ne sommes pas encore morts de faim, quoique nous en ayons été bien près ; nous n'avons pas été obligés de mendier, et c'est-là ce qui me ferait le plus de peine. Recevoir ce qu'on nous donne, à la bonne heure : celui qui vient chercher le pauvre a surement un bon cœur, il est doux de le remercier ; mais demander à ceux qui nous refuseront peut-être, ou qui nous donneront de mauvaise grâce, en nous disant une injure ! Ah !

c'est cela qui est dur, bien dur ; c'est ce que je prie Dieu d'épargner à ma vieillesse !

Il le faudra bien peut-être, dit Berthe en recommençant à pleurer. De quoi peut-on répondre ? Qui nous aurait dit une fois que notre fils mourrait à l'hôpital ?

Marcel. Qui nous aurait dit qu'il mourrait avant nous ? Voilà le vrai malheur ; car pour l'hôpital qui te tient tant au cœur, beaucoup de braves gens y meurent, et n'en vont pas moins au ciel. Nos enfans y sont, voilà ce qui est sûr. Dieu les a pris dans leur innocence avant qu'ils eussent péché Sais-tu si tu les aurais gardés s'ils avaient vécu, si ta fille ne t'aurait pas quittée pour le premier amoureux, et ton fils pour le premier sergent qui lui aurait offert une cocarde ? Cela ne t'aurait-il pas plus fâchée que de les rendre au bon Dieu qui te les avait prêtés ?

Ne pleure donc plus, Berthe, et écoute la prière que je vais lire.

Berthe soupira sans répondre. La pauvre mère ne pouvait prendre son parti d'avoir eu deux beaux enfans et de n'en avoir plus, d'avoir été riche pour son état, et d'être dans la misère. Son mari regrettait son bien-être et surtout ses enfans tout autant qu'elle; mais l'affliction chez les hommes a un tout autre caractère, elle est intérieure; il est rare qu'ils aiment à y donner essor et à en parler. Les femmes au contraire ont la douleur très-verbeuse et les larmes très-faciles; c'est sans doute la cause qui rend le chagrin quelquefois si fatal aux hommes, tandis qu'on prétend qu'il fait vivre les femmes. Quoiqu'il en soit, Marcel n'était pas mort du sien, mais il pesait sur son cœur plus encore que sur celui de Berthe; il craignait de s'y livrer par le mal qu'il en éprouvait, et son unique étude était

de détourner promptement l'entretien lorsqu'il tombait sur ce sujet, ou d'avoir l'air plus résigné qu il ne l'était en effet. Son fils *François*, garçon de belle espérance, avait eu le désir de devenir charpentier et montrait du talent pour ce métier utile. Son père très à son aise alors l'avait mis à douze ans en apprentissage chez un bon maître de la ville. Il réussissait à merveille lorsqu'il fut saisi d'une maladie contagieuse; son maître la redoutait pour sa famille, et le plaça à l'hôpital où il était mort au bout de quelque tems. Berthe avait cet hôpital sur le cœur. Elle croyait qu'on l'avait mal soigné, et elle l'aurait regreté moins amèrement, s'il était mort dans ses bras. Il leur restait alors une fille, de seize ans, belle et sage, qui sans doute, leur aurait bientôt rendu un fils en se mariant, lorsqu'un autre malheur vint les frapper. Le feu du ciel tomba sur leur maison qui fut entièrement

consumée, ainsi que les dépendances et tout ce qu'elles contenaient. C'était après les récoltes, en sorte qu'il ne leur resta rien, pas même leur premier trésor : leur fille chérie mourut des suites de l'émotion de cette nuit cruelle ; son père et sa mère furent très-long-tems malades de chagrin, et ils eurent de plus celui de guérir. Ils firent des emprunts pour vivre, sur leur petit fond de terre, pour payer les frais de leur maladie et un loyer, car n'ayant plus d'autres enfans ils ne voulurent pas rebâtir leur ferme. Ils auraient pu encore subsister frugalement ; mais la terrible guerre de sept ans arriva, et comme bien d'autres, ils en furent les victimes : il fallut loger des soldats, et n'ayant plus de maison, il leur en coûtait beaucoup ; il fallut payer des contributions, et leurs champs et leurs près furent saccagés ; il fallut payer des

intérêts, et ne le pouvant pas, leur fond fut saisi et vendu à l'enchère.

Ils furent alors réduits à la plus complète misère, et contraints d'abandonner le lieu de leur naissance et de chercher un asile. Quelques voisins se cottisèrent pour leur faire une petite somme, avec laquelle ils achetèrent cette cabane isolée et presqu'inhabitable, à l'extrémité d'un petit village, à dix lieues au moins de celui qu'ils avaient quitté. Berthe filait du matin au soir pour les paysans ; Marcel, trop âgé pour travailler à la terre, s'était mis à raccommoder des souliers à côté du rouet de sa femme. On l'appelait le *Vieux Savetier de la Cabane,* et on ne le laissait pas manquer d'ouvrage. Ils gagnaient tous les deux de quoi ne pas mourir de faim, mais ils n'avaient encore rien pu mettre de côté pour s'habiller ; leurs vêtemens tombaient en lambeaux ; ils n'osaient pas aller à

l'église, et tous les deux redoutaient les approches et les rigueurs de l'hiver. Mais on n'y était pas encore, le mois de juillet commençait à peine, et Marcel lut à sa femme que Dieu nourrit les petits des corbeaux et revêt les lis des champs.—Quand la prière fut achevée, on sortait du temple, et ce fut encore un mauvais moment pour Marcel. Les rassemblemens sur la pelouse autour de l'église, les jeunes garçons et les jeunes filles revenant gaiement ensemble, leurs parens les regardant avec complaisance ; ce tableau de joie et d'amour paternel, qui lui retraçait un bonheur perdu sans retour, déchirait son cœur. La foule se dissipa, et il resta pensif à sa fenêtre, plongé dans ses souvenirs. Au-devant de la cabane était un tertre de gazon, ombragé de quelques beaux noyers ; sous l'un d'eux était assis un voyageur qui se reposait : un havresac sur son dos, un bâton dans sa main ;

ses souliers poudreux indiquaient qu'il cheminait à pied, mais il était très-bien vêtu, et il parassait à son aise. Après quelques momens de repos, il posa son bâton à côté de lui, détacha son havresac, en sortit un morceau de pain blanc et quelques fruits secs, et mangea de très-bon appétit ce simple déjeûner, que Marcel qui n'avait pas déjeûné du tout, aurait volontiers partagé avec lui. Il sortit aussi une pièce de bonne étoffe neuve qui était dans le havresac, la déploya à demi, la regarda avec complaisance et la recacha. Ce fut encore un sujet d'envie pour le pauvre vieillard déguenillé. Ensuite l'étranger se leva, sortit de son gousset une bonne montre d'argent, regarda l'heure, jeta un coup-d'œil sur la contrée, et se remit en route.

Cet homme avait l'air si heureux à cette place, pensa Marcel, qu'il lui prit envie d'aller aussi se reposer sous ce

beau noyer ; peut-être qu'une heure de sommeil sous son ombrage lui fera oublier ses peines et sa faim.

Il sortit sans rien dire à Berthe, occupée à garnir sa quenouille pour le lendemain. Il traversa le grand chemin, et monta la petite colline. Déjà de loin il vit quelque chose de blanc à la place où le voyageur avait été assis ; c'était un morceau de papier ; il le relève, le trouve pesant, l'ouvre. Il renfermait quatre beaux doubles louis d'or ; puis sous un autre pli, une de ces grandes croix que les femmes pendent à leur cou, suspendue à une petite chaîne d'or aussi. Même dans sa prospérité, Marcel n'avait peut-être jamais vu tant d'or à la fois ; ce qu'il y avait de sûr au moins, c'est que c'était pour lui une vue bien nouvelle.

Il tourna et retourna ces louis, les secoua dans le creux de sa main, puis les replia avec soin dans le papier. Il

n'avait plus nulle envie de dormir ; il regarda le chemin que le voyageur avait pris, puis sa cabane. Berthe était à son tour à la fenêtre et le cherchait des yeux. Il l'appela et lui fit signe de venir le joindre. Elle arriva bientôt. Qu'est-ce que tu fais là, lui cria-t'-elle ?

Marcel. Une belle trouvaille, Berthe ! regarde dans ce papier.

Berthe. Jesus, Maria, c'est de l'argent, de l'or, n'est-ce pas ?

Marcel. Oui, sans doute : je crois que c'est des doubles-louis.

Berthe. Des doubles.....un, deux, trois, quatre ; il y a donc donc là huit louis, et qui tiennent si peu de place ! et cette croix est-elle d'or ou de cuivre ?

Marcel. Je la crois d'or, et la chaîne aussi.

Berthe. Mon Dieu, mon Dieu, quel trésor ! c'est comme si un ange l'avait posé là pour nous. C'est ta prière qui

t'a valu cette trouvaille. Dieu a envoyé la nourriture aux corbeaux. Nous voilà riches à présent, et pour longtems ! tiens, Marcel, avec une de ces pièces nous nous habillerons tous les deux, et bien chaudement encore ; avec une autre nous achéterons du blé ; avec la troisième, quelques meubles, quelques ustensiles : avec la quatrième,.....il n'y a pas pour une vache. Non, il ne faut pas être trop ambitieux ; il faut nous contenter de ce que Dieu nous envoie ; nous garderons la quatrième avec la croix, pour les cas fâcheux. Si nous tombions malades, par exemple...Tu ris, Marcel, à présent ; vraiment je le crois bien ; si seulement nous avions.

Marcel l'interrompant vivement. Bonne Berthe, je ris de la manière dont tu disposes de ce qui ne nous appartient pas.

Berthe. Comment donc ? que veux-tu dire ? ne l'as-tu pas trouvé ? sais-tu

seulement qui l'a perdu ? Ni l'or, ni l'argent n'ont de marque, ils sont à celui qui les trouve.

Marcel. Mais moi, Berthe, je sais à qui cet or appartient.

Berthe. Et comment peux-tu le savoir ?

Marcel. Il appartient à un voyageur qui s'est reposé à cette place, il n'y a pas un quart-d'heure. Je l'ai vu de notre fenêtre ; il a ouvert son havresac, déployé une pièce d'étoffe, et c'est alors que ce paquet sera tombé.

Berthe. Il faut qu'il en ait beaucoup de ces louis pour n'y pas faire plus d'attention, et les laisser perdre ainsi ; cette perte est peu de chose pour lui, et pour nous cette trouvaille est tout.

Marcel. Tu as raison, Berthe, elle est tout ; car elle peut sauver ou perdre notre ame : nous n'avons plus que peu de tems à vivre ; chargerons-nous notre conscience du poids de ces huit louis ?

Tu crois qu'ils nous feraient du bien? tu te trompes, nous serions cent fois plus malheureux si nous cédions à la tentation de les garder; nous aurions un meilleur lit, et nous n'y dormirions pas plus tranquilles; nous aurions de bons vêtemens, et nous oserions moins encore aller à l'église que dans nos guenilles: et quand le jour viendra où il faudra rendre compte de nos actions, comment excuserions-nous celle-là? Par notre extrême pauvreté? eh bien! c'est un motif de plus d'être honnêtes, parce qu'on est plus souvent tenté de ne pas l'être, et qu'il ne faut pas s'ôter la seule richesse qui nous reste, la paix de la conscience. Prends courage, Berthe, nous ne mourrons pas de faim; regarde autour de nous tous ces champs couverts d'épis; la moisson va venir, nous glanerons. Le juge est bon pour nous, tu le sais; son champ est si beau! il

nous donnera, je le parie, deux ou trois gerbes : et le ministre aussi ; cela vaut bien mieux que cet or qui n'est pas à nous.

Berthe soupirant. Oui pour la nourriture ; mais où prendrons-nous de quoi nous vêtir ?

Marcel. Le ciel y pourvoira : ne viens-je pas de te dire, qu'il habille les lis des champs, et qu'il ne faut pas être en souci pour le lendemain ? Ce voyageur me donnera peut-être une récompense : je n'en mérite cependant point pour une action aussi simple ; mais, s'il me donne de quoi t'acheter un tablier, pauvre Berthe, je l'accepterai volontiers, et avec reconnoissance.

Berthe. C'est fort bien, mais où le reverras-tu ?

Marcel. Je vais tout de suite couper ici à travers les champs ; tu sais que la route fait un grand détour à cause de la

rivière : on gagne plus d'un quart de lieue par ce sentier, et j'espère bien le retrouver là-bas.

Berthe. Je le désire ; mais si tu ne le retrouve pas ?

Marcel. Oh ! pour lors, chère femme, malgré ma répugnance, je prendrai mon parti de.....

Berthe. De garder les huit louis, n'est-ce pas ?

Marcel. De mendier pour aller jusqu'à la ville et pour payer un avis que je mettrai sur la gazette. Va me chercher mon bâton, Berthe, et ne t'inquiète point si je ne reviens pas bientôt, dépêche-toi seulement. Berthe courut ; elle était honteuse d'avoir mal compris son mari. Ce dernier trait réveilla dans son ame les bons sentimens que la vue de l'or n'avait altérés qu'un instant. Elle revint aussitôt avec le bâton de Marcel. Tiens, lui dit-elle, et va aussi vîte que tu le pourras, il me tarde que

ce vilain or, qui m'a fait pécher, ne soit plus dans nos mains. Marcel partit; mais ses jambes, engourdies par l'âge et par son métier sédentaire, n'obéissaient pas à son cœur; il marchait avec peine. Le vent agitait autour de sa tête les mèches de ses cheveux blancs, et les lambeaux de son pauvre vêtement. Berthe le suivait des yeux du haut de la colline; elle aurait voulu hâter sa marche par ses regards. Il manquera son voyageur, disait-elle; et ce pauvre cher homme se tuera de fatigue en faisant les six grandes lieues qu'il y a d'ici à la ville. Mais je suis folle; je crois que c'est moi qui devais aller; j'ai dix ans de moins que lui, je suis beaucoup plus forte: allons; il va si lentement que je l'aurai bientôt rattrapé. Et voilà Berthe, âgée de soixante-cinq ans passés, qui se croit jeune en comparaison de son mari, et qui court en effet, comme si elle n'avait que trente ans.

Elle le joignit au bout du champ, et le prit par le bras. Assieds-toi là, lui dit-elle, et laisse-moi aller à ta place.

Marcel. Non, bonne Berthe; tu n'as pas vu l'homme, tu ne le reconnaîtrais pas, et tu trouverais peut-être un coquin qui te dirait que l'or est à lui.

Berthe. Ah! c'est vrai : mais, dis-moi, comment il est ce voyageur; est-il jeune ou vieux, grand ou petit, blond ou brun? de quelle couleur est son habit?

Marcel. Je ne l'ai pas vu de bien près, et cependant je suis sûr de le reconnaître : c'est un homme entre deux âges, assez grand et fort; il a le teint remarquablement brun : mais écoute, Berthe, allons tous les deux, nous nous aiderons mutuellement à marcher. Il passa son bras sous celui de sa femme, et le vieux et pauvre couple chemina aussi vite que possible. Ils s'arrêtèrent

au bout du sentier qui rejoignait la route. En regardant à droite et à gauche, ils eurent le plaisir, au bout d'un moment, de voir de loin le piéton qui s'avançait et n'avait pas encore fait le détour. Le voilà, c'est bien lui-même, s'écria Marcel ; allons au-devant de lui. Quand ils furent à dix pas du voyageur, celui-ci ne douta pas, les voyant se diriger de son côté, qu'ils ne voulussent lui demander l'aumône ; ils avaient l'air si vieux et si misérables, qu'il prépara la sienne, et voulut la leur donner avant qu'ils eussent dit un mot.

Berthe. Bien obligé, mon bon Monsieur, nous ne demandons rien ; c'est nous au contraire, qui voulons vous donner quelque chose.

L'Etranger, A moi, mes braves gens ! comment cela ?

Marcel. Ma femme se trompe, Monsieur, ce n'est pas *donner* qu'elle veut

dire, c'est vous rendre ce qui est à vous. Ne vous êtes-vous pas reposé, il y a une demi-heure, sous un noyer, sur une petite colline au bord de la grande route ?

L'Etranger. Oui, oui, rien n'est plus vrai : à présent je me rappelle de vous avoir vu, vous étiez à la fenêtre d'une chétive cabane de l'autre côté du chemin ; vos cheveux blancs et votre air respectable m'ont frappé.

Marcel. Vous avez ouvert votre havresac ?

L'Etranger. Oui, sans doute : je n'avais pas déjeûné en partant de la dernière couchée, et j'ai mangé un morceau sous ce bel arbre avec plaisir.

Marcel. J'en avais aussi à voir votre air heureux ; vous avez encore déployé une pièce d'étoffe, vous l'avez remise dans le havresac, et c'est sans doute alors que vous avez laissé tomber un papier renfermant......

L'Etranger. Quatre doubles louis, si c'est le mien, et une croix d'or avec la chaîne, dans un petit papier à part ; celui-ci a quelques lignès écrites dedans.

Marcel les avait vues, mais n'avait pu les lire parce que ses lunettes étaient restées dans son livre de prière. Le voyageur ouvrit son havresac, le vida, et n'y trouva pas son or. Je le savais bien, dit Marcel, que vous ne le trouveriez pas là, puisque je l'ai dans ma main ; voilà, Monsieur, vos quatre doubles-louis et votre collier ; remettez-les dans le sac, et gardez-les mieux une autre fois. L'étranger les reçut avec une expression de respect et de reconnaissance ; il pressa les mains du vieillard entre les siennes. Vous me rendez un bien grand service, lui dit-il : si j'en juge sur l'apparence, vous avez plus de mérite qu'un autre à me le rendre : il

me semble, bons vieillards, que vous êtes bien pauvres.

Berthe. Oh! si pauvres, mon bon Monsieur, que....

Marcel. Que nous n'avons pas méme été tentés de nous approprier une aussi grosse somme, elle est au-dessus de nos besoins, et le premier pour nous est de n'avoir que ce qui nous appartient légitimement.

L'Etranger. Honnête et vertueux couple! à votre âge faire ce chemin pour me rapporter ce petit trésor! ne pouviez-vous pas me l'envoyer par un de vos enfans?

Berthe. Hélas! Monsieur, nous n'en avons point: c'est notre plus grand malheur auquel personne ne peut rien; nous en avons eu: et........

Marcel. Et au moins quand nous souffrons, nous souffrons seuls....Mais, viens, ma pauvre femme, laissons ce Monsieur continuer sa route. Bon

voyage, Monsieur, ne perdez plus votre argent.

L'étranger avait l'air embarrassé. Non, non, bon père, dit-il en reprenant la main du vieillard, non pas ainsi ; encore un moment, je vous en prie ; asseyons-nous et écoutez-moi. L'emploi de cet or est sacré ; il ne m'appartient pas ; je vous raconterai à quoi il est destiné, et vous verrez que je n'en puis rien soustraire ; il ne me reste, outre cela, que ce qu'il me faut pour achever ma route, ayant encore dix ou douze lieues à faire ; mais avant huit jours j'espère vous revoir et m'acquitter envers vous ; voulez-vous vous fier à ma parole et me dire votre nom ? Je n'oublierai, au reste, ni la colline, ni la cabane qui renferme un couple si honnête : votre nom, je vous en prie, dit-il en sortant un crayon de sa poche.

Marcel. Je suis connu dans ce village sous le nom du *Vieux Savetier*

de la Cabane ; je vous y reverrai avec plaisir, si vous vous en rappelez ; mais, si vous l'oubliez, nous n'en prierons pas moins Dieu pour vous, car vous nous avez procuré une heure heureuse, et nous n'en avons pas beaucoup ; adieu Monsieur.

L'Etranger. Digne homme ! si je pouvais vous oublier, je ne mériterais pas le bonheur que je vais chercher et que je tremble de ne pas trouver. Il y a plus de vingt-cinq ans que j'ai quitté ma famille ; pendant tout ce tems-là je n'ai point eu de ses nouvelles ; mes parens me croient mort, sans doute, ou peut-être eux-mêmes n'existent-ils plus ; mais si je les retrouve encore, combien nous serons tous heureux !

Berthe pleurant. Ah oui ! bien heureux ! mille fois heureux ceux qui peuvent retrouver leurs enfans sur la terre ! pour nous, nous ne reverrons les

nôtres que dans le ciel où ils nous attendent.

Marcel. Tu vois, ma femme, si j'avais tort ce matin quand je te disais que les enfans qui vivent donnent aussi bien des chagrins. En voilà un qui paraît un honnête homme, eh bien! il a quitté ses parens et les a laissés vingt-cinq ans sans leur donner de ses nouvelles ; n'est-ce pas pire que la mort ?

L'Etranger. Je fus coupable, en effet, quand par une folie de jeunesse et séduit par un recruteur, je m'enrôlai sans leur permission : mais le reste n'est pas de ma faute ; le régiment où j'étais entré fut embarqué pour Batavia ; je fus d'abord envoyé dans l'intérieur des terres pour travailler de mon métier de charpentier, et j'y ai passé bien des années sans pouvoir écrire. Quand je fus revenu à Batavia j'écrivis plusieurs lettres à mon père sans jamais avoir de

réponse. Je gagnais assez d'argent; mais à quoi sert-il quand le cœur n'est pas content? le mien était en Europe; je pensais sans cesse au village où je suis né, où j'avais laissé tout ce que j'aimais au monde, mon père, ma mère et ma sœur. Je me décidai à revenir et je m'embarquai avec mon petit pécule; j'arrivai heureusement à Hambourg il y a environ deux mois; là je trouvai, par hasard, mon ancien maître, chez qui j'avais appris mon métier, et qui s'y était établi depuis mon départ; je le reconnus d'abord, mais lui ne me reconnut pas; j'avais un peu noirci à ce soleil de Batavia, comme vous le voyez. Quand je me nommai, il fut bien surpris: il me reçut comme un fils, et m'emmena chez lui; j'y trouvai sa fille que j'avais laissée toute petite, et qui était devenue grande et jolie. Tous les jours je voulais partir pour aller chercher mes parens, mais Annette me priait de

rester encore un jour, et je restais ; il n'était pas en mon pouvoir de lui rien refuser. J'avais écrit en arrivant ; j'attendais la réponse ; voyant qu'elle ne venait point, je dis un jour à mon maître ; votre Annette et moi nous nous aimons : voilà ce que j'ai amassé par mon travail, donnez-la-moi pour femme, et puis j'irai chercher mes parens et nous vivrons tous ensemble ; mais il faut qu'Annette soit à moi avant que je parte. J'y consens, me dit mon maître, Annette est à toi, et tu iras chercher ta famille. Ainsi fut fait ; j'épousai Annette, et deux jours après je me mis en chemin. Mon Annette a un cœur de reine ; elle acheta une belle pièce d'étoffe pour une robe à ma mère. Son père lui avait donné douze louis pour sa dot le jour de ses noces ; elles en plia quatre doubles dans ce morceau de papier, et me dit : porte-les de ma part à ton père pour payer son voyage. Ce

n'est pas tout ; elle ôta de son cou sa croix et sa chaîne d'or pour les envoyer à ma sœur, à qui elle écrivit un mot d'amitié. Je suis parti gaiement avec tous les présens d'Annette. Jugez donc quel chagrin si je les avais perdus, et combien je vous ai d'obligation. Mais, mon Dieu ! si j'allais ne pas retrouver mes parens, ce serait encore bien pire ! mon cœur se serre d'y penser. Ils doivent être âgés, car je ne suis plus jeune. Pour ma sœur, je n'en suis pas en peine, elle était ma cadette ; mais mon bon père ! c'était un si honnête homme ; il était à son aise, Dieu soit béni ! il avait toujours un verre de vin et un sou à donner aux pauvres, et ma mère quelques chemises en réserve pour ceux qui en avaient besoin. Vous pouvez, ce me semble, avoir entendu parler du vieux père Marcel de Pellnitz, et de sa femme Berthe ? Oh mon Dieu ! dit le vieillard en étendant ses bras ; est-ce

un songe? Berthe! Berthe! serait-ce notre *François* ressuscité? oh, mon Dieu! serait-il possible? Marcel..... C'était lui, c'était *François*!

Que pourrions-nous dire au lecteur qui pût lui donner la moindre idée de ce que ces trois personnes éprouvèrent. C'était ce fils cru mort si long-tems, et tant regretté. Berthe ne pouvait parler: elle cherchait sur le cou, sur le front de son fils, de légères marques qui ne sont connues que d'une mère; elle les retrouvait, les baisait, les montrait à son mari.—A genoux, Berthe, s'écria enfin le vieillard, en s'y jetant lui-même: remercions Dieu qui nous donne déjà le paradis sur cette terre, et qui nous rend notre fils.

Mais non! le paradis n'est pas sur cette terre, où jamais le bonheur n'est complet. Le souvenir de Georgette vint leur rappeler qu'ils n'étaient que des hommes. Et ma sœur, ma pauvre

sœur, dit tristement *François*; vous avez dit que vous n'aviez plus d'enfans, qu'avez-vous fait de Georgette? Elle est morte dans mes bras, s'écria Berthe, en fondant en larmes! elle ne portera pas ce beau collier! *François* le prit, le passa au cou de sa mère. Je parie qu'elle nous regarde, dit Marcel, en levant les yeux au ciel. Il me semble l'entrevoir là-haut, dans un nuage, avec une couronne d'or sur la tête. Marcel dans ce moment ne voyait que gloire et bonheur.

Après un instant de silence, eh bien! dit Marcel à sa femme, cet hôpital qui te désolait tant, tu vois qu'on en revient. *François* leur raconta qu'il y avait fait connaissance avec un sergent blessé, et couché près de lui, qui l'avait embauché et fait partir dès qu'ils avaient été rétablis. On sait le reste de son histoire. Le maître charpentier, qui craignait les reproches de ses parens,

avait trouvé plus commode de leur dire qu'il était mort, ou peut-être l'avait il cru lui-même.

Ceux-ci contèrent à leur tour les malheurs qui les avaient accablés, et l'excès de leur misère ; elle avait hâté leur vieillesse et changé leurs traits au moins autant que le soleil de l'Inde avait bruni la peau de leur fils ; il n'était donc pas étonnant qu'ils ne se fussent pas reconnus. Ils revinrent tous trois à la cabane. *François* voulut remercier les habitans du village qui avaient fait du bien à ses parens. Il demanda que la cabane fût donnée au premier malheureux sans asile, et qu'on y joignît la petite colline et les noyers qu'il acheta de la commune. Il est inutile de dire que le lendemain on fut à la ville voisine pour habiller Marcel et Berthe. Ils se mirent aves *François* dans une voiture publique, ils arrivèrent à Hambourg ; ils furent reçus à bras

ouverts par la bonne Annette et son père. Ils se virent encore entourés de petits enfans, et, tous les soirs, Marcel disait à sa femme : Dieu nous a donné le *paradis sur la terre.*

FIN.

SOPHIE;

OU,

L'AVEUGLE.

Récit de Henri de P— à vingt-cinq ans.

J'AVAIS un ami d'enfance, que j'aimais comme on aime son ami à cet âge heureux où l'amitié tient une si grande place dans la vie: Je pouvais à peine alors passer deux heures, éloigné de Charles; et il y avait treize ans au moins que nous étions séparés. Comme ce n'est point mon histoire que je veux écrire, il est inutile de raconter quelle circonstance très-ordinaire dans le cours de

la vie, avait causé cette longue séparation. Dans les commencemens nous nous écrivîmes des lettres qui ne finissaient pas ; elles devinrent tous les ans plus courtes et plus rares. Enfin elles avaient à-peu-près cessé, mais le sentiment qui liait nos cœurs subsistait toujours. Il se réveilla chez moi avec une extrême vivacité, quand des affaires me rappelèrent dans le pays que j'avais quitté à ma doüziéme année, et que Charles habitait encore. J'appris qu'il n'était point marié et qu'il occupait une agréable habitation dans les faubourgs d'une petite ville auprès d'un oncle, dont il soignait la vieillesse ; je me faisais un plaisir d'aller le surprendre et de passer quelque tems avec lui ; mais le but et le terme de mon voyage étaient fixés ; je ne pus effectuer ce projet que deux jours avant celui où je devais retourner chez moi.

Je me mis en route pour le lieu de sa

demeure : à mesure que j'en approchais les années de notre séparation s'effaçaient si bien de mon esprit, que je crus de bonne foi l'avoir toujours aimé avec la même tendresse ; j'oubliais tous les jours heureux que j'avais passés loin de lui, et celui où j'allais le revoir me parut le seul qui méritait ce titre ; j'oubliais aussi que ce bonheur ne durerait que quelques heures, et mon cœur devançait celle où je le serrerais dans mes bras. J'arrive, je me fais annoncer, et je retrouve mon ami aussi tendre, aussi affectueux qu'aux jours de notre enfance. Nous serions-nous reconnus si nous nous étions rencontrés par hasard, je n'ose l'affirmer ; mais il me semblait que nous étions encore les mêmes, lors qu'il me proposa de me promener avec lui dans un beau jardin derrière la maison : je le suivis avec autant de joie que dans celui qui était jadis le théâtre de nos courses et de nos jeux. Mille dé-

tails du tems passé et des heureuses années de notre enfance, se présentèrent d'abord à notre imagination. Aux douces larmes du premier embrassement, avait succédé la gaiété produite par nos souvenirs ; nous parlions tous les deux à la fois. "Te souviens-tu, te rappelles-" tu, comme tu grimpais aux arbres, " comme tu sautais le ruisseau, etc. " etc. ?" et peu s'en fallait que nous ne fissions encore de même. Peu-à-peu cependant notre babil cessa, un sentiment plus calme lui succéda, il était mêlé d'une sorte de tristesse qui n'était pas sans douceur. Au bonheur de nous retrouver se joignait un sentiment vague de regret sur ces années de notre insouciante enfance, écoulées sans retour ; de ces années qui ne laissent que des souvenirs d'innocence, où si peu de chose rend heureux, où les peines sont si vîte effacées, où tout est à la fois expérience et jouissance, où l'on sent croître ses forces,

et ses facultés ; où les sentimens si purs et si vrais de la nature et de l'amitié remplissent seuls le cœur, âge fortuné, mais si tôt remplacé par celui des passions et des troubles ; et cependant combien, au milieu de ces orages, la Providence accorde encore de beaux jours à celui qui sait en jouir avec la simplicité de l'enfance ! J'appris dans cette soirée une grande vérité; c'est qu'il n'y a point de situation quelque cruelle qu'elle puisse être, point de malheur, (le remords seul excepté) dont on ne puisse trouver le dédommagement quand on le cherche avec persévérance, et qu'on ne s'abandonne pas au désespoir. Combien de gens détestent la vie pour des chagrins imaginaires, pour des pertes qu'un instant peut réparer ! Ah ! le vrai malheureux est presque toujours le plus résigné : il trouve des forces pour supporter un mal sans remède, et dans ses peines même il découvre quelque

côté avantageux. Je ne faisais pas alors ces sages réflexions : toute idée de peine étoit loin de ma pensée : Dans ce beau jardin, à côté de mon ami, mon bras passé sous le sien, - le monde et la vie avaient encore pour moi leur beauté primitive.

C'était une des plus belles journées du printems, un de ces jours parfaitement purs et sereins, où l'on respire avec plus de facilité, où l'existence est plus légère : la nature semblait être parée pour une fête, un air frais et vivifiant nous environnait et nous apportait le parfum des fleurs ; les arbres qui en étaient couverts, paroissaient autant de bosquets variés : le bel amandier, le brillant pêcher avec leurs guirlandes couleur de rose, animaient la blancheur de neige des poiriers et des cerisiers, dont les pétales légères tombant à nos pieds, nous faisaient marcher sur un tapis de fleurs ; le pommier plus charmant

encore, courbait avec grâce ses branches chargées de boutons nuancés de blanc et de pourpre, et entremêlés de feuilles d'un verd naissant ; les oiseaux au-dessus de nous chantaient leurs hymnes d'amour ; le papillon aux ailes bigarrées volait d'nne fleur à l'autre, tout ce qui nous entourait offrait un spectacle animé, ravissant, dont je jouissais avec délices : tout-à-coup comme pour ajouter encore à mon enchantement, une mélodie, qui me parut venir du ciel, se fit entendre ; après quelques accords sur un clavecin organisé, la voix la plus touchante, la plus harmonieuse chanta avec une expression indéfinissable cette strophe qui répondoit si bien à mon exaltation du moment.

Qu'elle est belle la nature !
Comme elle parle à nos cœurs !
La voilà dans sa parure,
Et sous sa robe de fleurs :
Les oiseaux, dans le bocage,
Célèbrent par leur ramage

Du doux printems la beauté ;
Et moi du Dieu que j'adore,
Tant que je respire encore,
Je chanterai la bonté.

Dans la disposition de mon cœur il aurait fallu moins que cela pour m'émouvoir fortement ; je respirais à peine, je sentais mes yeux se remplir de larmes : au nom du ciel, Charles, dis-je en lui serrant la main, quel est l'ange qui chante ainsi ?

C'est......c'est une aveugle, me répondit-il, et je connus au son de sa voix qu'il étoit aussi attendri que moi. —Une aveugle, m'écriai-je ! bonté du ciel, c'est une aveugle qui célèbre avec cette expression la beauté de la nature et le bonheur d'exister ! Une aveugle, dis-tu ! l'est-elle de naissance, ou par accident ? la connais-tu ?

Elle est ma voisine et mon amie depuis trois ans : je la vois tous les jours, et je puis t'assurer que j'ai puisé dan

ses entretiens plus de sagesse, plus de vraie philosophie, plus d'idées saines, justes et sublimes, que dans tout ce que j'avais lu avant de la connaître : tiens, regarde cette maison qui touche à la mienne, au second étage, ces deux croisées ouvertes, c'est sa chambre. En effet, une charmante ritournelle, suivie d'une seconde strophe, se firent encore entendre de ce côté : je n'écoutais plus que la voix, et je n'ai pas retenu les paroles.

Elle est jeune ? dis-je à mon ami, lorsqu'elle eut cessé ; sa voix si fraîche si brillante l'indique.—Elle a près de vingt ans, me répondit-il ; elle en avait sept quand la petite vérole la priva de la vue.—Ah Dieu ! m'écriai-je ; à ce malheur elle joint sans doute celui d'être défigurée ? affreuse maladie ! sa voix lui reste, mais quel dommage, grand Dieu !—Sophie est loin d'être défigurée, me dit Charles vivement ; elle

est charmante, et cette voix que tu trouves si touchante, ne l'est pas plus que sa figure ; la cruelle maladie qui l'a rendue aveugle n'était point de la plus mauvaise espèce : un léger mal d'yeux accidentel, au moment où elle en fut atteinte, porta sur cette partie toute la malignité du venin : à peine en aperçoit-on ailleurs quelques traces légères, qui ajoutent plutôt à l'agrément de sa physionomie ; son visage serait parfait si ses yeux étoient ouverts. Hélas! ils sont entièrement fermés ; on peut juger qu'ils étaient de la plus belle coupe ; des longs cils noirs indiquent quelle en était la couleur, mais voilà tout : ces yeux jadis si beaux n'existent plus. Sa mère m'a souvent raconté comment ils enflèrent d'abord excessivement et furent fermés pendant trois semaines ; au bout de ce tems la maladie ayant suivi son cours, l'enflure cessa, et les yeux de l'enfant ne s'ouvrirent point. Comme

elle n'avait pas été très-malade, on n'avait nulle crainte; cependant sa mère essaya de soulever cette paupière immobile : juge de son effroi, de sa douleur profonde, les yeux n'existaient plus, et la paupière retomba pour jamais !

Mon ami se tut; je lisais sur tous ses traits l'impression profonde que lui avait fait ce récit; elle n'était pas moindre chez moi : pauvre infortunée ! m'écriai-je douloureusement, si jeune encore et plongée dans une éternelle nuit ! quel doit être son désespoir !—

Je le pensais comme toi, me dit Charles, et dans les commencemens de notre connaissance, elle me faisait éprouver une tendre compassion mêlée de tristesse; mais ce sentiment se changea bientôt en admiration, et comme je l'ai toujours vue gaie, sereine, même dans ses momens de solitude, où nous l'avons observée sa mère et moi, sans qu'elle pût se douter qu'elle était vue, j'ai

fini par croire avec elle, que Dieu peut donner des compensations à tous les malheurs, et qu'il y en a même à son état. Sa mère m'a souvent assuré que ses parens furent cent fois plus affligés qu'elle ; cette enfant d'une beauté rare avait été leur orgueil et leur idole. " Nous en
" avons sans doute été punis, ajoutait-
" elle, car Dieu ne veut point d'idole :
" il pouvait la briser entièrement, et
" m'ôter à jamais le nom de mère; dois-
" je murmurer quand il m'a conservé ma
" fille, et que par sa grâce il a mis dans
" son âme une lumière intérieure qui
" la console de celle dont elle est pri-
" vée." Elle me raconta ensuite comment, lors qu'on fut convaincu qu'il n'y avait plus d'espoir, on chercha à habituer peu à peu Sophie à son état de cécité ; on laissa le bandeau sur ses yeux, quoiqu'ils n'en eussent plus besoin ; on lui donna d'abord quelque espérance, qu'on disminuait chaque jour en même

tems qu'on augmentait ses moyens de distraction; et on l'accoutumait à suppléer par son intelligence au sens dont elle était privée. Elle en avait toujours montré beaucoup pour son âge, elle remarquait tout avec une pénétration qui lui a laissé infiniment plus de souvenirs qu'on n'en devait attendre d'un enfant de sept ans; mais elle était d'une extrême vivacité, et par conséquent fort étourdie et fort gâtée, surtout par son père qui l'adorait et qui survécut peu de tems à ce malheur. Sa mère put se dévouer entièrement à sa fille; ses soins soutenus furent pour elle-même la plus puissante des consolations, et leur attachement mutuel en devint plus fort et plus tendre. On conçoit que Sophie était traitée avec une extrême indulgence, mais son état obligeait à lui refuser bien des choses qu'elle obtenait auparavant au moindre mot, et dont on cherchait à la dédommager. Avant son malheur

elle n'intéressait guère que ses parens; ceux des autres jeunes filles, envieux de sa beauté et de sa gentillesse, cherchaient plutôt à lui trouver des défauts; à présent elle excitait l'intérêt général et chacun cherchait à le lui prouver: continuellement l'objet des soins les plus tendres, environnée d'un atmosphère de sensibilité, de bonté, de prévenances, ces qualités attachantes se développèrent en elle au plus haut degré. Ne pourrait-on pas expliquer par cela seul, pourquoi les aveugles en général sont assez gais, et d'un caractère heureux? Ils sont si sûrs d'intéresser, et de n'être jamais abandonnés! leur ame s'ouvre sans cesse à la reconoissance, et le besoin qu'ils ont des autres, doit nécessairement les rendre aimables. Sophie en est la preuve, elle n'exista plus que pour tâcher de répandre à son tour quelque agrément sur la vie de ceux qui faisaient tout pour elle, soit par sa douceur parfaite, et l'égalité de son humeur, soit en cultivant son

esprit et ses talens. A force de répéter à sa mère qu'elle n'était point malheureuse, et de le lui prouver par sa gaieté, elle finit par en être convaincue elle-même, et cette gaieté douce et sans éclat, mais contenue, devint réellement sa disposition habituelle. Sans être considérable, sa fortune lui permettait de se procurer les ressources qui pouvaient adoucir son sort et l'attacher à la vie. Un vieux ecclésiastique et un savant instituteur ont éclairé tour à tour son âme et son esprit par une étude approfondie des vérités sublimes de la religion, où elle a puisé ses plus consolantes pensées, et par les sciences et les lectures à la portée d'une femme. N'étant distraite par aucun objet extérieur, trouvant un plaisir extrême à ses leçons, elle y apportait une telle attention, que lorsque ses maîtres l'avoient quittée, elle répétoit mot à mot à sa mère ce qu'elle venait d'entendre, sans y rien changer celle-ci les écrivait sous sa dictée, les

lui relisait, le soir avant de s'endormir, et le matin en s'éveillant ; et cela suffisait pour les graver dans sa mémoire aussi nettement que sur le papier. Vous venez d'entendre à quel point de perfection elle a poussé le talent de la musique : c'est dans cette occupation qu'elle oublie absolument qu'elle est aveugle et croit voir ce qu'elle exprime si bien sur son instrument et avec sa voix ; elle répète avec la plus grande facilité, dès la première fois, les airs qu'elle entend, mais le plus souvent elle les compose elle-même, et quelquefois les paroles, lorsque le sujet l'inspire, telles sont les strophes qu'elle vient de chanter, et la musique y est si bien adaptée, que je la préfère aux compositions des plus grands maîtres. Comme elle a beaucoup de temps et d'activité, elle n'a pas négligé les travaux de son sexe ; le tricot, la couture, la filature l'occupent quelques heures dans la journée à côté de sa mère ; lorsqu'on lui range les nuances des soies et

des grains, et souvent j'en suis chargé, elle les emploie aussi avec une extrême adresse. Sophie aide sa mère dans plusieurs soins du ménage, et comme elle se défie d'elle-même et qu'elle n'a ni étourderie, ni distraction, elle fait moins de bévues et casse moins d'ustensiles que bien d'autres jeunes filles avec les yeux bien ouverts — Elle s'est accoutumée à marcher avec tant de légèreté et de précision, que lors même qu'elle se heurterait contre quelque objet, ce ne serait jamais assez fortement pour en être blessée, mais elle semble avoir un tact particulier pour deviner les obstacles et les éviter: elle n'a nul besoin de guide. Ces difficultés vaincues ont aussi leurs jouissances pour l'amour-propre; Sophie en convient avec une aimable franchise, et met elle-même ce sentiment au nombre des avantages de son état. " Tout ce que je ne puis faire, ou ce que je fais mal, dit-elle, est une suite de mon

malheur et ne peut exciter qu'une tendre pitié, et tout ce que je fais bien, cause une espèce d'admiration qui n'est pas sans plaisir ; j'en trouve moi-même un très-vif dans des actions si faciles pour tout autre, et si souvent répétées qu'elles en deviennent indifférentes : le plus beau tableau ne peut pas flatter plus le peintre habile qui l'a exécuté, que je le suis quand maman me dit que ma couture est de droit fil, et que mon bas n'a pas de mailles écoulées, et bien plus encore, lorsque je puis lui rendre un léger service. Son ouïe, par exemple, est si exercée et si fine, que lorsqu'elle-même ou d'autres laissent tomber quelque chose, elle juge, par le bruit, de la place et de la distance, et trouve à l'instant même l'objet.

Ainsi, lui dis-je, ton intéressante Sophie est résignée à son triste sort.— Elle est bien plus que résignée, reprit Charles, elle en est contente, et je ne

sais en vérité si elle voudrait n'avoir pas perdu la vue ; je ne dis pas qu'elle ne voulût la recouvrer à présent que son caractère est formé, si c'était possible ; mais sa prunelle est détruite au point qu'elle n'a pas même l'inquiétude de cette espérance, et qu'elle ne s'amuse pas à désirer un miracle : " Qui sait, " dit-elle quelquefois, de combien de " dangers j'ai été préservée par cette " salutaire affliction ! j'étais une petite " fille mutine, étourdie, vaine ! mes " yeux noirs étaient, dit-on, très-beaux ; " j'avais déjà du plaisir à l'entendre " dire ; il y a tout à parier que plus " grande j'aurais été coquette, légère, " inconsidérée, et sûrement malheu- " reuse." Et ne penses-tu pas, mon ami, que Sophie a raison ? Ses idées, ses goûts, ses désirs ont pris une autre tournure ; elle ne connaît presque pas le mal, son ame est restée comme une glace qu'aucun souffle n'a ternie ; jamais

aucun regard hardi ou voluptueux n'a fait baisser les siens avec une rougeur pénible; et si quelques propos du même genre blessaient son oreille, elle ne les comprendrait pas! car il y a des choses que le regard seul peut expliquer à une ame aussi innocente que celle de Sophie.

C'est sa mère qui choisit et dirige les lectures qu'on lui fait; tu comprends donc qu'elles sont à l'unisson de la pureté de ses pensées. Souvent j'ai le bonheur de la remplacer dans cette intéressante occupation, soit chez elle, soit sous ce berceau, où j'ai passé des heures délicieuses à pénétrer dans le trésor de l'ame de Sophie. Non, Henri, tu ne peux concevoir la sublimité de ses idées, la justesse de ses remarques, avec quelle sagacité, quelle pénétration elle saisit la pensée de l'auteur, avec quelle netteté elle la développe; les heures les plus intéressantes de ma vie

sont celles où je lui rends ce léger service, dont je suis trop bien récompensé. Quelquefois aussi j'ai obtenu la permission d'assister aux leçons qu'elle donne à quelques jeunes filles du voisinage, dont l'éducation est négligée ; elle les rassemble dans sa chambre, les distingue par le son de la voix, et leur parle sur la religion et sur la morale, en se mettant à la portée de leur intelligence d'une manière si persuasive et si touchante, qu'il est impossible qu'elle ne grave pas ces vérités dans leur cœur.

Des amies de son âge viennent souvent aussi auprès d'elle, lui lire, lui parler, faire de petits concerts, et ces réunions animées par sa gaieté, par son esprit, sont le plus grand plaisir pour ces jeunes personnes ; elles en deviennent meilleures et plus aimables ; y être admise est un titre pour être préférée des jeunes hommes ; car cette fille adorable est respectée autant qu'elle est

chérie dans la société ; gaie avec les jeunes gens, raisonnable avec les personnes d'un âge mûr, sage avec les vieillards, elle parle à chacun son langage, avec un son de voix enchanteur, qui donne un nouveau charme à des expressions si simples, si pures, et quelquefois si sublimes !........

Mon ami s'arréta ; il avait mis dans son récit un tel feu, un tel accent de vérité, que j'étais ému jusqu'aux larmes : Charles, lui dis-je, si seulement la moitié de ce que tu dis de Sophie est vrai, comment fais-tu pour ne pas l'adorer ? Sans doute l'amour a dicté cet éloge ; Charles, tu aimes Sophie.—Charles éprouva quelqu'embarras, mais il se remit bientôt : L'amitié, me dit-il, peut être aussi éloquente que l'amour et bien plus vraie ; elle n'a point de bandeau, et j'ai peint Sophie telle qu'elle est. Sans doute je l'adore comme la plus belle image de la divinité, mais cela

même arréte toute autre pensée; je regarderais comme un crime d'altérer la sérénité de son cœur; heureux d'être son ami, j'apprécie trop ce titre pour risquer de le perdre.....Mais la voici; tu vas juger toi-même si j'ai exagéré..... Elle vient, Henri, tu n'es point un étranger pour elle, mille fois je lui ai parlé du compagnon de mon enfance.

Charles ouvrit la porte de la grille qui séparait les deux jardins, et il alla audevant d'elle. Je fus d'abord frappé de l'élégance de sa taille svelte et de la légèreté de sa démarche; elle était vêtue de blanc: sa figure avait quelque chose d'aérien et de céleste; je croyais voir un de ces anges qui visitaient nos premiers parens dans le jardin d'Eden, et j'étais tenté de me prosterner.

Lorsqu'elle fut plus près de moi, cette impression ne s'affaiblit pas; son visage, éblouissant de fraicheur et de jeunesse, avait une expression qu'il est

bien difficile de rendre par des paroles ; ce n'était pas dans ses yeux que se peignait son ame, puisqu'ils étaient fermés, mais on la retrouvait dans la parfaite harmonie de ses traits, dans le tour de son visage ovale, dans son teint si pur, si transparent, dans son sourire surtout, qui disait tout ce qu'on aurait pu lire dans ses yeux.

Un grand chapeau de paille les couvrait à demi, mais ce qu'on voyait n'avait rien de défectueux ni de pénible ; ils étaient doucement fermés ; à quelques pas on aurait pu les croire seulement baissés ; et lorsque leur immobilité détruisait cette illusion, on aurait pu la prendre pour le modèle personnifié d'un de ces beaux rêves que la providence envoie quelquefois aux hommes pour donner une idée du bonheur qui leur est destiné. Repos, innocence, contentement intérieur, sérénité parfaite voilà ce que sa physionomie exprimait,

et il était impossible de la regarder sans la plus vive émotion.

Elle s'arrêta avec une nuance d'embarras lorsque mon ami fut près d'elle ; je n'avais fait que quelques pas avec Charles, sans prononcer un seul mot, mais l'extrême finesse de son ouïe lui fit connaître que deux personnes s'avançaient. Vous n'êtes pas seul, dit-elle à Charles. Non, Sophie, je suis bien heureux aujourd'hui, je puis présenter à mon amie cet ami d'enfance dont je lui ai parlé si souvent, et que j'ai retrouvé.

Ah ! c'est Henri, dit-elle tout de suite en souriant. Vous voyez, Monsieur, que je sais votre nom ; c'est vous dire qu'on a parlé de vous dans ce jardin, et que l'amitié vous y a souvent appelé.

Je serrai la main de Charles contre mon cœur : combien je lui savais gré d'avoir parlé de moi à l'intéressante Sophie ! Nous la fîmes asseoir sous le

berceau de feuillage, et là commença un entretien que je n'oublierai de ma vie: non seulement il confirma tout ce que Charles m'avait dit de cette femme si supérieure aux autres femmes, mais il m'inspira pour elle un sentiment d'enthousiasme et de vénération qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais éprouvé jusqu'alors.

Comme je ne puis transmettre à ce froid papier ni le son de sa voix, ni son sourire, pas même ses propres termes échappés à ma mémoire, je me garderai bien de répéter et d'affaiblir ses paroles et ses reflexions sublimes sur divers sujets; quelques mots seulement sur sa situation pourront donner une idée de sa manière de l'envisager. Je ne sais par quelle maladresse, suite sans doute de mon émotion il m'échappa de parler de la beauté des objets qui nous environnaient, des arbres en fleurs, de la richesse du parterre ; j'avais oublié que

e parlais à quelqu'un qui ne pouvait en jouir; cette idée me vint tout-à coup, et je m'arrêtai avec embarras au milieu d'une phrase.—Continuez, me dit-elle avec son charmant sourire, je suis moins étrangère que vous ne le pensez à tous ces objets, et je les vois peut-être plus beaux que vous, au travers du prisme de mon imagination, aidée de quelques souvenirs. Je suis bien plus heureuse qu'une aveugle de naissance, qui ne peut se former une idée de rien, et qui doit être dévorée de curiosité et de désirs: je me rappelle de tout, assez pour en jouir encore en idée, et pour comprendre les descriptions des poëtes et l'enthousiasme de mes amis. Sans doute j'ai des privations, suivies quelquefois de regrets; mais je pense alors avec reconnoissance combien il y a d'êtres plus malheureux que moi, retenus dans leurs lits par des maladies, enfermés dans des prison obscures, jouis-

sant de tous leurs sens, de toutes leurs facultés, et ne pouvant en faire usage. Il leur reste l'espoir, me direz-vous; et moi aussi j'ai l'espoir, que dis-je! j'ai la conviction que le jour viendra où mes yeux seront ouverts et pourront contempler des merveilles bien au-dessus de celles de ce monde d'un instant. Un chemin obscur que je parcours quelque tems me conduit à une lumiere éternelle; mais ne croyez pas que ces yeux fermés ne voyent aucun objet, ils se les représentent tous. Peu de jours avant la maladie qui m'a ôté la vue, je fus à la campagne avec mes parens, et quoique bien jeune encore, l'impression de cette journée ne s'est jamais effacée; pourquoi ne croirai-je pas que Dieu lui-même, dans sa bonté, voulant adoucir l'épreuve qu'il me réservait, a gravé ainsi fortement ces souvenirs dans ma mémoire enfantine? Nous partîmes avant l'aurore, je

vis le lever du soleil et les brillantes couleurs de l'horison ; c'étoit dans cette saison ; je vis aussi les fleurs nuancer les prairies et blanchir les rameaux. Dans la journée il y eut un orage, je vis l'éclair silloner la nue et le ciel se couvrir d'un voile d'épais nuages ; après une pluie abondante je vis le soleil reparaître dans toute sa gloire, et les gouttes d'eau étinceler sur le feuillage. Nous revînmes le soir au clair de la lune, sa course rapide m'amusait, et je la regardois sans cesse ; je crois voir encore ce beau globe argenté rouler dans la voûte des cieux au travers des nuages, se cacher, reparaître, et scintiller dans les eaux d'un lac qui bordait la route. Je n'ai rien oublié, et mille fois ces images et d'autres encore que je ne puis définir, sont venues embellir mes songes ou animer ma solitude. Pour moi les arbres et les prairies sont toujours fleuris ; pour moi la lune est

toujours dans son plein, roulant sous la voûte éthérée, et répandant sur la nature sa lumière égale et tranquille. Lorsque j'entends gronder la foudre et siffler les vents, je vois bientôt le soleil radieux qui revient consoler la terre et sécher les feuilles humides ; l'orage n'a pour moi que la durée du seul que j'ai vu. Non, mes amis, je ne suis point malheureuse. Dieu m'avoit donné des yeux, Dieu me les a ôtés; mais combien de dédommagemens il m'a laissés! Je puis encore l'adorer dans ses œuvres. Est-ce que je ne respire pas ainsi que vous cet air si pur et si doux? Ne sens-je pas aussi le parfum des fleurs? N'entends-je pas aussi le concert des oiseaux? et bien plus encore, n'ai-je pas une mère et des amis qui font le charme de mon existence, à qui peut-être la privation de mes yeux et leur tendres soins me rendent plus chère encore? on s'attache si fort par les bienfaits que l'on

répand ? Ah ! s'il est vrai que je sois meilleure et plus aimée que je ne l'aurais été, m'est-il permis de me plaindre, et n'ai-je pas plus gagné que perdu ? O mon Dieu, dit-elle en joignant ses mains élevées vers le ciel, je serais bien ingrate si je murmurais du sort que vous m'avez réservé, si je ne sentais pas tous les bonheurs qui me restent.

Charles et moi nous étions attendris jusqu'aux larmes, elle s'en apperçut à notre respiration.—Vous pleurez, nous dit-elle, ces larmes sont douces, car c'est sans doute la bonté de Dieu qui vous touche ; je veux, comme ces oiseaux, la célébrer par mes chants ; puisque ma voix vous a plu, je vais, si vous le voulez, vous apprendre cet hymne qui vous rappellera l'aveugle et cependant l'heureuse Sophie. Elle chanta à demi-voix et lentement la même strophe que j'avais entendue : je la répétai avec elle, et jamais encore je n'avais senti mon

âme pénétrée de l'existence de Dieu comme en cet instant; j'avais le bonheur de n'en avoir jamais douté; mais s'il y a des athées, (ce que j'ai peine à croire) qu'ils écoutent Sophie aveugle célébrer la beauté de la nature et la bonté de Dieu, et ils abjureront bientôt leur erreur.

Les heures s'écouloient, Sophie voulait rentrer auprès de sa mère, et je me rappelais que ce soir même, j'allais quitter peut-être pour jamais cet ange qui m'était apparu un instant; cette idée oppressa tellement mon cœur, que je ne fus pas le maître de ma douleur. Je pris le bras de Sophie, je l'inondai de mes larmes, je le couvris de mes baisers: Sophie, ange du ciel, lui dis-je, priez pour moi et ne m'oubliez pas. Jamais, dit-elle en serrant ma main; n'est-ce pas, Charles? Il sera souvent avec nous sous ce berceau. Charles aussi très-ému s'étoit un peu éloigné, il se rapprocha

lorsqu'il s'entendit nommer. — Adieu, mes amis, adieu, nous dit-elle en se levant. Charles voulait lui donner le bras. Restez avec votre ami—lui dit-elle, je connois si bien cette place! elle nous salua, s'éloigna doucement, à l'aide de sa main trouva la porte grillée, et fut bientôt dans la maison. Je pris le bras de mon ami, et je m'éloignai en silence.—Charles, lui dis-je au bout de quelques momens, puisque depuis trois ans tu vois Sophie tous les jours, et que tu as conservé la raison, tu ne la perdras jamais; je me trompais quand je t'ai cru amoureux d'elle; je ne l'avais pas vue, je ne l'avais pas entendue; non, ce n'est pas un amour terrestre que Sophie peut inspirer. Il soupira sans me répondre; je m'arrachai de lui, de ce jardin, et il en était tems. Si Sophie était restée une heure encore, je ne sais ce que serait devenue l'affaire importante qui me rappelait chez moi.

L'image de l'intéressante aveugle m'y suivit, et ne me quitta plus; d'abord elle anima ma solitude; ensuite elle me la rendit insupportable; j'en-vins enfin à m'avouer à moi-même que sans elle il n'existerait plus de bonheur pour moi. J'étais riche, indépendant, la mère de Sophie devait désirer de l'établir avant sa mort....Mais....Charles— Ah! sans doute, Charles n'y pensait pas, puisqu'après l'avoir vue trois ans tous les jours, il était libre: j'allais lui écrire pour le charger d'offrir à son amie ma main et ma fortune, lorsque je reçus la lettre suivante.

" Partage mon bonheur, mon cher
" Henri, je suis le plus heureux des
" hommes, et bientôt je le serai plus
" encore. Sophie est à moi, Sophie
" m'aime, Sophie consent à devenir ma
" compagne adorée! c'est moi, c'est ton
" heureux ami qui sera son guide et son
" appui sur cette terre; c'est elle qui

" sera l'ange tutélaire qui me conduira
" avec elle aux demeures célestes. A
" qui puis-je mieux parler de mon bon-
" heur qu'à l'ami qui connoît ma So-
" phie, et dont l'enthousiasme me dé-
" voila à moi-même le secret de mon
" cœur? Non, Henri, je ne t'ai pas
" trompé, tu devinas un sentiment dont
" je ne connoissois pas moi-même toute
" la force. Le calme, l'angélique pu-
" reté de ma Sophie se communiquoit à
" mon cœur, et lorsque je te niai mon
" amour, je ne me l'étais pas encore
" avoué à moi-même; je savais bien
" que toutes les autres femmes m'é-
" taient indifférentes, que je n'étais heu-
" reux qu'auprès d'elle, mais je ne sa-
" vois pas encore que si elle n'était pas
" à moi, toute à moi, je ne pourrais
" supporter la vie; et c'est toi qui dé-
" chiras le voile qui me cachait la na-
" ture de mon attachement pour elle.
" Déjà quand tu me dis: Charles, tu

" aimes Sophie, la palpitation de mon " cœur auroit dû m'avertir que ce que " j'appelais de l'amitié, était la passion " la plus ardente; mais je n'en sentis " toute la force que lorsqu'au moment " de te séparer d'elle, je te vis inondé " de larmes, presser de tes lèvres son " bras et sa main; un torrent de fen " circula dans mes veines. Je ne fus " pas jaloux de toi; tu ne la connois- " sais que depuis un instant, et tu al- " lais la quitter; mais je sentis alors " que si jamais elle appartenait à un " autre homme, c'étoit fait de ma vie: " je me promis cependant de cacher " mon amour à celle qui me l'inspirait, " jusqu'au moment où je serais libre de " lui offrir ma main. Mon oncle vivait " encore; la cécité de Sophie et sa mo- " dique fortune auraient été pour lui " deux obstacles insurmontables; mais " sous le titre d'ami je redoublai de " soins, et j'obtins enfin son entière

" confiance; elle ne me cachait qu'une " seule chose, et ce secret était le même " que le mien ; Henri, conçois-tu mon " bonheur, lorsque la mort de mon on- " cle m'a laissé la liberté d'ouvrir mon " cœur à Sophie, et qu'elle m'a avoué " que le sien était à moi depuis long- " tems? Je devrais, me dit-elle en " souriant, mettre au nombre des avan- " tages de l'aveuglement la facilité de " cacher un sentiment que les yeux " trahissent toujours: oui, Charles, je " devais vous le cacher, quoique j'eusse " deviné qu'il fût partagé; mais pou- " vais-je croire que dans mon état je " serais pour vous ce que je voudrais " être? Vous trouverez toujours en moi " la tendresse d'une amie et l'amour " d'une amante; mais ces soins qu'on " doit attendre d'une épouse, je les re- " cevrai tous de vous sans pouvoir vous " les rendre. Tu pourras tout pour " mon bonheur, m'écriai-je, et sans

“ Sophie il ne peut y en avoir pour
“ Charles. Elle céda enfin à mes ar-
“ dentes sollicitations, à la certitude
“ que je n'aurais jamais d'autre épouse
“ qu'elle. Cet entretien qui décida du
“ bonheur de ton ami, eut lieu sous ce
“ même berceau, à cette même place
“ où je t'ai vu si pénétré du prix ines-
“ timable de mon trésor, et où l'amitié
“ te rappelle. C'est dans un mois que
“ Sophie portera mon nom, et m'ap-
“ partiendra pour la vie. Sophie si
“ bonne, si tendre pour les enfans étran-
“ gers, que sera-t-elle pour les nôtres,
“ si j'ai le bonheur d'être père! *Les*
“ *nôtres*, ce mot seul ne te dit-il pas
“ combien je suis heureux? La douce
“ joie de la mère de Sophie, de la
“ mienne, y ajoute encore. Ma fille
“ ne sera donc pas seule quand je
“ n'existerai plus? me dit-elle, elle
“ possédera encore les yeux et le cœur
“ d'un ami,—Mon bon Henri, le bon,

" heur de ton Charles passe toute ex-
" pression ; il ne me manque plus que
" ta présence. Te rappelles-tu com-
" bien de fois dans nos confidences en-
" fantines je t'ai dit que je désirais que
" ma femme eût de beaux yeux? J'i-
" gnorais combien une belle ame est
" plus belle encore, et j'obtiens bien
" plus que je n'ai demandé ; être l'objet
" du choix de Sophie, comprends-tu
" mon orgueil et ma félicité? Viens en
" être le témoin, et y mettre le comble.
" Viens, Sophie t'appelle aussi ; nous
" t'attendons sous ce berceau de feuil-
" lage que tu quittas avec tant de re-
" grets

" ton heureux ami

" CHARLES."

Hélas! ces regrets étaient plus vifs que jamais, je jetai la lettre, je la repris : mon cœur était partagé entre la douleur la plus amère, et le sentiment

du bonheur de ceux que j'aimais si tendrement. Soyez heureux, m'écriai-je enfin, Charles, Sophie; vous vous aimez, vous êtes dignes l'un de l'autre, soyez heureux.....Mais de long-tems je n'irai sous le berceau de feuillage.

FIN

SUITE DE L'AVEUGLE.

ELEONORE, OU LES BEAUX YEUX.

Récit de Henri de P——, à 35 ans.

Cinq années s'étaient écoulées, et je n'avais point oublié Sophie ; aucune autre idée de bonheur ne s'était présentée à mon esprit ; aucune autre femme n'avait fait sur moi une impression assez vive pour effacer celle de l'intéressante aveugle. Ce sentiment était entretenu par celui de Charles ; il était toujours au premier moment de son enthousiasme, et ses lettres n'étaient que la répétition ou le commentaire de celle qu'il m'écrivit en m'annonçant son mariage.

Il m'arrivait quelque chose de singulier avec cette correspondence; lorsque ses lettres tardaient trop longtemps, j'éprouvais une impatience extrême de les recevoir, cette idée me poursuivait sans cesse; j'envoyais au bureau des postes avant qu'il fût ouvert, j'étais d'une humeur affreuse s'il n'y en avait point; et lorsqu'on m'en apportait une, je ne pouvais me résoudre à la lire, et je la laissais quelque fois des jours entiers sur ma table sans l'ouvrir; la couleur du cachet m'assurait que Sophie vivait encore, et c'était, ce me semble, tout ce que je désirais de savoir: lorsqu'enfin honteux de ma faiblesse, je l'avais ouverte, au bout de quelques lignes je la rejetais avec dépit, en disant; "Sophie, "toujours Sophie! je suis le plus heureux des hommes!" Il m'a répété mille fois cette phrase; eh bien! tant mieux; je le sais de reste, il me l'a tant écrit; n'a-t-il donc rien autre chose à me dire?

Et s'il ne m'avait parlé ni de sa Sophie, ni de son bonheur, j'aurais aussi pensé : n'a-t-il donc rien de plus intéressant à me dire ?

Fatigué cependant de ces contrariétés, de cette constance inutile, de ce sentiment qui décolorait ma vie, je cherchais à me persuader qu'il existait plus dans l'imagination que dans le cœur. Comment est-il possible, me disais-je alors, que je croie aimer une femme que je n'ai vue qu'une heure en ma vie ? Une femme aimable, il est vrai, mais privée du charme de ces deux miroirs magiques, qui réfléchissent tous les mouvemens de l'ame et du cœur, où l'amant et l'époux peuvent lire à chaque instant qu'ils sont aimés, sans que la bouche ait besoin de le prononcer. Non, non, m'écriai-je, Charles veut soutenir la gageure ; il n'est point aussi heureux qu'il prétend l'être, et peut-être dois-je plutôt le plaindre que l'envier. De combien

de plaisirs l'infirmité de sa compagne doit le priver! quelle obscure tristesse elle doit répandre dans l'intérieur de leur vie! Jamais ne rien voir ensemble, jamais n'être frappés au même instant par ces impressions agréables et rapides que fait éprouver la vue d'un objet nouveau; et combien il en est dont Sophie, avec toute son intelligence, ne peut pas se former d'idées, et qu'il doit être impossible de lui faire comprendre!

Je suppose même que ses autres sens, si bien organisés, et dirigés par son esprit et son cœur, suppléent à celui qui lui manque, ne peut-elle pas les perdre? Est-elle à l'abri d'un nouvel accident? Si, par exemple, elle perdait l'ouie, quel moyen de communication resterait-il avec elle? Sophie vieillira du moins, elle perdra sa fraîcheur et ses charmes, cette physionomie céleste n'exprimera plus rien, ce sourire enchanteur ne sera plus qu'une grimace, et ses yeux, ce trait

qui survit à tous les autres, et qui atteste qu'on a été belle, lorsqu'on ne l'est plus, ses yeux lui manqueront alors doublement, et sa vieillesse sera bien plus complette et plus rapide que celle d'une autre femme, tandis que pour son malheur rien ne vieillira pour elle. Et si son cœur reste jeune encore (ce qui n'arrive que trop souvent) elle éprouvera le tourment d'aimer seule et de ne plus être aimée; elle attribuera peut-être à l'indifférence, la froideur qui sera la suite de l'âge ; elle sera malheureuse, son caractère s'aigrira, elle rendra son mari malheureux. Non, je ne comprends pas que j'aie pu désirer une femme dont le regard n'aurait jamais pu me dire, *je t'aime*, ni me rappeler que je l'avais aimée; qui n'aurait pu ni me chercher au milieu d'une foule, ni me suivre quand je m'éloigne, ni s'animer quand je reviens, où je ne pourrais lire ni tendresse, ni courroux, ni crainte, ni bonheur, et

dont les yeux sont éternellement couverts d'un voile que l'amour même ne peut soulever.

Mon imagination, comme on le voit, avait pris le galop en sens contraire. Il faut tout avouer, je faisais ces sages réflexions en revenant d'un bal où mon inquiétude m'avait entraîné. Depuis trois semaines je n'avais point de lettres de Charles, et j'avais voulu essayer si le plaisir, ou plutôt le bruit, m'empêcheraient de chercher sans cesse toutes les raisons possibles de ce silence. Pendant quelque tems je fus plus fatigué que distrait, et plus d'une fois en voyant ce mouvement, cette agitation, je pensais en moi méme combien je serais plus heureux sous le berceau de feuillage à côté de la tranquille Sophie, combien sa voix douce et mélodieuse, célébrant les beautés de la nature, disait plus de choses à mon cœur, que cette musique gaie et bruyante qui m'étourdissait sans

arriver jusqu'à lui. Cependant l'air d'une valse en ton mineur me parut charmant, quelque chose m'y rappelait l'hymne de Sophie. Je ne pus m'empêcher de me mêler aux danseurs, et promenant mes regards autour du salon pour choisir une danseuse, je rencontrai les plus beaux grands yeux bruns que j'eusse vus de ma vie. Ils étaient fixés sur moi: je m'en approchai; la danse m'obligea à faire un détour. Les deux beaux grands yeux bruns me suivirent; ils se baissèrent en rencontrant les miens; l'ombre d'un double rang de paupières noires se dessina sur des joues doucement colorées. Dans cette attitude la jeune personne me rappela Sophie, à qui d'ailleurs elle ne ressemblait pas du tout; mais il fallait bien trouver quelque rapport entre elles pour m'expliquer à moi-méme ce qu'aucune autre femme ne me faisait éprouver. J'allai lui offrir d'être son partner pour la danse; ses

yeux se relevèrent, et je ne pensai plus du tout ni aux cils noirs qui marquaient la place de ceux de Sophie, ni à la musique de son hymne; je ne m'occupai que de ma belle danseuse; ses yeux avaient une expression si douce, si éloquente, qu'avant la fin de la soirée, je ne pouvais plus comprendre qu'il fût possible de plaire sans deux grands yeux bruns bien ouverts.

Le lendemain je n'envoyai pas mon domestique à la poste, mais dès que je fus levé, j'allai moi-même chez un ami, m'informer du nom et de la demeure de la belle aux yeux bruns. J'appris qu'elle s'appelait Eléonore de M* * *, que ses parens n'existaient plus. et que son tuteur qui habitait notre ville, l'avait fait venir de sa pension, et désirait fort de l'établir. Lorsque je rentrai chez moi, le facteur y avait apporté une lettre de Charles; je l'ouvris tout de suite, et je la lus très-paisiblement d'un

bout à l'autre ; je souris à son éternelle phrase : " Je suis le plus heureux des hommes." Grand bien te fasse ! pensais-je, mais je ne t'envie plus ce bonheur. Le soir même j'eus celui de rencontrer Eléonore à la promenade ; lorsque je m'approchai, je vis dans ses yeux du plaisir et une sorte de triomphe. " Vous voyez, dit-elle aux personnes de sa société, que c'est bien M. de P.....* Je vous ai vu arriver du bout de l'allée, et je vous ai reconnu avant que personne pût vous distinguer ; j'ai la vue si bonne que je me trompe rarement.—Si vos yeux sont aussi bons qu'ils sont beaux, lui répondis-je, vons devez en effet avoir une vue étonnante. J'abandonne la beauté de mes yeux, dit-elle en riant : il y en a beaucoup qui l'emportent sur les miens, mais aucuns pour la bonté ; je vois tout, rien ne m'échappe, et tout m'amuse. Je ne cache point que j'éprouve une véritable

jouissance d'amour-propre lorsque j'ai vu ou découvert ce que d'autres ne voient pas, ou voient mal ; ce degré de perfection de plus à l'un de mes sens flatte mon orgueil. Herschel est moins fier peut-être de découvrir un nouveau monde avec son grand télescope, que je ne la suis quand avec mes yeux seulement, je vois un des satellites de Jupiter, ou l'une des étoiles qui composent la voie lactée. Je souris et je soupirai : je me rappelai que Sophie m'avait dit à peu près la même chose à propos de son aveuglement, et du plaisir des difficultés vaincues ; tant il est vrai que l'amour-propre des femmes trouve toujours des motifs d'être content !"

Les yeux perçans d'Eléonore eurent bientôt lu dans les miens ce qu'elle m'inspirait, et ne tardèrent pas à me dire qu'elle n'y était point insensible. Notre roman ne fut pas long : je lui fis un jour ma déclaration dans les formes,

elle sourit en me disant: " Il y a longtems que *j'ai vu* que vous me diriez cela."—Et avez-vous découvert que je serais écouté, lui dis-je en prenant sa main? Elle ne la retira pas, ses yeux se chargèrent de la réponse; j'y lus avec transport mon bonheur, et bientôt nous fûmes d'accord: j'étais un parti sortable pour elle, *elle vit* que je lui convenais à tous égards; ni elle, ni son tuteur ne firent d'objections, et nous ne tardâmes pas à nous unir pour la vie. A mon tour je pus écrire à Charles: " Et moi aussi je suis le plus heureux des hommes! mon Eléonore a les plus beaux yeux du monde, mais ces yeux ne voient que moi dans l'univers."

Charles me répondit par le courier suivant: " Je te félicite de ton bonheur; puisse ton Eléonore, avec ses beaux yeux voir aussi bien que ma Sophie! " ma femme rit de ce souhait, et moi aussi; nous avions tort tous les

deux. Lorsqu'on voit tout, on court le risque d'avoir bien plus de peines que de plaisirs, et je ne sais pas à-present s'il ne vaut point mieux ne rien voir, que de trop voir.

' Je n'ai pas parlé de la figure de Charles ni de la mienne. On peut conclure de mon silence sur un sujet aussi important, que nous n'étions beaux ni l'un ni l'autre, et on ne se trompera pas; mais nous n'étions pas laids non plus, nos traits n'avaient rien de remarquable ni en bien ni en mal; nous étions bien faits, jeunes, vigoureux, que faut-il de plus à des hommes? Charles était grand, et taillé en force; il avait les yeux et les cheveux très-noirs, le teint brun, et les traits assez prononcés; rien n'annonçait dans son extérieur son caractère naturellement doux et calme. Mais Sophie, le jugeant seulement sur ce caractère, s'était fait de toute la personne de son mari un idéal de beauté

tel que celui qu'on suppose aux anges, et elle le vit toujours ainsi dans son imagination, quoiqu'il fût difficile de ressembler moins à un ange, tels que les peintres nous les représentent, avec des formes sveltes, des teints transparens, et des cheveux blonds bouclés; mais qu'importe? il avait tout cela pour sa Sophie, et il n'en voulait pas davantage.

J'étais au contraire élancé, mince; mes cheveux étaient blonds, et mes yeux bleus; mais je n'en ressemblais pas plus à un ange; j'avais quelques traces de la cruelle maladie dont on oubliera jusqu'au nom, grâce à la vaccine, qui n'était pas connue alors; il me manquait une dent, cassée par accident dans ma jeunesse.

Eléonore eut bientôt découvert ces irrégularités; grâce à la perfection de sa vue, elle prétendit que mon nez, que je croyais le plus beau de mes

traits, ne formait pas tout-à-fait la ligne perpendiculaire ; de plus ses beaux yeux bruns n'aimaient que leur teinte, et mes pauvres petits yeux bleux-clairs devinrent l'objet continuel de ses plaisanteries.

Je l'avais conduite à une charmante campagne où je passais toujours la belle saison ; malgré tous mes soins pour mettre en ordre cette jolie retraite, elle se ressentait sans doute de n'avoir pas été habitée par une femme ; les yeux perçans de la mienne eurent bientôt découvert une foule de choses qui y manquaient, et dont je ne m'étais jamais aperçu. Ce fut bien pis lorsqu'elle vit le salon ! J'y avais mis un très-joli papier neuf du goût le plus nouveau, mais malheureusement il était lilas, ma femme étoit brune ; elle prétendait qu'au milieu de tout ce lilas, elle était horriblement changée, que cette couleur lui était contraire, lui faisait mal aux

yeux, qu'elle ne pouvait exister que dans son salon petit jaune; il fallut bien céder et tout changer jusqu'à l'ameublement. Il en fut de même de beaucoup d'autres objets qui blessaient son goût ou sa vue. Je n'ai jamais connu de passion aussi décidée pour la perfection en tout. Pendant quelque tems j'en fus enchanté; j'avais une sorte de respect pour ce goût si pur, si délicat, qui ne pouvait supporter aucun défaut, aucune irrégularité; mait tout a ses inconvéniens, même la perfection; je ne tardai pas à en être fatigué, et à prévoir que j'en serais bientôt ruiné. Elle est rare la perfection! on n'y arrive pas tout d'un coup; il faut en approcher le plus qu'on peut, doucement et par gradation, et ma difficile Eléonore n'était guère contente qu'un ou deux jours de ses essais. Voilà qui est parfait, me disoit-elle toujours après quelque emplète, ou quelque arrangement

nouveau ; comment ne m'en suis-je pas avisée plus tôt ? Mais dès le lendemain elle avait vu, ou dans un magasin ou dans le journal des modes, quelque chose de plus parfait encore, et ses yeux ne pouvaient plus supporter ce qui lui paraissait si charmant la veille. Ce n'est pas ma faute, me disait-elle, si j'ai une delicatesse de goût, de vue, et un idéal de vrai beau, qui me donne, je l'avoue, une espèce d'aversion pour tout ce qui n'est pas parfait.

Aversion, ma chère Eléonore ! c'est bien fort, et je suis donc bien malheureux, moi si loin d'être parfait, et que vous ne pouvez pas changer comme un meuble ou une parure ? Elle rougit, vint m'embrasser et me dit avec beaucoup de grâce, que lorsque le cœur était content, le goût et les yeux l'étaient sans doute aussi ; qu'on ne voyait plus les défauts de ceux qu'on aime. " Les vôtres sont si légers, ajouta-t-elle, que

toute autre femme ne les aurait pas remarqués, mais vous savez que je vois tout, et que rien ne m'échappe ; du reste, je vous jure que je les avais oubliés, que je ne les vois plus, et que je ne voudrais rien changer à mon Henri."

Mon Eléonore était vraiement bonne et sensible ; elle avait plusieurs qualités attachantes, et si elle avait été aveugle comme Sophie, je ne doute pas qu'elle n'eût fait mon bonheur : je l'aimais passionément, et quand je regardais ses yeux si beaux, si expressifs, je leur pardonnais d'être si perçans et si difficiles ; quand elle voulait être aimable, et il ne tenait qu'à elle de l'être beaucoup, je lui pardonnais de commencer toujours par me dire, lorsqu'elle rentrait chez elle : *Mon ami, j'ai vu*, etc. etc. Mais j'en vins enfin à ne pouvoir pas plus supporter cette phrase, qu'elle ne supportait les imperfections de tout genre. Je n'étais donc pas complètement heureux,

mais qui peut se vanter de l'être ? Le bonheur de Charles n'avait pas non plus été sans mélange; sa chère Sophie lui avait donné deux fils, dans les trois premières années de leur mariage. L'aîné, nommé Julien, s'élevait à merveille ; le second, appelé Victor, enfant d'une belle espérance, eut le malheur d'être asphyxié quelques mois après sa naissance, par du charbon allumé ; les soins de son père le rendirent à la vie, et on ne s'aperçut pas d'abord de l'effet de cet accident, causé par la négligence d'une bonne ; mais il avait affecté l'organe de l'ouie au point qu'il fut entièrement détruit, et qu'il devint impossible d'apprendre à parler à ce malheureux enfant. La cécité de sa mère, en lui ôtant tout moyen de communication avec ce petit être, doubla son malheur, et en fit une affliction véritable, qui empoisonnait toutes les autres jouissances de ses dignes parens. Enfin Dieu eut

pitié d'eux et du pauvre enfant, et le retira à lui dans sa cinquième année. Sophie le pleura beaucoup, car c'était son fils; mais l'idée de privations qu'il aurait eues, du bonheur certain dont il jouissait, la consola : sa résignation fut recompensée ; elle eut une fille, qu'elle souhaitait passionnément, et qui, d'après leur désir et mon nom, porta celui d'Henriette.

Eléonore devint mère aussi, et j'osai me flatter que ce sentiment si doux suffirait à son cœur, qu'elle ne chercherait plus qu'à perfectionner son enfant. Dans cette espérance je supportai sans murmurer toutes les visions et toutes les fantaisies d'une grossesse qui fut assez pénible; mais elle voyait en perspective un fils qu'elle désirait beaucoup, et cet espoir lui fit tout supporter.

Un projet vague d'union avec le fils de Charles et de Sophie, qui avait alors six ans, me faisait au contraire désirer

une fille; mais ma femme m'assurait si fort qu'elle ne se trompait jamais, et que nous aurions un fils, qu'elle me l'avait persuadé. La naissance de l'enfant me rassura; c'était une fille qui promettait d'avoir les yeux aussi beaux que sa mère. " Puissent ces beaux yeux, lui dis-je en la bénissant, ne voir que ce qui est à leur portée! Puisses-tu, ma fille, voir aussi bien que si tu étais aveugle! Je te nomme au moins Sophie, et puisses-tu lui ressembler!"

Eléonore fut d'abord doublement humiliée, et de s'être trompée, et de n'avoir qu'une fille; mais ce sentiment injuste, et si peu fait pour le cœur d'une mère, dura peu; sa petite Sophie était trop jolie, et ses yeux étaient trop semblables à ceux d'Eléonore, pour ne pas flatter sa vanité et toucher son cœur. Toutes les fois qu'on lui disait que sa fille avait ses beaux yeux, elle répondait: " J'espère au moins qu'ils seront

aussi bons." Je vis avec douleur qu'elle exerçait la vue de l'enfant de préférence à tous ses autres sens. Mais j'eus bientôt d'autres sujets d'inquiétude. Toujours animée de son désir de perfection, Eléonore ne trouvait jamais sa fille assez parfaite à son gré: après l'avoir nourrie elle-même deux mois avec succès, elle vit par hasard l'enfant d'une paysanne, c'était un gros garçon de trois mois; il lui parut plus robuste que sa petite fille. A force d'argent, elle engagea sa mère à le sèvrer, pour venir nourrir Sophie: le petit paysan mal soigné en mourut. Eléonore eut un dépôt de lait qui la fit cruellement souffrir, et le changement de nourrice rendit notre enfant très-malade. Cette expérience ne l'empêcha point d'en prendre une nouvelle, et d'en changer plusieurs fois, lorsque pour notre malheur, elle croyait en avoir découvert une meilleure. I en fut de même de tous

les systèmes d'éducation physique et morale; tantôt elle baignait sa fille dans de l'eau glacée pour la fortifier, tantôt dans de l'eau chaude pour l'assouplir; quelquefois elle voulait qu'elle sût lire avant de savoir parler; un autre jour il ne fallait rien lui apprendre avant qu'elle fût formée; et c'était toujours au nom et avec l'autorité de quelque auteur qu'elle venait de lire, parce qu'il faut tout lire quand on est mère, ou de quelque exemple qu'elle avait vu, parce qu'il faut aussi tout voir. Quand elle entrait dans ma chambre en me disant d'un ton solennel, "Mon ami, j'ai lu, ou j'ai vu," je frémissais: un instinct paternel me faisait prendre ma fille dans mes bras, comme pour la garantir d'un danger: j'essayais bien alors de faire parler mon autorité de mari et de père, mais la première, s'il faut l'avouer, échouait d'ordinaire contre les larmes qui coulaient des beaux yeux d'Eléo-

nore, et quand une fois j'avais parlé à l'épouse, la mère réclamait ses droits sur sa fille, m'assurait que c'était pour son bien et sa plus grande perfection, et me le persuadait quelquefois, quoique je fusse bien convaincu *que le mieux est l'ennèmi du bien.*

Notre petite Sophie était d'une excellente constitution ; elle supporta, sans trop en souffrir, ce qui aurait tué tout autre enfant, et parvint à sa troisième année ; heureusement pour elle, il parut alors un ouvrage d'éducation très-bien écrit, et qui eut du succès. L'auteur posait pour base de son système, l'obligation de faire élever ses enfans par des étrangers, choisis avec soin et surveillés, mais payés pour ne pas quitter leur élève une minute. « Des parens, disait-il, ont d'autres « devoirs à remplir, soit de famille, « soit de société, et malgré leur zèle, « leur tendresse, ils sont forcés de re-

" mettre quelquefois à des domestiques
" le soin de leurs enfans; mais une
" heure de mauvais exemple, quelques
" mauvais principes, peuvent se graver
" dans leur jeune tête, et leur faire un
" mal irréparable." Il parlait aussi de celui qui peut résulter de la prévention paternelle ou maternelle, qui voile les défauts d'un enfant et empêche qu'on ne les corrige. " L'intérêt d'une mère,
" disait cet auteur sophistique, est
" beaucoup trop vif; il doit nécessaire-
" ment aveugler celui d'une bonne gou-
" vernante ou d'un instituteur éclairé.
" Ceux-ci mettent leur amour-propre à
" voir et à rectifier les défauts de l'in-
" téressant petit être confié à leurs
" soins, tandis qu'une mère met le sien
" à les cacher, même à ses propres
" yeux."

Eléonore s'engoua de ce système uniquement, parce qu'il étoit nouveau et spécieux; j'aurais eu bien des choses

à y répondre, et je n'étais rien moins que persuadé. Qui peut en effet remplacer entièrement les yeux et le cœur d'une bonne mère ? Mais dans mon cas particulier je croyais que tout valait mieux que les changemens perpétuels de ma femme, et je ne fis aucune objection : j'insistai seulement, en appuyant même sur le *système*, pour qu'on fût au moins quelques années sans chercher une meilleure gouvernante, lorsqu'on aurait eu le bonheur d'en trouver une bonne ; je mis tous les soins imaginables pour la trouver, et convaincu que personne ne voyait mieux que l'aveugle Sophie, ce fut à elle que je m'adressai. Elle m'envoya une de ses élèves, simple, douce, patiente, gaie, intelligente. Je lui remis ma fille avec une entière confiance, en lui recommandant seulement de ne pas l'accoutumer à dire *j'ai vu*; ce mot m'était toujours insupportable.

Ma femme rentra dans le monde,

dont elle s'était entièrement retirée depuis la naissance de sa fille. " C'est moi, " me dit-elle, qui doit y conduire Sophie " une jour ; il ne faut pas que j'y sois " trop étrangère." C'était fort bien ; mais Eléonore était en tout pour les extrêmes. Je l'avais vue à regret s'éloigner de tout pour s'occuper uniquement de la perfection d'un enfant de deux ans ; je la vis, avec plus de regret encore, donner avec excès dans la dissipation, ne pas manquer une assemblée, être la premiére et la dernière à toutes les fêtes, n'avoir plus un instant à consacrer au bonheur domestique, et à ces doux entretiens du matin ; car elle passait les matinées au lit après avoir veillé une partie des nuits. J'avaïs de plus le chagrin dans les courts instans où nous étions réunis, de la trouver presque toujours de mauvaise humeur, et mécontente du plaisir de la veille. Ma pauvre Eléonore avait espéré que trois ans de

retraite lui auraient rendu tout le charme de la nouveauté, mais elle qui voyait tout si bien, n'avait pas aperçu à son miroir, que lorsqu'une femme a passé vingt-cinq ans, trois années de plus se comptent sur son visage. Ses yeux étaient encore remarquables par leur beauté, mais elle en trouva dans le monde, qui n'avaient que dix-sept ou dix-huit ans, moins beaux que les siens peut-être, mais dont le noir d'ébène ou le bleu d'azur paraissait avec plus d'éclat sur des teints qui ne devaient rien à l'art.

Si mon Eléonore avait été raisonnable, elle aurait senti qu'elle avait des moyens de plaire qu'on ne connaît pas à dix-huit ans, ou dont on ne sait pas faire usage. Une femme de trente ans, belle *encore*, sait si bien faire oublier ce triste *nombre* : le charme d'un esprit plus cultivé, d'un caractère plus formé, d'une conversation plus suivie, d'une sensibilité plus exercée, de talens plus

développés, ont tant d'avantage sur la gaucherie et la timidité de la jeunesse! mais il faut savoir prendre et la contenance, et le costume de son âge; ne pas rivaliser de parure avec celles dont le premier mérite est la fraicheur et la beauté des formes; chercher moins à séduire qu'à attacher; dédaigner l'impression du moment, pour en produire une durable; préférer un ami sûr à une conquête, et n'avoir d'autre prétention que celle d'être à la fois aimée et considérée. Oh! qu'une femme qui saurait être tout ce qu'elle peut et doit-être à trente et à quarante, serait bien plus dangereuse qu'une enfant de seize ans, quelque fraiche et jolie qu'on veuille la supposer. Les femmes se plaignent sans cesse de la rapidité du tems, et de la légèreté des hommes; il ne tiendrait peut-être qu'à elles de les fixer, ou au moins de prolonger leur empire.

Eléonore avait tout ce qu'il falloit

pour plaire long-tems, et l'emporter sur l'insipide jeunesse. Son esprit étoit original et cultivé; elle était bonne, aimante, et si ses yeux s'étaient contentés de regarder autour d'eux, sans chercher à voir tout et partout, leur empire aurait été irrésistible. Il avait encore sur moi toute sa force; on a pu juger, d'après mon long attachement pour Sophie, que j'étais constant par caractère. Depuis mon mariage je n'avais regardé aucune autre femme que la mienne, avec intérêt et sentiment, et cependant, je n'avais pu prévenir les soupçons d'Eléonore; du bout d'un salon à l'autre, ses yeux perçans me suivaient, et si je parlais, si je souriais à une femme, elle le voyait à l'instant, et croyait ou feignait de croire que j'en étais amoureux. De retour à la maison, elle m'en parlait avec aigreur ou plaisanterie, suivant l'humeur du moment, mais toujours en se vantant de sa pénétration, et répétant que rien au

monde ne lui échappait; le plus souvent à force de si bien voir, elle voyait ce qui n'existait que dans son imagination. "Ah! si tu pouvais devenir aveugle, lui disais-je quelquefois, combien tu serais aimable!" Je me trompais; elle aurait porté dans son aveuglement la même inquiétude; c'était de la raison et du calme que j'aurais dû désirer en elle, et c'était-là ce qui lui manquait. Il y a un âge où ces deux ingrédiens sont absolument nécessaires au bonheur, et où l'on ne pardonne plus d'en manquer. Jusqu'alors du moins, au milieu de tous ces légers travers, je n'avais eu nulle inquiétude sur sa tendresse; sa tête seule était éblouie, agitée; ses yeux seuls étaient en mouvement; son cœur étoit tranquille et tout à moi, et cette douce assurance me rendait, je l'avoue, fort indulgent pour tont le reste. J'attendais sans trop d'impatience le tems, un peu retardé peut-être, où la raison

se développerait, où tous ces plaisirs vagues, sans but, sans objets, amèneraient la fatigue et la satiété. "Alors, me disais-je, nous nous retrouverons: alors elle sentira le prix d'un cœur tout à elle." Dans cet espoir je la laissais aller dans le monde avec une entière confiance; mes affaires et mes goûts m'empêchaient souvent de la suivre, et j'y gagnais du moins que tous mes mouvemens, toutes mes actions, tous mes regards n'étaient pas vus, puis mal interprêtés.

Un soir elle revint d'une fête très-brillante: je m'attendais d'avance à la description animée de tout ce qu'elle avait vu, à quelques sarcasmes sur les jeunes beautés les plus à la mode, à quelque profonde découverte sur des sentimens mystérieux, à des plaintes sur le mauvais goût des hommes; mais à ma grande surprise, elle était rêveuse, silencieuse; elle ne vit pas même un

meuble nouveau qu'elle avait désiré, et que j'avais fait apporter en son absence ; assise dans son fauteuil, la tête appuyée sur sa main, elle ne songeait pas même à se déshabiller. Sa bonne mine me rassurait sur sa santé, je crus qu'elle avoit eu quelque petit mécompte, et je m'en inquiétais peu. Enfin, après un léger soupir étouffé, elle me dit, *j'ai vu*....... et s'arrêta en rougissant.—Ah ! je respire, Eléonore, et je te retrouve. Eh bien ! ma bonne amie, qu'as-tu donc *vu* de nouveau ?—Du très-nouveau en effet, un homme parfaitement aimable! —Ah ! ah ! quel est donc ce phénix ? un étranger !—non, un Français qui vit à Paris ; on le nomme le comte Adolphe de Launai—et il a sans doute une belle figure, puisque tu *as vu* qu'il était aimable ?—elle rougit et reprit lentement— Mais oui : sa figure est fort bien : il a surtout les plus beaux yeux possibles.— Je parie qu'il a dit la même chose de

ceux de mon Eléonore—elle les baissa, et ne répondit pas ; mais ce qui m'inquiéta le plus, c'est qu'elle oublia d'aller voir dormir sa fille, et de s'informer si la gouvernante en était satisfaite ; c'était son habitude ordinaire en rentrant chez elle. Le lendemain ses yeux bien moins beaux, bien moins brillans, attestaient que son sommeil n'avait pas été tranquille. Je ne suis point jaloux naturellement : souvent même j'avais joui des succès de ma femme, parce que je voyais bien que sa vanité seule était un jeu, et que la mienne en était flattée aussi ; mais cette fois il me parut qu'il y avait autre chose que de la vanité. J'aimais tendrement Eléonore, et sans tyrannie ; j'attachais un grand prix à être le premier objet de ses affections, ou du moins à n'avoir d'autre rival dans son cœur que notre enfant ; on me pardonnera donc, même à Paris, (et j'habitais une ville de Province) d'avoir eu quelques inquiétu-

des secrètes, et de m'être informé dès le lendemain de ce Comte de Launai : ce qu'on m'en dit, et ce que je vis moi-même, ne me rassura pas. Sa figure était superbe, son esprit insinuant et fin, sa flatterie très-adroite ; il avait une adresse extrême à saisir le côté faible de la femme à qui il voulait plaire, des yeux dont il faisait tout ce qu'il voulait, et un talent inouï pour paroître pénétré lui-même du sentiment qu'il voulait inspirer ; on assurait que jamais aucune femme ne lui avait résisté, et que son secret pour réussir était d'être ou de paroître si passionément amoureux, qu'il faisait craindre pour sa vie, et que plus d'une femme avait été subjuguée par la pitié, ou par la terreur, avant que de l'être par amour.

J'observai, sans en avoir l'air, quelles étaient ses manières avec Eléonore. Quoique très jolie et très-séduisante, son caractère et les circonstances

l'avaient mise jusqu'alors à l'abri d'une grande passion ; elle n'en avait ni inspiré ni ressenti ; entraînée par sa manie de voir et de perfectionner tout ce qu'elle voyait, m'aimant d'ailleurs et par goût et par devoir, elle repoussa plutôt que d'attirer les hommages, pendant les deux premières années de notre union ; au moment où elle fut mère, elle se dévoua entièrement à sa fille, s'occupa exclusivement de ses systèmes d'éducation, et ne vit personne. A sa rentrée dans le monde, elle fut d'abord distraite par le plaisir, puis blessée de n'être plus ni la plus eune ni la plus fêtée, et ce fut alors que le beau, le brillant Comte de Launai parut s'attacher à elle ; il vanta sa pénétration, il la pria de lui faire connaître la société ; il lui répéta qu'il n'avait jamais rencontré de coup-d'œil plus juste et plus sûr que le sien. Après avoir enivré son esprit des louanges

qui pouvaient le plus la flatter, il attaqua son cœur en lui peignant en traits de feu la passion violente qu'elle lui avait inspirée. Emue, étonnée d'un langage nouveau pour elle, elle prit ces sensations pour un sentiment irrésistible; et cette méprise pouvait devenir bien dangereuse à l'âge où une femme sent que ses moyens de plaire diminuent tous les jours, et que c'est la dernière fois peut-être qu'elle sera aimée.

Mais, me demandera-t-on, comment avez-vous pu connaître aussi bien, et la passion vraie ou fausse du Comte de Launai, et les *sensations* ou les *sentimens* de votre Eléonore? Aviez-vous un anneau qui vous rendît invisible, ou bien une lunette magique pour pénétrer dans les cœurs? Non, je n'eus d'autre talisman que l'amitié sans exemple de ma céleste Sophie; ce fut une aveugle qui vint éclairer ma compagne

et la remettre sur la vraie route du bonheur. Je voyais, je sentais tout le danger de notre situation, sans pouvoir même imaginer un moyen de nous en préserver ; ma femme était sur le bord d'un précipice, et je ne savais comment l'en retirer ; je connaissais trop bien le cœur humain en général, et le sien en particulier, pour n'être pas sûr d'avance que je l'éloignerais pour toujours de moi, en lui témoignant des craintes, des soupçons, de la défiance. L'homme dangereux, pensais-je, qui cherche à l'égarer, me peindra comme un tyran jaloux, au moins comme un mari despote ; à force de la plaindre, il lui persuadera qu'elle est malheureuse et victime, il saura l'engager alors à des démarches mystérieuses, et loin de la préserver, je hâterais peut-être le moment de sa perte. Je pouvais sans doute l'éloigner du danger et du séducteur, en la faisant

voyager, et j'eus bien la pensée d'aller avec elle visiter Charles, qui m'en pressait depuis long-tems ; mais ce n'était pas seulement la fidélité de ma femme que je voulais préserver, je connaissais assez ses principes pour n'en pas être encore très-inquiet ; c'était son cœur que je voulais retrouver, et si je l'arrachais ainsi malgré elle au charme d'une conquête brillante, ne devais-je pas craindre de prolonger son illusion, par la tristesse et les regrets de l'absence ? Elle aurait toujours vu son adorateur tel qu'il paraissait l'être au moment de leur séparation ; je me serais privé des moyens que sa légèreté me fournirait bientôt peut-être pour la détacher de lui. Un élégant de Paris, arrivant dans des sociétés de province, fait tourner toutes les têtes sans même avoir les avantages et les talens du Comte de Launai ; on enviait à ma femme sa conquête ; on cherchait à la

supplanter, et dans le nombre des yeux qui demandaient la préférence, il pouvait s'en trouver qui l'emporteraient même sur Eléonore ; déjà plus d'une fois, j'avais vu ceux du Comte s'animer en rencontrant les regards d'une femme éblouissante de beauté, de jeunesse et de coquetterie ; Eléonore, qui voyait, qui découvrait tout, le verrait bientôt sans doute, et son orgueil blessé serait le meilleur médecin pour son cœur. Mais elle semblait avoir perdu cette faculté si active et dont elle était si fière ; était-ce l'amour, était-ce la vanité qui mettait un bandeau sur ses yeux si perçans ? Je hasardai quelques plaisanteries sur les prétentions et les succès de la belle Adèle ; elle me répondit vivement que je me trompais, et que le Comte de Launai avait trop d'esprit, de goût et de tact pour s'attacher à une enfant qui n'était que

jeune et jolie, et d'ailleurs tout-à-fait *insignifiante.*

Toutes ces réflexions sont le résumé d'une lettre que j'écrivis à Charles. J'avais trouvé du soulagement à lui demander un conseil salutaire. " Je n'en " demande point à ta Sophie, lui " disais-je : étrangère à toutes ces in- " trigues de société, à des hommes tels " que M. de Launai, au caractère " même de ma femme, elle ne pour- " rait ni me comprendre ni m'aider ; " tout ce que je viens de te dire doit " être une langue inintelligible pour " elle, etc. etc."

Mais y a-t-il rien d'impénétrable à la véritable amitié ? Sophie comprit que j'étais malheureux, et Sophie trouva dans son cœur le désir et l'espérance de me rendre le bonheur et le cœur d'Eléonore. Sophie aveugle, et pour qui un long voyage ne pouvait être qu'une peine sans plaisir, Sophie ac-

coutumée à sa demeure, à ce jardin qu'elle pouvait parcourir sans guide, Sophie la mère la plus tendre d'une petite fille d'un an, qu'elle ne pouvait emmener avec elle, la bonne Sophie ne balança pas un instant. Henri a raison, dit-elle à son mari, il ne doit rien exiger dans ce moment ; il faut que ce soit sa femme qui lui demande elle-même de s'éloigner, et je crois que je l'obtiendrai d'elle ; qui mieux que moi peut lui peindre le bonheur qu'on trouve dans un bon ménage, entre un mari adoré et des enfans chéris ? Oh ! je la persuaderai, je le sens là, disait-elle, en mettant sa main sur son cœur. Je ne comprends pas trop, il est vrai, comment un autre homme que celui qui est un autre moi-même, et qui nous aime comme Henri aime sa femme, peut plaire : j'ai entendu dire ou lire que cela arrive quelquefois, et j'en ai toujours été surprise ; il est im-

possible que le cœur ait ce tort ; si ce sont les yeux, je remercie le ciel de m'en avoir privée ; je suis cependant bien dans l'erreur, ou ils verraient toujours mon Charles comme le plus beau de tous, comme un ange du ciel ; aussi ce ne peut être qu'une illusion passagère, dont Eléonore reviendra bientôt. Partons, mon ami, partons dès demain ; je parie que nous n'aurous pas été là quinze jours, qu'elle voudra revenir avec nous. Oh ! quelle joie quand nous la verrons ici, sous ce berceau avec son mari et ma petite filleule, qui me sera d'nn puissant secours pour ramener sa mère ! Partons, ne laissons pas plus long-tems notre bon Henri dans la peine, Eléonore dans son erreur.

Charles fut charmé de cette résolution ; il n'aurait voulu ni demander ce service à Sophie, ni la quitter : tout fut bientôt prêt : la petite Henriette fut laissée aux soins de sa grand'mère ; Julien

fut du voyage; et qu'on juge de ma joie, de mon extase, lorsqu'un soir que je gémissais de n'avoir pas encore de réponse de Charles, j'entends arrêter une voiture à ma porte, et sa voix que je reconnus à l'instant qu'il s'informait si j'étais au logis! On comprend avec quelle rapidité je descendis, et ce que j'éprouvais quand il plaça Sophie dans mes bras,, en me disant: "La voilà, ma Sophie: ton Eléonore est sauvée." J'étais si saisi que je ne pouvais pas répondre un seul mot: "Parlez-moi, Henri, me dit Sophie avec son accent si doux; que j'entende au moins que je suis près de vous; je n'ai pas oublié votre voix." *Sophie! ange du ciel!* fut tout ce que je pus prononcer. C'était avec ces mots que je l'avais quittée: elle dut reconnaître mon accent, car j'étais aussi le même.

Eléonore était à une fête où je l'avais accompagnée. Une inquiétude vague

qui ne me permettait pas de rester en place, la crainte de ne pouvoir cacher l'impression que je recevais des assiduités du Comte, et de faire par-là plus de tort à ma femme qu'elle ne s'en faisait elle-même, ou si je me contraignais, d'avoir l'air de l'approuver ; peut-être un pressentiment secret du bonheur qui m'attendait chez moi ; tout cela réuni m'y avait attiré irrésistiblement ; j'avais soupiré en laissant Eléonore, qui ne dansait plus, faire un *reversi* très-animé avec le Comte Adolphe.

En Province, où les mœurs sont plus sévères que dans la capitale, on croirait cependant manquer aux usages reçus, en ne faisant pas jouer constamment ensemble deux personnes qui paraissent se plaire ou s'aimer, lorsmême qu'on blâme hautement leur liaison ou leur sentiment ; en vain une femme voudrait éviter l'homme qui la poursuit ; si elle reste dans le monde, cela lui devient im-

possible: on la force de cette manière à s'afficher, et celles qui ont cette coupable complaisance, sont les premières à lui jeter la pierre.—" On ne peut pas être plus imprudente que Madame N..., dit avec aigreur une femme à son mari, le lendemain de son assemblée: Monsieur S... ne l'a pas quittée hier un instant.—Mais, ma bonne amie, vous les avez fait jouer ensemble, que vouliez-vous qu'elle fît?—Eh! mais, sans doute! cela ne peut point aller autrement: c'est reçu; est-ce donc à moi à faire la police? j'aurais vu des mines, des baillemens, et je voulais que mon assemblée fût gaie et dans les règles." D'après ces règles, Eléonore faisait tous les soirs son *reversi* avec le Comte de Launai. Nous eûmes donc le tems, avant qu'elle rentrât, de parler de l'objet de mes inquiétudes; elles se dissipaient insensiblement, en regardant, en écoutant Sophie: il me paraissait im-

possible de résister à son doux empire ; je croyais voir le calme, la raison, la sagesse, le bonheur au milieu de nous, sous sa forme enchanteresse. Elle avait peu changé, c'était encore ce même sourire céleste, ces mêmes grâces, ce même visage d'un bel ovale, un peu plein cependant ; l'ensemble de sa figure avait quelque chose de moins aérien : mais en revanche elle avait une tournure plus imposante, qui jointe à son affabilité, à la sensibilité de sa physionomie et du son de sa voix, inspirait à la fois la respect et la confiance. Sophie était *épouse* et *mère* dans toute l'étendue du terme ; on ne pouvait s'y méprendre, et tout en elle annonçait le bonheur attaché à ces deux titres. Avec qu'elle émotion et quel orgeuil elle me présenta son fils ! Puisse-t-il devenir un jour le vôtre, me dit-elle, en pressant contre son cœur sa filleule, que j'avais bien vite été chercher, et que j'a-

vais posée sur ses genoux. Il semblait que la petite la connût déjà ; Thérèse, c'était le nom de sa jeune gouvernante, lui en parlait sans cesse, et quand elle lui dit, Sophie, c'est votre bonne marraine, ma fille ouvrit ses petits bras, se jeta dans ceux de Sophie, et la couvrit de baisers qui lui furent rendus avec une extrême tendresse. Aimable enfant, dit la femme de mon ami, ah ! comment..... Elle s'arrêta, mais intérieurement j'achevai ainsi sa phrase : *Comment ta mère peut-elle te quitter ?* Quant à Sophie, elle la termina différemment : comment pourrions-nous douter un instant de réussir, dit-elle avec l'expression de la confiance et de la vertu ? Ouvre tes yeux, marraine, disait la pauvre enfant, en posant doucement son joli doigt sur la paupière abaissée de Sophie, ouvre-les, regarde ta petite Sophie : maman dit qu'il faut toujours regarder. Je sentis mes larmes prêtes à couler ; mon amie sourit, et posa la main de la petite

sur son cœur. "Je ne puis pas ouvrir les yeux, lui dit-elle, je n'en ai point. Tiens, ne sens-tu pas là quelque chose qui bat!—Oui, marraine, bien fort.—Eh bien! ma petite, c'est là que sont mes yeux à moi, et c'est par là que je te vois." Elle passa ensuite sa main sur tous les traits du visage de l'enfant, et les dépeignit assez bien. "Je ne sais pas trop, nous dit-elle, ce qui constitue la beauté, mais ces petites joues rondes, cette peau satinée, les contours de sa petite bouche, la forme de son nez, me plaisent: dis-moi, Julien, est-elle jolie?" Il était à genoux devant sa mère, et ne cessait de baiser les mains de ma fille. "Elle est encore plus jolie que ma petite sœur!" Lui-même était fort beau, il ressemblait à sa mère; mais elle ne voulait pas le croire, et m'assurait qu'elle sentait dans son cœur qu'il était le portrait vivant de Charles.

Nous étions encore dans la même at-

titude, Sophie était assise entre son mari et moi ; son Julien était à cheval sur un des mes genoux, ma fille était sur ceux de mon amie, et Charles avait un bras passé autour de la taille de sa femme, lorsqu'Eléonore, dans tout l'éclat de sa parure, entra dans le salon. Viens, ma chère Eléonore, lui dis-je, en allant prendre sa main, viens, toi seule, dans ce moment, manques à mon bonheur, mais tu y manquais beaucoup : Voilà mon Charles, ma chère Sophie, nos enfans ; tout ce que j'aime au monde est à present réuni autour de moi. Sophie s'était levée, et conduite par son mari, elle vint se jeter dans les bras de ma femme, en lui donnant les noms de sœur et d'amie. Les deux moitiés de nous-mêmes s'aiment comme des frères, lui dit-elle, voulez vous m'accepter pour votre sœur ? Nous n'avons ni l'une ni l'autre le bonheur de connaître cette douce relation ; que l'amitié nous donne

ce que la nature nous a refusé. La petite Sophie tenant la main de son ami Julien, sautait autour de sa mère en lui disant: "Vois-tu, maman, j'ai aussi un frère, bien plus grand que moi, mais si bon!" Charles baisait la main de ma femme et lui demandait aussi son amitié. Au premier moment, elle avait été un peu interdite: mais une manière de se présenter aussi amicale, aussi cordiale, la remit peu-à-peu; je lui avais parlé si souvent de mes amis, qu'ils n'étaient pas des étrangers pour elle. Je crois bien qu'au fond de l'âme elle aurait autant aimé qu'ils fussent restés chez eux; elle sentait déjà qu'elle ne devait pas quitter un instant une amie aveugle qui ne pouvait point la suivre dans le monde, et que pendant tout le tems de leur séjour, il fallait renoncer à voir le Comte; mais elle sut cacher cela, et répondit d'une manière aimable aux prévenances de mes amis.

Quand les enfans furent couchés, et ma femme en négligé, il s'établit entre nous quatre un entretien que Sophie sut rendre si animé, si intéressant, qu'il était plus de minuit, avant que personne eût pensé que des voyageurs avaient besoin de repos. Eléonore qui depuis sa préoccupation, veillait à peine quelques minutes sans un air pensif et distrait, fut surprise elle-même de l'heure qu'elle entendit sonner, et de n'avoir pas trouvé le tems long : il est vrai que c'était elle qui jouait le rôle brillant dans la conversation ; l'aimable aveugle lui demandait des descriptions des plaisirs du monde, qu'elle ne connaissait point ; loin de les fronder, tout paraissait lui plaire et l'amuser. Eléonore, d'abord un peu rêveuse retrouva sa vivacité, et le bonheur de parler de tout ce qu'elle avait *vû*, lui fit oublier ce qu'elle ne verrait pas de quelque tems.

En verité, ma sœur, lui dit Sophie,

vous peignez si bien que je crois tout voir, quoiqu'il y ait pourtant des choses que j'ai un peu de peine à me représenter : quant à l'éclat de vos salons, tous ces flambeaux doivent, ce me semble, ressembler en petit à un ciel étoilé, dont j'ai conservé quelque idée, et qui me paraîtrait d'autant plus beau qu'on peut jouir de ce spectacle tous les soirs, sans fatigue, et sans se séparer de ce qu'on aime. La seule chose que j'aie à reprocher à vos fêtes, d'ailleurs charmantes, c'est qu'elles vous privent de vos enfans, de votre petite Sophie qui m'a paru, au toucher, devoir être bien plus jolie que toutes ces beautés si parées, que vous allez chercher, et je gage que mon Julien est cent fois plus beau que tous vos hommes.

Eléonore sourit, et puis étouffa un soupir ; elle trouvait sans doute le Comte de Launai aussi beau que le petit Julien. Elle parla ensuite de son

système d'éducation par des étrangers, auquel elle tenait plus que jamais ; elle en détailla les motifs, et finit par remercier Sophie de l'excellente *Bonne* qu'elle nous avait envoyée.

Oui, dit-elle, Thérèse est ce qu'il fallait à l'âge de ma filleule, mais bientôt elle ne lui suffira plus ; n'ayant point vécu elle-même dans le monde où son élève est appelée à vivre, elle ne peut lui donner sur ce point que de fausses notions, qui doivent égarer son jugement au lieu de l'éclairer, ou tout au plus, elle lui donnerait des principes généraux de morale, qui deviennent inutiles dans les cas particuliers ; et c'est sous ce point de vue que la meilleure institutrice ne peut pas remplacer une mère, qui a pour elle sa propre expérience, la connaissance de la société où sa fille doit vivre, et dont l'intérêt se prolonge toute sa vie, puisqu'elle sera encore la mère des enfans de sa fille :

au lieu que l'intérêt et la responsabilité d'une gouvernante cessent ordinairement au moment du mariage de son élève. Ma sœur, dit-elle avec tendresse à ma femme, en lui serrant la main, votre système de ne pas élever votre fille vous-même, déconcerte tous mes plans; car j'avais compté vous prier de m'aider à élever la mienne; vous lui auriez appris tout ce que la perte de mes yeux me laisse ignorer moi-même.

Eléonore la remercia de cette marque de confiance; elle était d'autant plus adroite, qu'elle ôtait à ma femme l'idée que je me fusse plaint d'elle, et que ce fût le motif de la visite de mes amis. Lorsque nous nous séparâmes pour la nuit, Eléonore était enchantée de sa nouvelle amie et renchérit sur mes éloges.

Le lendemain on se retrouva au déjeûner avec plaisir. Il y eut cependant une ombre de nuage sur le front

d'Eléonore, lorsqu'il fut question d'écrire un billet pour s'excuser de se rendre à une invitation pour la soirée. Sophie qui s'en doutait, et qui avait son plan arrêté, éxigea que ma femme suivît tous ses engagemens ; elle l'assura qu'elle n'aurait pas un moment d'ennui avec les enfans, avec un bon clavecin qui était au salon, et sur lequel Julien, qui en touchait assez bien pour son âge donnait déjà des leçons à ma fille, enfin avec Charles et moi, puisque nous ne devions pas la quitter. Eléonore céda après quelques complimens ; mais elle sortit plus tard, rentra plus tôt, donna toutes ses matinées à sa nouvelle amie, et celle-ci les mit si bien à profit, et se servit si puissamment de ses moyens de plaire et de captiver, qu'avant huit jours elle avait obtenu la confiance entière de ma pauvre Eléonore, qui souffrait trop pour ne pas sentir le besoin d'ouvrir son cœur à une amie sensible, et de lui

demander des conseils. Sophie y pénétra doucement : elle la calma, la consola, la releva à ses propres yeux, lui fit sentir avec force tout le tourment d'un attachement illicite, et tout le charme attaché aux liens légitimes, quand l'amour se trouve uni au devoir. Elle prêchait si bien d'exemple, elle avait l'air si complètement heureuse, malgré toutes ses privations, qu'elle devait persuader. Eléonore convenait de tout, mais finissait toujours par dire : " Ce pauvre Comte en mourra certainement, si je ne l'écoute plus, car c'est tout ce qu'il me demande, oh ! si vous pouviez seulement le voir et l'entendre !"
—Le voir, c'est impossible, mais l'entendre, rien n'est plus aisé, et je le désire moi-même. Charles, Henri et Julien doivent aller demain voir votre campagne, prenons ce jour pour recevoir la visite du Comte. Eléonore enchantée, arrangea la chose avec lui, le

soir à l'assemblée. Le Comte vint avec empressement. Un entretien en tiers avec une aveugle, était presque un tête à tête ; mais il n'avait pas compté sur la petite Sophie, qui *par hasard* se trouva ce jour-là si bien sur les genoux de sa marraine, qu'elle y resta pendant toute la visite du Comte ; et de tous les témoins, un enfant n'eût-il qu'un an, est le plus redoutable pour un amant, car, à coup sûr, c'est celui qui en imposera le plus à sa mère. Mais ce que le Comte avait bien moins prévu encore, c'est que cette aveugle lirait dans son cœur, en déroulerait tous les replis, toutes les pensées les plus secrètes, et ferait connaître, même en sa présence, à Eléonore tous les dangers de leur relation, et l'excès du malheur où une liaison pouvait l'entraîner.

La conversation fut d'abord très-indifférente. M. de Launai, qui voulait plaire et qui en avait les moyens, fut

très-aimable, et les yeux attachés sur Eléonore, il dit à Sophie les choses les plus flatteuses; il caressait aussi beaucoup la petite, qu'il voyait pour la première fois. Cette manœuvre bien connue manque rarement son effet; il n'y a pas d'enfans plus caressés que ceux d'une femme qu'on veut intéresser, et rien n'émeut plus son cœur, ne la dispose mieux à la reconnaissance. "Elle est charmante, *délicieuse*, répétait-il sans cesse; c'est le portrait de sa belle maman, et je l'aime à la folie." Sophie qui attendait l'occasion de parler avec une entière franchise, saisit celle-là. "Vous l'aimez, dites-vous, M. le Comte? vous la trouvez charmante, et sûrement vous pensez la même chose de sa mère? Vous les aimez, et cependant vous voulez leur faire à toutes deux plus de mal que ne pourrait leur en faire leur plus cruel ennemi."

Je ne vous entends pas, madame! reprit le Comte embarrassé de cette apostrophe et de la tournure que prenait cet entretien.

" Ou bien vous ne voulez pas m'entendre M. le Comte; ainsi je vais m'expliquer plus clairement: oui, reprit Sophie avec un accent ferme, mais pénétré, vous préparez à cette femme intéressante, que vcus adorez, dites-vous, à cette enfant innocente dont vous admirez les grâces, le plus grand des malheurs, celui d'être séparées: vous aurez ôté à cette mère une fille qui devait faire sa gloire et ses délices, à sa fille une mère qui devait la guider dans la route du bonheur et de la vertu. Lorsque la pauvre Eléonore, égarée par vos séductions, aura perdu, avec sa propre estime, celle du monde et de plus la confiance de son mari, pensez-vous qu'il lui laissera sa fille? Ce sera peut-être sa seule vengeance; mais elle

sera terrible, légitime! et qui oserait l'en blâmer? Mérite-t-elle d'être mére celle qui n'ose pas se donner pour modèle à sa fille? Et que mettrez-vous à la place des sentimens si purs que vous aurez détruits dans son cœur? Un amour que vous avez déja juré à tant d'autres, et qui n'existe peut-être que dans votre imagination séduite par des charmes que le remords et les larmes auront bientôt détruits. Le véritable amour, M. le comte, ne veut, ne désire que le plus grand bonheur de l'objet aimé; il est prêt à y sacrifier le sien: oserez-vous me dire que c'est cet amour que vous sentez pour ma pauvre Eléonore? vous la conduisez pas à pas dans un abyme; vous travaillez à détruire son bonheur, sa réputation, sa beauté, sa vie même; —car êtes-vous sûr qu'elle supportera la perte de tous les biens dont vous l'aurez privée? sa confiance ne m'a rien caché;

je sais que vous la faites trembler pour votre propre vie, si elle dédaigne votre passion ; moyen indigne et cruel dont vous connaissez toute la fausseté, que vous avez déjà employé mille fois peut-être avec des femmes simples et crédules! Vous n'en trouverez que trop encore à effrayer ; mais pour Eléonore il n'y a qu'un seul homme au monde, et cet homme c'est son mari ; c'est celui à qui elle a donné volontairement son cœur et sa main, qui n'a jamais aimé qu'elle seule, et à qui elle doit le premier des bonheurs, celui d'être mère. Je le connais aussi ce sentiment sacré, qui s'empare si fortement de tout le cœur d'une femme, et que rien, non rien au monde, ne peut balancer. Quel homme peut se flatter de l'emporter sur un enfant dans le cœur de sa mère ? Lors même qu'une femme égarée par sa passion, ou celle d'un séducteur, le croirait un in-

stant, la nature reprendrait bientôt ses droits et lui donnerait une juste aversion pour celui qui aurait voulu les usurper : et ne crois pas, pauvre amie abusée, dit-elle à ma femme, qui cachait sa confusion et ses larmes sur le sein de Sophie, ne crois pas pouvoir associer ces deux amours ; pouvoir conserver ta fille et ton amant ; lors même que ton mari trompé te les laisserait, ta propre conscience ne te le permettrait pas. Les voilà tous les deux, choisis : si tu renonces à ta fille, c'est moi, moi qui serai sa mère ; choisis, ta Sophie ne sera pas abandonnée."

Eléonore jeta un cri de douleur, se saisit avec transport de sa fille, la pressa sur son cœur, et repoussa le Comte, qui s'était jeté à ses pieds de l'air le plus passionné. Levez-vous, monsieur, lui dit-elle avec dignité, mes yeux sont ouverts, et mon parti est pris : je ne

vous reverrai plus : ma fille est à moi à moi seule : je ne la céderais pas même à l'amie parfaite qui vient de m'éclairer, jugez si je la sacrifierai à l'homme qui voulait m'égarer ! O ma fille, c'est à toi que je jure amour, et je jure fidélité à ton père.

Le Comte se releva et s'appuya sur le dossier d'une chaise, son mouchoir sur les yeux. Etait-ce pour cacher des larmes ou du dépit ? était-il frappé, touché, ou seulement déconcerté ? c'est ce que je ne décide pas, mais le résultat fut le même, et c'était tout ce que Sophie voulait ; ce n'était pas lui qu'elle avait entrepris de convertir : peut-être pensa-t-il qu'avec une telle égide, la conquête d'Eléonore devenait trop difficile, et que la jeune Adèle n'avait pas une amie aussi *clairvoyante.*—Quoiqu'il en soit, il était assez inutile dans ce moment de faire attitude de désespoir de-

vant deux femmes, dont l'une ne le voyait pas, et l'autre ne le regardait plus. Il se rapprocha d'elles, balbutia quelques belles phrases d'amour passionné, de regrets éternels, de malheur sans fin, de sacrifices, d'admiration, etc., etc. Il pressa de ses lèvres leurs mains qui étaient réunies, et partit.

Il est bien sûr que toute autre qu'une aveugle n'aurait pas osé tenir un tel langage à un homme qu'elle aurait vu pour la première fois, et en présence de la femme qu'il cherchait à séduire; elle aurait redouté leur surprise leur embarras, leur douleur même; il est cruel de voir ceux qu'on afflige! peut-être auroit elle craint aussi l'espèce de tournure ridicule qu'un homme du monde pouvait donner à son discours, à cette scène, et son sourire ironique; mais Sophie qui nevoyait rien, ne redouta rien, et son intérêt pour son amie l'emporta sur les vaines considérations qui auraient pu

l'arrêter, si elle avait eu plus de connoissance du monde et des hommes, et qui lui auraient fait manquer son but, qui était de frapper Eleónore, en réduisant la passion du Comte à sa juste valeur.

Dès qu'il fut sorti, Sophie serra dans ses bras son amie, qui fondait en larmes. " Voilà ta récompense,, sage et courageuse Elénore, lui dit-elle en lui montrant son enfant, qui donnait mille baisers à sa maman pour la consoler, et qui lui disait avec sa douce voix ; Ne pleure plus, je t'en prie ; Papa et Julien reviendront bientôt, et ta petite Sophie t'aimera tant."—Eléonore se calma, mais elle disait encore tout bas à son amie : il en mourra, j'en suis sûre : je l'ai bien vu, il en mourra. . . . .

Au bout de huit jours elle fut rassurée, car elle vit le Comte plein de vie et rayonnant de santé, attaché au char de la jeune et belle Adèle, qui triomphait de l'avoir enlevé à Eléonore, et qui disait à

qui voulait l'entendre : " On ne voit " plus Me de P. ** : cette pauvre fem- " me se meurt de ce que le Comte de " Launai a le mauvais goût d'aimer " mieux les femmes de dix-huit ans que " celles de trente-cinq. Quand on est " assez folle pour croire plaire encore à " cet âge, on n'a que ce qu'on mérite " lorsqu'on est détrompée."

Eléonore n'en avait pas trente encore, mais en peu de jours elle avait acquis bien des années pour la raison. La leçon fut forte, mais complète.

Sophie mit le baume de son amitié et de sa sensibilité sur la plaie du cœur, ou plutôt sur la blessure de la vanité d'Eléonore ; elle profita avec art de ce moment d'abattement et de dépit pour la ramener au bonheur domestique. Chaque jour Eléonore devenait plus sereine, plus gaie, plus égale, plus tendre pour sa fille, plus aimable pour moi ; elle se corrigea même entièrement de ses petits

défauts, dont il ne resta pas la moindre trace, lorsqu'elle eut passé quelques mois avec l'être adorable qui répandait sa douce influence sur tout ce qni l'entourait. Eléonore avait trop de tact pour ne pas sentir qu'il y avait de la cruauté à se vanter de ses yeux devant une aveugle, et à répétér sans cesse, *j'ai vu*, à celle qui ne voyait rien. Elle en perdit insensiblement l'habitude; sans jamais en parler elle employa son excellente vue à remplacer celle de son amie, à lui adoucir les peines inséparables de son état de cécité. "Vous avez éclairé mon "ame, lui disait-elle, il est bien juste "qu'à mon tour je voie pour vous." Elle s'attacha par ses soins mêmes à cette amie incomparable, et ne pouvait s'en séparer. Quand Sophie voulut aller rejoindre sa mère et sa fille, Eléonore lui rappela qu'elle devait lui aider à élever cette dernière; elle me conjura d'arranger notre vie auprès de nos amis: j'étais

trop heureux par cette liaison et par ma femme, pour lui refuser quelque chose.

Je vendis mes propriétés dans le pays que j'avais habité jusqu'alors ; j'en acquis dans celui de Charles, qui me céda sa maison : il habitait celle de sa belle-mère ; en sorte que le beau jardin où j'avais connu Sophie, nous devint commun, et que le berceau de feuillage fut un temple à l'amour et à l'amitié. C'était-là que tous les jours de printems et d'été nous nous réunissions avec nos charmantes compagnes, pendant que nos enfans couraient dans le jardin autour de nous. Peut-etre feront-ils le sujet d'une troisième époque de ma vie, si les deux premières ont assez intéressé le lecteur pour qu'il nous retrouve avec quelque plaisir : en attendant il nous laisse aussi heureux qu'on peut l'être sur cette terre. Les yeux d'Eléonore sont toujours beaux, et ne voient plus que ce

qu'il faut voir ; ceux de Sophie sont toujours fermés, mais son cœur y supplée : il sent tout, devine tout, et elle est vraiment notre ange tutélaire, le lien de notre heureuse société.

FIN.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-Street, Cavendish-square.

